
Le choix de ne pas faire d'enfant pour "sauver la planète" : entre engagement écologique et logique de justification

Auteur : Schmitz, Louise

Promoteur(s) : Pirotte, Gautier

Faculté : Faculté des Sciences Sociales

Diplôme : Master en sciences de la population et du développement, à finalité spécialisée
Coopération Nord-Sud

Année académique : 2019-2020

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/10675>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

NOM : SCHMITZ

Prénom : Louise

Matricule : S153237

Filière d'études : Master en Sciences de la Population et du Développement

Mémoire

Le choix de ne pas faire d'enfant pour « sauver la planète » : entre
engagement écologique et logique de justification

Promoteur :

Gautier PIROTTE

Lecteur :

Claire GAVRAY

Lecteur :

Laurent NISEN

Remerciements

Tout d'abord, je tiens à remercier mon promoteur, Monsieur Gautier Pirotte, pour l'intérêt qu'il a manifesté à l'égard de mon sujet de mémoire plutôt singulier dans le cadre d'un Master en Sciences de la Population et du Développement. Ses réflexions, sa curiosité et ses encouragements m'ont permis d'avancer avec motivation dans ce travail de recherche. Je remercie également Monsieur Laurent Nisen pour ses conseils concernant la partie méthodologique et empirique de ce mémoire. Ensuite, je remercie Madame Claire Gavray pour ses suggestions de lectures, notamment sur le féminisme, et nos échanges fructueux.

J'adresse également mes remerciements à l'ensemble des professeurs que j'ai eu la chance de rencontrer, qui m'ont formée et qui ont fait de mon parcours universitaire une expérience mémorable et tellement enrichissante.

Je souhaite aussi exprimer ma gratitude envers toutes les personnes qui ont accepté de m'accorder de leur temps et de me partager leurs expériences et leurs sentiments lors des entretiens. Sans ces échanges directs, cette recherche aurait été un abord purement théorique du sujet.

Enfin, mes derniers remerciements vont à ma famille et mes proches pour leur soutien et leurs encouragements tout au long de ce mémoire, mais également durant mes cinq années d'études universitaires. Plus précisément, je tiens à remercier mes parents, mes grands-parents, ma sœur jumelle Camille et mon copain Luc. Merci pour votre relecture, mais surtout pour votre aide précieuse, votre humour, votre attention et votre amour. Je remercie aussi mes amies Géraldine, Charline et Coline pour les moments inoubliables que nous avons passés ensemble à l'Université.

Avertissement au lecteur

Nous sommes conscients que la parentalité ou la non-parentalité (désirée ou subie) peut représenter un sujet sensible et interpeller voire heurter certaines personnes. Nous tenons à préciser que ce travail de recherche ne se veut pas normatif, moralisateur ou culpabilisant. Nous visons une compréhension du vécu et des raisons qui peuvent pousser certaines personnes à ne pas vouloir d'enfant ; nous estimons qu'il est important d'accorder un espace de parole aux personnes faisant ce choix. Nous aimerions, par ce travail de recherche, ouvrir la réflexion sur ce sujet souvent encore « tabou » vu ce choix de vie peu commun.

Le choix de ne pas faire d'enfant pour « sauver la planète » : entre engagement écologique et logique de justification

Table des matières

Remerciements

Avertissement au lecteur

Table des matières

Liste des acronymes

Introduction	1
PARTIE 1 : Contextualisation théorique, problématique et hypothèses	3
1. <i>La peur de la croissance démographique</i>	3
1.1. Malthus et le néo-malthusianisme	3
1.2. La théorie de la transition démographique et sa remise en cause.....	5
1.3. Les multiples enjeux de la croissance démographique mondiale.....	7
1.4. Le déclin démographique et le vieillissement de la population dans les pays développés	9
1.5. La rencontre entre les pensées démographique et écologique dans un monde globalisé	10
1.6. Réduire drastiquement la population, la solution à la crise écologique ?.....	11
1.7. Conclusion intermédiaire	13
2. <i>Des mouvements militants</i>	14
3. <i>La sociologie de la famille</i>.....	16
3.1. Introduction à la discipline	16
3.2. Perspectives sociologiques sur la (non-)parentalité	18
4. <i>Construction de la problématique – Ne pas faire d'enfant pour « sauver » la planète.....</i>	21
4.1. Question de départ et précision de la problématique.....	21
4.2. Formulation des hypothèses de recherche	22
PARTIE 2 : Méthodologie de la recherche	26
1. <i>Des entretiens exploratoires</i>	26
2. <i>Recours à un appel à témoignages</i>.....	27
3. <i>Traitement et analyse des données</i>.....	27
4. <i>Limites et biais</i>	28
PARTIE 3 : Complément au cadre théorique – les courants féministe et écoféministe ..	30
1. <i>Le courant féministe</i>.....	30
2. <i>Le courant écoféministe</i>	31
3. <i>Le refus d'enfant, un phénomène féminin ?</i>	33

PARTIE 4 : Rencontre avec des femmes volontairement sans enfant pour raisons écologique et/ou démographique.....	35
1. Résultats et analyses	35
1.1. Profils des interviewées – tentative de typologie écartée.....	35
1.2. L'apparition de ce choix de non-parentalité et ses diverses raisons.....	37
1.3. Un « habitus écologique » ?	41
1.4. Scepticisme quant à la transmission intergénérationnelle des valeurs écologistes aux enfants	43
1.5. Reconsidérer ce choix dans un scénario différent ?	44
1.6. Regard de la société et réactions de l'entourage	45
2. Retour sur les hypothèses	48
2.1. Première hypothèse	48
2.2. Deuxième hypothèse	49
2.3. Sous-hypothèse 2.....	50
3. Formulation de nouvelles hypothèses.....	51
3.1. Troisième hypothèse	51
3.2. Quatrième hypothèse.....	51
4. Discussion	53
4.1. Des alternatives à la parentalité.....	53
4.2. La remise en cause de l'image de la femme mère.....	54
4.3. La stérilisation définitive (et volontaire)	55
4.4. L'avenir de l'humanité : un retour au néo-malthusianisme ou une extinction de l'être humain ?.....	57
4.5. Avoir un enfant ou ne pas avoir d'enfant : un choix égoïste quoi qu'il en soit ?.....	57
4.6. Penser ce choix.....	58
Conclusion.....	59
Bibliographie.....	62
Annexes....	68
1. Annexe 1 : Données démographiques mondiales.....	69
2. Annexes 2 : Méthodologie	69
3. Annexes 3 : Extraits d'entretiens.....	72

Liste des acronymes

CMED : Commission mondiale sur l'environnement et le développement)

GINK : *Green Inclinations, No Kids*

INED : Institut national d'études démographiques (France)

MIT : *Massachusetts Institute of Technology*

OCDE : Organisation de Coopération et de Développement économique

ODD : Objectifs de développement durable

ONU : Organisation des Nations Unies

PED (la problématique) : Population-Environnement-Développement

PMA : Procréation médicalement assistée

SEnVol : « Sans enfant volontairement » (par Charlotte Debest, 2014)

UE : Union européenne

VHEMT : *The Voluntary Human Extinction Movement*

Introduction

« Si tu aimes tes enfants, ne les mets pas au monde, c'est une poubelle ! », telle est la devise des GINKS (pour *Green Inclination, No Kids*), ce mouvement de personnes qui ne veulent pas d'enfant en raison de la dégradation de l'environnement et de la croissance de la population mondiale. Si ce phénomène semble de plus en plus faire l'objet d'articles de presse dans un climat d'« écoanxiété »¹ grandissant parmi les jeunes (De Hesselle, 2019b), il reste peu documenté au niveau scientifique. Dès lors, *comment comprendre le choix de non-parentalité que font certaines personnes pour « sauver la planète », c'est-à-dire pour des raisons écologiques, environnementales et démographiques ?*

Ne pas se reproduire dans un contexte de peur et de pessimisme individuel ou collectif face à l'avenir n'est pas un cas nouveau à travers l'histoire. Penser la « grève des ventres » comme un acte engagé et politique non plus. Durant la période industrielle par exemple, les hommes prolétaires ont appelé à une « grève des ventres » afin de préserver leur descendance d'un travail proche de l'esclavage et pour ainsi priver les capitalistes d'un renouvellement de la main d'œuvre (Gotman, 2016). Aujourd'hui, à l'heure du développement durable, la croissance démographique mondiale entraîne une « triple angoisse » : alimentaire, environnementale et économique (Pirotte, 2018). Nous le verrons, cette peur de la pression démographique sur l'avenir de l'humanité et de l'environnement n'est pas nouvelle non plus.

De nos jours, le mode de vie *Childfree*, c'est-à-dire l'absence volontaire d'enfant, semble attirer de plus en plus d'individus au sein des pays occidentaux. D'un point de vue démographique, cela peut sembler paradoxal étant donné que la croissance démographique représente plutôt un enjeu sur les continents asiatique et africain. Cela dit, d'un point de vue strictement écologique, il est indéniable que les pays occidentaux sont de loin les plus pollueurs et qu'un enfant supplémentaire représente « un grand consommateur » de plus sur Terre. Par ailleurs, au sein des pays industrialisés, l'émergence de l'individualisme comme idéologie dominante a fait de l'individu un acteur libre de ses choix et, depuis la généralisation des moyens de contraception et les avancées médicales en matière de reproduction, faire un enfant est devenu un choix. Cependant, le désir d'enfant reste une norme sociale fortement valorisée et attendue.

Renoncer à faire des enfants et les raisons écologiques et démographiques qui motivent ce choix constituent l'objet d'étude et de recherche sociologique que nous avons décidé de mener. Pour essayer de comprendre ce choix et ses raisons, nous avons élaboré deux hypothèses. La première hypothèse propose que le choix de ne pas faire d'enfant serait une façon d'« agir local » face au « subir global ». Cette décision de non-parentalité pour des raisons écologiques, environnementales et démographiques serait une décision « en action », c'est-à-dire une manière d'agir à un niveau micro, individuel, privé

¹ L'écoanxiété est un état d'inquiétude vis-à-vis de la dégradation de la Terre et de son potentiel effondrement.

face à une situation écologique et démographique actuelle (et/ou à venir) globale. La deuxième hypothèse postule que le choix de ne pas faire d'enfant (ou plutôt son explication) serait une façon d'« agir global » face au « subir local ». Cette décision entrainerait une explication « en réaction », c'est-à-dire une manière de réagir aux opinions, positions, et éventuelles critiques de la société et des proches de ces personnes (famille, amis, collègues), à la pression sociale (« l'injonction à la parentalité » selon Debest, 2014), en mobilisant des raisons ou arguments écologiques, environnementaux et démographiques pour tenter d'expliquer ce choix de non-parentalité, voire de le justifier, de le légitimer. Afin d'étudier la validité de ces hypothèses, une méthode qualitative basée sur des entretiens semi-directifs avec des personnes ne voulant pas d'enfant pour les raisons identifiées a été mise en œuvre. Finalement, la question de recherche qui s'est dessinée au fur et à mesure de nos lectures et de nos entretiens et à laquelle nous tentons de répondre dans ce mémoire est celle-ci : *En plus d'une réelle inquiétude quant à la dégradation de l'environnement et à la croissance de la population mondiale qui pousse certaines personnes à ne pas faire d'enfant, peut-on voir les raisons écologiques et démographiques qu'elles avancent comme répondant à une logique de justification de ce choix face à une pression sociale pro-nataliste ?*

La première partie de ce mémoire est consacrée à une contextualisation théorique des enjeux écologiques et démographiques qui permettent de comprendre cette double crainte pouvant entraîner le renoncement d'enfant. Par la présentation de mouvements militants qui se positionnent sur ces enjeux, nous montrons que la non-parentalité peut être vue comme une cause écologique. Ensuite, une introduction à la sociologie de la famille et une approche sociologique du refus d'entrée en parentalité ouvrent la voie à une compréhension plus fine de ce choix à un niveau individuel. Ces différents éléments de contextualisation nous permettent alors d'élaborer une problématique, des hypothèses et de construire un cadre théorique donnant les clés pour appréhender le refus et/ou renoncement d'enfant pour raisons écologiques et démographiques. La deuxième partie présente la méthodologie qualitative de ce travail de recherche et aborde les limites et biais auxquels il fait face. La troisième partie constitue un complément à notre cadre théorique afin de l'adapter à notre terrain. Nous avons prévu d'interroger aussi bien des femmes que des hommes, mais face à l'unique participation de femmes à notre recherche, nous nous devons d'interroger cela et d'intégrer plus largement le féminisme au sein de notre cadrage théorique. La quatrième partie présente les résultats de notre recherche et en propose une analyse. Nous revenons à nos hypothèses initiales afin de voir dans quelle mesure elles se confirment ou s'infirment, et nous proposons ensuite de compléter notre recherche par de nouvelles hypothèses. Enfin, nous consacrons une partie discussion à la découverte de représentations et de faits qui ne s'insèrent peut-être pas directement dans nos hypothèses de recherche, mais qui nous semblent intéressants à aborder. Pour finir, nous évoquons certaines pistes de recherche et de réflexion et nous concluons par les éléments qui nous semblent les plus importants à retenir de notre mémoire, notamment la complexité et les multiples dimensions que recouvre le choix de la non-procréation.

PARTIE 1 : Contextualisation théorique, problématique et hypothèses

1. La peur de la croissance démographique

Depuis de nombreuses décennies, la croissance démographique mondiale est l'objet de multiples craintes et débats. Parmi ces craintes, Amartya Sen, économiste et philosophe indien, a perçu assez tôt celle des migrations. La croissance démographique mondiale se concentre principalement dans les pays en développement (dits du « Sud ») et plus spécifiquement en Asie et en Afrique. Sen identifie alors une peur des pays occidentaux (Europe et Amérique du Nord) qu'il qualifie d'« égoïstes », car ceux-ci voient la croissance démographique dans les pays du Sud comme génératrice de pauvreté, qui elle-même entrainerait alors les migrations vers le Nord, vers les pays développés. Cet économiste décèle la crainte des Occidentaux « d'être engloutis » par les populations croissantes du Sud qui entraîne un déséquilibre « racial » dans le monde (Sen, 1995 : 122).

1.1. Malthus et le néo-malthusianisme

Les travaux s'intéressant à la croissance démographique mondiale ne sont pas nouveaux. En 1798, Thomas Malthus, pasteur et économiste anglais, publie *An Essay on the Principle of Population*. Il tire son inspiration de Condorcet, grand penseur français des Lumières, qui prévoyait, lui aussi, une potentielle surpopulation à venir qui dégraderait les conditions de vie de manière générale (Sen, 1995). Dans cet essai, Malthus explique que, sans frein, la population croît géométriquement tandis que les moyens de subsistance croissent arithmétiquement². Selon lui, ces différences de croissance aboutiraient à des conflits d'accès aux ressources alimentaires et des famines (Véron, 2013 ; Pirote, 2018). C'est la pauvreté³ que Malthus voit comme l'une des causes principales de la croissance démographique, mais il n'encourage pas pour autant les politiques d'aide aux plus pauvres. Il défend plutôt une vision autoritaire de la régulation des naissances permettant, en plus d'éviter la surpopulation et la pauvreté, de contenir les rébellions sociales contrairement à Condorcet qui croyait en la capacité de raisonnement des individus (Sen, 1995). A titre préventif, par la « contrainte morale », Malthus cherche à décourager les couples à se marier jeunes et les encourage plutôt à retarder leur parentalité au vu des difficultés d'entretien d'une famille (Sen 1995 ; Véron, 2013 ; Debest, 2014).

Au début du 19^e siècle, l'économiste David Ricardo s'intéresse au modèle de Malthus, mais va plus loin que la relation entre ressources alimentaires et croissance de la population. Pour lui, la croissance démographique et la croissance de la production alimentaire continues vont entraîner une

² Exemples de croissance : géométrique = 1, 2, 4, 8, 16, 32,... (autrement dit exponentielle) ; arithmétique = 1, 2, 3, 4, 5, 6,...

³ Il faut comprendre par « pauvreté » les conditions de vie précaires (au niveau économique et social) des classes inférieures.

rareté croissante des terres (arables) disponibles et un accroissement du prix de ces biens fonciers. Ricardo est à l'origine du « principe de rareté » (Piketty, 2013).

Les idées de Malthus ont provoqué de fortes réactions négatives de la part des socialistes (Proudhon, Marx) qui, selon Alfred Sauvy, prennent ses idées de manière « passionné[e] plus que rationnel[le] » (1963 : 59) et voient dans ses conseils de limitation des naissances pour réduire la pauvreté une manière d'accroître la propriété privée et les biens des capitalistes. En 1913, des femmes communistes (dont Rosa Luxembourg et Clara Zetkine) ont défendu la nécessité de continuer à enfanter pour renouveler les générations et poursuivre la lutte des classes contre le capitalisme. Pour elles, diminuer les naissances parmi les communistes contribuerait à affaiblir leur poids face aux classes bourgeoises et capitalistes. Au même moment, des femmes socio-démocrates appelaient à une « grève des ventres » pour ne pas « donner aux capitalistes de la « chair à canon » ou de la « chair à travail » » (Sauvy, 1963 : 77).

Parmi les anti-malthusiens se trouve Ester Boserup, économiste danoise du 20^e siècle. Elle explique que les ressources alimentaires ne sont pas les seuls facteurs à influencer la croissance démographique ; elle cite l'amélioration de la santé permettant de contrôler les maladies (épidémies) et le progrès en matière de mobilité favorisant l'extension des zones d'habitat. Selon elle, la pression démographique incite les populations à changer de système de subsistance pour adopter un mode de production alternatif selon l'évolution des besoins (ex : cueillette, culture avec jachère, récoltes continues sans jachère). Boserup est connue pour son idée de « pression créatrice ». Dans ce cas, le changement de système de subsistance nécessite un important travail de la part des individus. C'est pourquoi, selon cette idée, un tel changement de système de production ne se réalisera que lorsque les individus seront confrontés à une pression démographique à laquelle le système en place ne pourra plus répondre. Boserup met donc en garde sur le risque que représente une faible densité de population par rapport aux besoins de main d'œuvre que nécessitera ce changement de système de subsistance (Véron, 2013). Par ailleurs, les « révolutions vertes » des années 1960 ont montré que l'homme était capable d'ingéniosité pour augmenter la production et les rendements agricoles. Particulièrement en Asie, ces révolutions vertes productivistes ont permis de nourrir énormément d'individus et ont donc remis en cause les prévisions de Malthus (Pirotte, 2018).

Par la suite, des théories néomalthusiennes ont été élaborées, proclamant une « incompatibilité entre croissance démographique et croissance économique, entre croissance démographique et développement ou encore entre croissance démographique et protection de l'environnement » (Véron, 2013 : 14). Au 20^e siècle, ces théories ont été bien plus loin que l'idée malthusienne qu'un mariage tardif permet de repousser la reproduction et donc de limiter les naissances, en prônant la contraception (Debest, 2014). Certains néomalthusiens ont par exemple défendu une position très radicale et assimilable à l'idée darwinienne de la sélection naturelle. Ils ont mis en avant la nécessité d'interdire aux personnes n'ayant pas les moyens de subvenir aux besoins de leurs enfants de se reproduire, mais

également à celles souffrant de maladies ou de tares pour ne pas risquer de les transmettre (Gotman, 2016). Ils ont aussi proposé d'interdire les migrations, d'obliger à avorter si le fœtus est porteur de handicap, de supprimer les soins pour les personnes victimes d'accidents graves ou les personnes âgées souffrant de maladies, la réinstauration de la peine de mort pour les criminels, etc. (Latouche, 2010).

1.2. La théorie de la transition démographique et sa remise en cause

Afin de mieux saisir la problématique de la croissance démographique mondiale, étudier la théorie de la transition démographique (toujours en cours dans certaines régions du monde) constitue un passage obligé. L'Institut national d'études démographiques (INED) décrit le modèle de transition démographique comme « le passage d'un régime traditionnel où la fécondité et la mortalité sont élevées et s'équilibrent à peu près, à un régime où la natalité et la mortalité sont faibles et s'équilibrent également » (Ined.fr).

Les théories de la transition démographique trouvent leur source dans les années 1930 et ont été étudiées principalement selon quatre approches. La première approche est celle du structuro-fonctionnalisme qui avance que ce sont les changements des structures économiques et sociales induits par l'industrialisation et l'urbanisation qui ont modifié la structure familiale, qui devient celle de la famille nucléaire. Le nombre d'enfants par famille se réduit et ce changement s'explique par une baisse de la mortalité infantile, une migration des zones rurales vers des zones urbaines, un passage des activités agricoles aux activités industrielles, une plus grande liberté dans le choix du conjoint et une plus grande scolarisation. Cette approche est donc globale et macro-structurelle. Mais elle sera critiquée par la suite, car l'industrialisation n'entraîne pas nécessairement une baisse de la fécondité (Piché et Poirier, 1990).

Une deuxième approche reprend cette théorie dans les années 1950 ; il s'agit de l'approche culturaliste. On s'aperçoit que la transition ne se réalise pas partout. Or, elle était attendue en Asie, en Amérique latine et en Afrique (après avoir débuté en Europe et en Amérique du Nord). À cette époque, la mortalité diminue grâce aux progrès de la médecine, mais la natalité ne baisse pas pour autant, elle reste même très valorisée. Les culturalistes affirment alors que la transition démographique est une affaire de valeurs et de mentalités. Ils voient la modernisation, c'est-à-dire les valeurs occidentales « modernes », comme le facteur de changement démographique, mais également de développement économique. En outre, cette approche ne fait pas qu'étudier la transition démographique. Elle prône également la planification familiale dans le Tiers-monde, car la famille nucléaire est vue comme l'idéal à suivre et la voie vers le développement. Cette approche ne se concentre donc plus sur les facteurs macro-structurels, mais sur les comportements individuels de reproduction (Piché et Poirier, 1990).

Ensuite, l'approche marxiste se focalise sur le contexte d'expansion du capitalisme. Les classes sociales, en fonction de leur position dans la chaîne de production, vont avoir différents modèles

démographiques d'organisation de la famille et de reproduction⁴. Au sein des sociétés, il existe deux sphères de production : la domestique-agricole et la capitaliste qui nécessitent toutes deux de la main d'œuvre. La mortalité reste élevée et peut même augmenter en fonction des aléas de production alimentaire et de la difficulté des conditions de travail pour certaines classes. La natalité ne baisse donc pas forcément, car la famille peut représenter une stratégie de survie. Ainsi, les inégalités socio-économiques de classes vont de pair avec les inégalités de reproduction. D'un côté, pour les classes à faibles revenus, les enfants représentent une sécurité sociale et leur travail une source de revenus nécessaire, ce qui maintient une natalité élevée. De l'autre côté, pour la classe capitaliste aisée, le travail des enfants n'est plus nécessaire, ceux-ci sont envoyés à l'école ; le taux de natalité tend, par conséquent, à diminuer (de même que la mortalité vus les revenus élevés permettent une meilleure qualité de vie). Dans cette approche marxiste, le facteur de transition démographique est donc la différence entre les conditions matérielles de vie et la séparation entre les activités de production et de reproduction (Piché et Poirier, 1990).

Enfin, l'approche féministe insiste sur le fait que la famille n'est pas une unité homogène, car les relations entre hommes, femmes et enfants sont inégalitaires : les premiers dominent les suivants et contrôlent leur force de travail. La thèse de Folbre (économiste féministe américaine des 20-21^e siècles), notamment, soutient que, du fait du capitalisme, les enfants coûtent de plus en plus aux parents, car ils ne contribuent plus économiquement à la famille. Les pères qui étaient auparavant en charge d'une activité familiale de production avaient le pouvoir et le contrôle sur la force de travail de leur famille. Mais au cours du 20^e siècle, les activités familiales se font de plus en plus rares du fait de la prolétarianisation et de l'augmentation des emplois dans les entreprises capitalistes. Ils perdent alors leur autorité qui était en partie basée sur ces activités familiales et utilisent moins (ou plus du tout) la force de travail de leurs enfants. Les femmes se retrouvent plus libres dans leurs choix de reproduction et font moins d'enfants, mais cherchent également du travail en dehors de la sphère domestique. La transition démographique serait donc influencée par la perte de pouvoir du patriarcat et de la division sexuelle du travail entre sphères productive et reproductrice (Piché et Poirier, 1990).

Si la théorie de la transition démographique a pu se vérifier dans les pays développés au cours de leur évolution démographique, il n'en va pas forcément de même dans les pays en développement. En effet, dans certains pays en développement, le taux de mortalité baisse mais n'est pas nécessairement suivi d'une baisse de la natalité (Véron, 2013), cela notamment du fait des progrès en matière de santé et d'hygiène. L'Afrique est le continent où la fécondité est la plus forte, particulièrement en zones rurales, parmi les populations faiblement instruites, et là où la contraception est faible par manque d'informations et de services d'accès. De plus, avoir beaucoup d'enfants permet aussi de tenter de sortir de la pauvreté et présente plusieurs avantages : les enfants sont une source de revenus supplémentaires,

⁴ La migration des travailleurs (entre zones rurales et urbaines par exemple) est également un facteur influençant la démographie qui est étudié par l'approche marxiste.

une forme d'assurance vieillesse, une manière de diversifier les activités et de minimiser les risques financiers. Avoir une famille nombreuse apparaît alors comme un « comportement rationnel », une « stratégie de survie familiale », mais est également le signe d'un certain prestige et d'une « réussite sociale » (Vimard, 2007 : 340-341). Or, pour que la population mondiale se stabilise, la transition démographique devrait se poursuivre partout dans le monde, de même que l'éducation devrait être assurée.

Face aux incertitudes quant à la validité de cette théorie de la transition démographique à l'échelle mondiale, certains scientifiques et politiciens ont proposé l'instauration de différents programmes et politiques visant à ralentir la croissance démographique dans les pays où elle est particulièrement préoccupante (Véron, 2013). Ainsi, certains gouvernements ont été et restent amenés (et parfois poussés par des groupes de pression et des organisations internationales) à instaurer des politiques visant à diminuer le taux de natalité. Sen parle de « contrôle », car les familles sont guidées de l'extérieur sur les choix personnels qu'elles font. La politique chinoise de l'enfant unique, dont on ignore souvent qu'elle a été soufflée par un scientifique néerlandais, Geert Jan Olsder (Lorriaux, 2015), est sans doute l'exemple le plus connu, mais d'autres formes de contrôle existent telle que le refus d'octroyer des aides sociales et économiques aux familles trop nombreuses ou la stérilisation des femmes et des hommes ayant dépassé une limite d'âge. Au-delà des contraintes légales et économiques imposées, Sen a également remarqué que les programmes d'aide internationale se sont de plus en plus orientés vers le planning familial comme priorité plutôt que sur d'autres aspects du développement social et économique. Sen critique cette approche du « problème démographique » par le contrôle, car il réduit les choix possibles laissés aux parents. Il a promu, quant à lui, une approche par la « collaboration » visant à offrir à la population, en plus de la planification familiale, une éducation (surtout aux femmes), des soins de santé et des opportunités économiques qui lui permettraient de faire des choix de manière raisonnée et non forcée⁵. La solution au « problème démographique » réside donc, selon Sen, dans le développement économique et social (Sen, 1995).

1.3. Les multiples enjeux de la croissance démographique mondiale

Avant 1700, la croissance démographique mondiale était un processus très lent. Mais à partir du 18^e siècle, le taux de croissance démographique (l'accroissement de la taille de la population sur une période donnée) est de 0,4% par an, puis de 0,6% au 19^e siècle. En Europe, la croissance démographique,

⁵ Nous pouvons citer, à titre d'exemple, l'engagement depuis 2017 du ministre belge de la Coopération au développement, Alexander De Croo, auprès de l'initiative « She decides » visant à défendre les droits des femmes et des filles de décider librement de leur avenir (mariage, enfants), de l'usage de leur corps, de leur vie sexuelle. En 2018, il soutient la campagne #SheIsEqual encourageant l'égalité hommes-femmes et annonce la participation financière de la Belgique au Fonds des Nations Unies pour la population qui vise à rendre les plannings familiaux accessibles aux femmes et adolescentes (shedecides.com ; B. Dupont, 2017). Les droits des femmes relatifs à la santé reproductive et sexuelle, et l'égalité hommes-femmes deviennent des thèmes prioritaires dans le domaine de la coopération au développement.

qui était de 0,8% par an durant le 19^e siècle, chute à 0,4% par an au 20^e siècle. Cette forte diminution du taux de croissance démographique s'explique par le phénomène de la transition démographique comme nous venons de le voir (baisse des taux de mortalité et de natalité). Cependant, sur les continents africain et asiatique, la forte croissance démographique se maintient également au 20^e siècle, allant parfois jusqu'à des taux de 1,5 à 2% par an. Au niveau mondial, les Nations Unies prévoient une accélération de la transition démographique ; le taux de croissance se situerait autour de 0,4% par an à partir des années 2030 (la croissance démographique de l'Afrique serait le poids majeur dans ce taux) et de 0,1% par an à partir des années 2070 (Piketty, 2013). Cependant, il faut bien garder à l'esprit que ces prévisions sont incertaines du fait de l'inconnue en matière de progrès médical, mais aussi des décisions de fécondité des populations à travers le monde, ou des migrations (Piketty, 2013 ; Leridon, 2020). Actuellement, selon les chiffres de l'Organisation des Nations unies (ONU), la planète compte plus de 7,7 milliards d'individus, contre 2,6 milliards en 1950 et 6 milliards en 2000 (un.org)⁶. Les prévisions des Nations Unies estiment que la population mondiale sera de 9,7 milliards en 2050 et d'environ 10,9 milliards en 2100, et ce avec une baisse de la fécondité attendue en Asie, en Amérique latine et en Afrique. Pour le démographe Henri Leridon, le risque « d'explosion » est dépassé. Certes, la croissance démographique va se poursuivre jusqu'en 2050 – et ce, même si le nombre moyen d'enfants par femme diminue. Cela s'explique par la structure par âge de la population mondiale qui compte beaucoup d'individus en âge de se reproduire. Autrement dit, les générations passées connaissaient une croissance démographique forte qui se fait sentir aujourd'hui encore, mais qui commence à ralentir du fait de la baisse de la natalité (Leridon, 2020).

Face à cette croissance démographique mondiale, le sociologue Gautier Pirotte (2018) identifie une « triple angoisse » : la crainte alimentaire, la crainte environnementale et la crainte économique. Dans le même ordre d'idée, le démographe Jacques Véron (2013) repère six questions fortement entremêlées et qui s'insèrent dans la problématique Population-Environnement-Développement (PED). La première est la *question alimentaire* qui présente un double défi : lutter contre la sous-alimentation chronique des plus pauvres et augmenter la production agricole afin de nourrir la population mondiale croissante. En plus de la croissance démographique, les aléas climatiques risquent d'avoir également des impacts sur la production agricole (sécheresses, inondations, etc.), ce qui signifie que les pays ne sachant pas produire suffisamment devront être capables de financer l'importation des denrées alimentaires. La deuxième question est celle *des terres* dont l'accès et la propriété sont l'objet de concurrence et de compétition entre les industriels et les agriculteurs. La croissance démographique engendre une surexploitation des terres, un appauvrissement des sols et une déforestation empêchant par là le maintien de la biodiversité et la lutte contre le changement climatique étant donné que les forêts captent le CO₂. La troisième question est celle de *l'eau* dont la demande augmente du fait de la croissance démographique et des modes de production. La pollution des cours d'eau (rejet de déchets

⁶ Pour plus de données démographiques mondiales, voir l'annexe 1.

industriels, d'engrais et de pesticides) rend l'eau de moindre qualité, ce qui représente un enjeu de santé publique, mais également des risques pour la faune et la flore. Elle devient aussi une ressource rare, car les systèmes d'irrigation pour les cultures font que l'eau est puisée de plus en plus profondément dans les nappes phréatiques – le risque étant qu'elles n'aient pas suffisamment de temps pour se renouveler. L'énergie constitue la quatrième question. L'essor des pays émergents, la demande d'un certain confort de vie et la croissance démographique contribuent à un accroissement de la demande au niveau mondial. Les besoins en énergie sont nombreux : production, consommation, transports, demandes domestiques, activités industrielles et commerciales, etc. De plus, chaque mode de production d'énergie (nucléaire, gaz, pétrole, charbon, éolien, solaire, photovoltaïque, barrage hydraulique) a des impacts importants sur l'environnement (danger des déchets nucléaires, pollution, marées noires de pétrole, changement d'habitat pour la faune et la flore, etc.). La cinquième question concerne les enjeux autour du volume croissant de déchets provenant de la production industrielle ou agricole et de la consommation domestique. La collecte, les lieux de décharges, les traitements des déchets et leur recyclage représentent des enjeux importants. La dernière question se rapporte au patrimoine mondial, aussi bien le patrimoine architectural que la préservation de la nature. Pour Véron (2013), le classement des sites et paysages au patrimoine culturel et naturel mondial comporte des risques, car il favorise le tourisme et entraîne parallèlement, la concentration démographique dans ces zones et la dégradation de ces biens de patrimoine.

1.4. Le déclin démographique et le vieillissement de la population dans les pays développés

Ainsi, la croissance démographique mondiale, se situant principalement en Asie et en Afrique, suscite de nombreuses craintes. Cependant, au sein des pays développés, des démographes s'inquiètent plutôt de la baisse démographique due aux faibles taux de natalité, qui se seraient apparemment accentués par le choix de certains individus de ne pas avoir d'enfant. C'est notamment le cas de l'Europe, de l'Amérique, du Japon ou encore de la Corée du Sud (Gotman, 2016). Par exemple, au sein de l'Union européenne (l'UE des 27, sans le Royaume-Uni), le taux moyen estimé de fertilité, c'est-à-dire le nombre d'enfant(s) par femme, était de 1,55 enfants par femme en 2018. Et aucun des pays membre de l'UE n'a dépassé la barre des 2 enfants par femme pour cette même année 2018 (Eurostat, 2020). Si le taux de fécondité est de 1,5 enfants par femme, soit 0,75 par personne, le taux de croissance démographique est de -1% par an (Piketty, 2013). L'Europe connaît donc une baisse de sa croissance démographique engendrée par une baisse du taux de fécondité, même face à un allongement de l'espérance de vie. Il en va de même pour les pays de l'Organisation de coopération et de développement économique (OCDE) dont le taux de natalité se situe en dessous de 2,1 enfants par femme, ce qui représente le seuil de renouvellement générationnel. Il en résulte un vieillissement de la population, c'est-à-dire une croissance de la proportion de personnes âgées au sein de la population (Dupont, 2017). Par ailleurs, les moyens contraceptifs et l'avortement sont parfois pointés du doigt comme étant la source de ce déclin

démographique. Pourtant, les progrès de la médecine permettent aujourd'hui de pallier techniquement des problèmes d'infertilité par la procréation médicalement assistée (PMA) (Gotman, 2016).

1.5. La rencontre entre les pensées démographique et écologique dans un monde globalisé

La question démographique est souvent taboue, car délicate. Dans la lignée de Malthus, les chercheurs ayant mis en garde sur la pression que représente la croissance de la population pour l'environnement, la disponibilité des ressources naturelles et le confort de vie sont souvent considérés comme des extrémistes ou des radicaux (Véron, 2013 ; Cochet, 2014).

En 1968, Paul Ehrlich marque la pensée écologique et démographique en publiant *The Population Bomb* où il avance que les individus peuplant la planète sont trop nombreux, que les ressources alimentaires ne sont pas suffisantes et que la planète se dégrade. Bien qu'il critique les modes de production et de consommation, la cause originelle de la crise environnementale et de la pollution reste, pour lui, la surpopulation qui représente une « bombe » prête à exploser. De plus, pour ce biologiste, le droit de choisir le nombre d'enfants voulus est un droit qui en limite plusieurs autres, notamment ceux de la consommation des ressources naturelles et du mode de vie (Véron, 2013).

En 1968 toujours, un autre chercheur en écologie, Garrett Hardin, s'inscrit dans cette pensée avec son article *The Tragedy of the Commons*. Il insiste sur l'urgence d'admettre que le monde est fini (en termes de ressources) au risque d'accroître la misère humaine. Pour lui également, la surpopulation est la cause des problèmes environnementaux, à tel point qu'il faudrait limiter la croissance démographique en ne laissant pas la liberté aux individus de se reproduire selon leur propre volonté. Dès lors, il défend l'idée selon laquelle la croissance démographique devrait être de zéro, c'est-à-dire qu'il faudrait atteindre une population stable. Autrement dit, « *a finite world can support only a finite population* » (Hardin, 1968 : 1243). Selon Hardin, la conscientisation et le sens des responsabilités ne sont pas suffisants pour engager des changements dans la reproduction des individus. Les techniques, notamment de production alimentaire, ne sont pas non plus la solution au « problème de population ». Il préconise alors la coercition mutuelle et l'éducation pour restreindre cette liberté de reproduction. En ce qui concerne la « tragédie », elle réside dans la surexploitation des ressources et des biens communs qui sont librement accessibles et non régulés. Le risque est que ces quantités limitées de ressources et biens communs mènent à une compétition pour l'accès à ceux-ci (Hardin, 1968 ; Véron, 2013).

Ensuite, en 1972, des chercheurs du Massachusetts Institute of Technology (MIT) rendent un rapport, *The Limits to Growth* (ou rapport Meadows), pour le club de Rome dans lequel ils mettent en garde sur les limites auxquelles feront face la croissance de la population, la production alimentaire, la croissance économique, l'industrialisation, etc., car certaines ressources naturelles ne sont pas renouvelables. Ils prévoient, à un moment, une décroissance de la population du fait d'une mortalité

accrue causée par la diminution des ressources alimentaires, l'insuffisance des soins de santé et/ou l'augmentation de la pollution. Les chercheurs adoptent une approche systémique en pensant de façon conjointe ces différents aspects. Les technologies sont présentées comme des solutions, mais des solutions ayant chacune un impact potentiellement néfaste. Pour eux, la solution permettant d'éviter les crises de ressources naturelles, et notamment alimentaires, est, à nouveau, celle de la stabilisation de la population mondiale (à cette date, c'est-à-dire au milieu des années 1970, la population mondiale comptait 4,1 milliards d'habitants). Ainsi, l'équilibre idéal serait une croissance démographique et une croissance économique « zéro », autrement dit une population mondiale et un capital global qui resteraient constants (Véron, 2013). Le démographe Jacques Véron affirme que ce rapport scientifique est également normatif puisqu'il montre la nécessité de limiter la croissance démographique au risque de menacer l'humanité et l'environnement. Ces conclusions l'amènent à comparer ce rapport au néomalthusianisme (Véron, 2013).

En 1987 est rédigé le rapport Brundtland, *Our Common Future*, par la Commission mondiale sur l'environnement et le développement (CMED) de l'ONU. Ce rapport définit le développement durable comme « un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre à leurs propres besoins » (CMED, 1987 : 43 ; cité par Dauvergne, 2016 : 394). Ce rapport déclare que l'objectif planétaire pour un développement durable est de lutter contre la pauvreté, d'assurer une croissance économique et de protéger l'environnement (Véron, 2013 ; Dauvergne, 2016). Il déclare la stabilisation de la population mondiale comme une urgence également (Véron, 2013). En matière de coopération au développement, 17 objectifs du développement durable (ODD) ont été élaborés (à la suite des 8 objectifs du millénaire pour le développement) et concernent aussi bien les pays du « Nord » que les pays du « Sud ». Ces objectifs aux dimensions sociale, économique et environnementale sont à atteindre d'ici 2030 (Pirotte, 2018).

1.6. Réduire drastiquement la population, la solution à la crise écologique ?

Limiter la croissance démographique et stabiliser la population sont des solutions préconisées depuis la fin du 20^e siècle. La transition démographique s'est poursuivie et est en cours, mais pour certains le « problème démographique » reste insuffisamment pensé à l'heure actuelle. Ainsi, dans un ouvrage collectif de 2014, Théophile de Giraud, écrivain belge, réaffirme l'urgence écologique de diminuer radicalement la population mondiale en instaurant des politiques dénatalistes non-coercitives (éducation, planification familiale, suppression des allocations familiales, etc.) pour éviter les guerres, famines, et maladies qui s'annoncent. Certains responsables politiques comme Yves Cochet, ancien ministre français de l'environnement dans le gouvernement Jospin (2001-2002) et député européen, prônent également un néomalthusianisme modéré. Celui-ci propose par exemple une directive de « grève du troisième ventre » au niveau européen et d'« inversion de l'échelle des allocations

familiales », c'est-à-dire une diminution des aides à partir du troisième enfant (Cochet, 2014). Antoine Buéno, essayiste et écrivain français, défend, quant à lui, l'instauration d'un « permis de procréer ». Pour lui, la planète est déjà surpeuplée et la croissance démographique ne va qu'empirer la situation écologique en accroissant la demande en ressources alimentaires et énergétiques. Ce permis n'empêcherait pas les parents d'avoir des enfants, mais il serait une sorte de contrat avec des conditions à respecter afin d'obtenir des aides familiales (De Hesselle, 2019a).

En 2017, Wynes et Nicholas publient un article sur les choix de vie individuels ayant le plus de potentiel pour réduire les émissions de gaz à effet de serre. Leur unité d'analyse est l'individu vivant dans les pays développés, car ce sont les plus gros consommateurs. Ce n'est donc plus la population dans son ensemble qui est pointée, de façon abstraite, comme la responsable des changements environnementaux et climatiques, mais ce sont les habitants des pays développés. Les résultats de leur recherche démontrent que quatre actions individuelles (parmi les autres ci-dessous) peuvent, selon eux, avoir un réel impact sur la diminution des émissions de gaz à effet de serre. Ces quatre actions sont : avoir un enfant de moins, vivre sans voiture, éviter les voyages transatlantiques en avion et adopter un régime alimentaire végétal. La suite de leur recherche se concentre sur la présence (ou non) de ces actions individuelles dans les recommandations données par les manuels scolaires et les documents des gouvernements. Il s'avère que l'action « avoir un enfant de moins » ne s'y retrouve nullement. Les trois autres actions sont citées, mais de façon très succincte ou incomplète (Wynes et Nicholas, 2017).

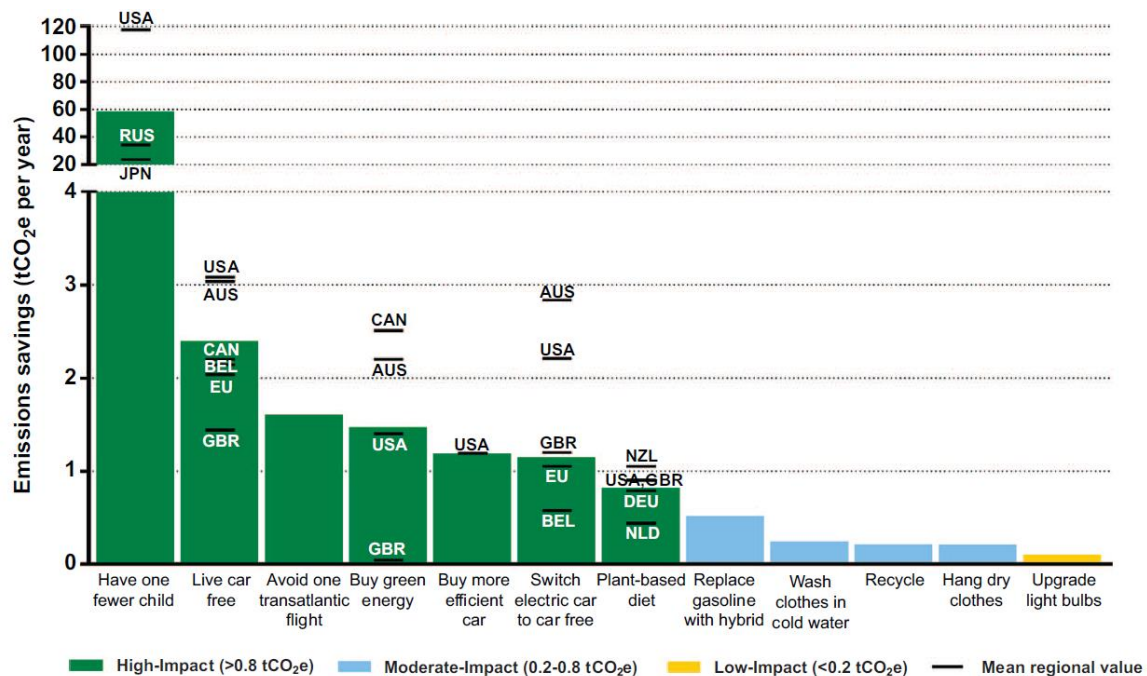


Figure 1. A comparison of the emissions reductions from various individual actions. The height of the bar represents the mean of all studies identified in developed nations, while black lines indicate mean values for selected countries or regions (identified by ISO codes) where data were available from specific studies. We have classified actions as high (green), moderate (blue), and low (yellow) impact in terms of greenhouse gas emissions reductions. Note the break in the y-axis. See supplementary materials 5 for details.

Source : Wynes et Nicholas, 2017, *Environmental Research Letters*.

Pour Serge Latouche, défenseur de la décroissance économique, réduire la croissance démographique n'est pas une réelle solution à mettre en œuvre pour limiter la crise écologique et assurer un certain bien-être de vie pour chaque habitant de la planète. Selon lui, cette solution (notamment un contrôle des naissances) est prônée par ceux qui ne veulent pas envisager un changement de notre modèle économique basé sur la croissance. De plus, l'argument de pression démographique pourrait mener à « des formes d'écototalitarisme » et un retour aux arguments darwiniens (Latouche, 2010 : 136). Pour Latouche, la « capacité de charge » de la planète (ou « population limite ») est une notion relative, car elle varie évidemment selon les modes de production et de consommation des individus (Véron, 2013). La taille de la population mondiale soutenable, pour reprendre l'exemple de Latouche (2019), serait d'1 milliard d'habitants si tout le monde vivait comme un Américain, mais de 23 milliards si tout le monde vivait comme un Burkinabé. Il faut également tenir compte des capacités de charge « durables », car certaines ressources sont limitées et non renouvelables. Par exemple, le pétrole a été une source d'énergie peu chère et abondante qui a permis une croissance démographique durant l'industrialisation. Mais si cette ressource diminue et ne se renouvelle pas, la population devrait diminuer également pour atteindre un nombre adapté aux capacités de charge durables. Ainsi, pour Latouche, bien qu'il reconnaisse que la reproduction doit être maîtrisée, c'est la croissance économique indéfinie qui doit être remise en question et le défi réside dans la répartition équitable des ressources (Latouche, 2010, 2019).

Véron (2013) affirme également que simplement ralentir la croissance démographique ne ferait que repousser les problèmes de dégradation de la planète à plus tard si la gestion des ressources n'est pas modifiée. Tout comme Sen (1995), Véron (2013) rappelle que c'est principalement le mode de vie, de production et de consommation qui a une influence sur l'environnement. En effet, l'impact d'un individu sur ce dernier n'est pas le même s'il vit dans un pays fortement industrialisé ou dans un pays en développement, dans un milieu rural ou urbain. Il faut avant tout tenir compte du poids du niveau de vie par individu et par région. Une naissance dans un pays développé n'équivaut donc pas à une naissance dans un pays en développement en termes d'impact écologique (Véron, 2013 ; Sen, 1995).

1.7. Conclusion intermédiaire

Pour conclure, c'est durant le 20ème siècle et au tournant du 21ème siècle, période d'accélération démographique mondiale, qu'est apparue cette idée que la croissance de la population mondiale deviendrait un problème pour l'avenir de l'environnement et des conditions de vie humaine (Véron, 2013). Actuellement, un déséquilibre entre le « Nord » et le « Sud »⁷ s'observe quant à l'enjeu

⁷ Les pays du « Nord » et du « Sud » ne correspondent pas tout à fait à une délimitation géographique entre les deux hémisphères. Il s'agit plutôt d'une différence entre les niveaux de développement des pays du Nord (développé) et du Sud (en développement).

démographique. En effet, les pays du Nord (développés) ont entamé depuis longtemps leur transition démographique et connaissent maintenant un ralentissement de leur croissance démographique et un vieillissement de leur population du fait de la baisse de la natalité et de l'augmentation de l'espérance de vie. Les pays du Sud (en développement), quant à eux, sont entrés plus tard, et de manière incertaine pour l'Afrique, dans ce processus de transition. La croissance démographique mondiale continue donc sa poursuite. S'ajoute à cela le déséquilibre dans les niveaux de développement et les modes de vie, et le désir des pays du Sud de se développer socialement et économiquement (Véron, 2013).

La prise de conscience d'une double-crainte démographique (surpopulation) et écologique (dégradation de l'environnement) pousse désormais certaines figures politiques, scientifiques, associations, etc. à proposer l'instauration d'un contrôle des naissances dans les pays les plus développés, car l'empreinte écologique des individus y est plus élevée que dans les pays moins industrialisés (dans lesquels certains continuent de promouvoir la planification familiale et l'éducation). Comme nous allons le voir, des mouvements militants aussi se créent et se positionnent sur ces enjeux.

2. Des mouvements militants

Nous l'avons évoqué en introduction, ne pas se reproduire par engagement politique et militant n'est pas nouveau. Les prolétaires de l'ère industrielle avait appelé à faire la « grève des ventres » contre les capitalistes (Gotman, 2016). De nos jours, la « grève des ventres » n'est plus celle du prolétariat contre le capitalisme, mais celle de certains démographes, écologistes, et « non-parents » effrayés de l'état de l'environnement et de l'avenir de leur potentielle descendance (qui, pour certains, devient donc une « non-descendance »). À présent, à titre illustratif de cette revendication collective anti ou dénataliste pour le bien-être de tous et de la nature, nous désirons présenter quelques associations et groupes militants qui illustrent certains aspects de notre objet de recherche.

Démographie Responsable est une association française, et plus largement francophone, regroupant des hommes et des femmes qui affirment défendre la préservation de la nature et de l'espèce humaine par la régulation des naissances. Ses membres, partisans de diverses causes (décroissance, défense animale, écologie), promeuvent une stabilisation, voire une diminution de la population, afin de réduire la pression démographique exercée sur la faune et la flore, et de réduire le danger pour l'avenir de l'humanité. Cette association se présente comme non-extrémiste et explique que sa mission est l'information et la sensibilisation aux enjeux écologiques que représente la croissance démographique (demographie-responsable.org).

Au départ du monde anglo-saxon se sont développés d'autres mouvements. Le mouvement mondial *BirthStrike* réunit des femmes (et des hommes) qui décident de ne pas faire d'enfant vu la menace d'effondrement écologique et social qui pèse sur l'humanité. Le mouvement n'a pas l'ambition de convaincre les gens de ne pas faire d'enfant ou de juger ceux qui en ont, mais a pour but d'informer

de manière forte sur l'urgence climatique et le rude avenir qui attend les générations futures si aucun changement n'est fait. Rendre public ce choix personnel permet d'insister sur la nécessité de lutter contre le changement climatique. *BirthStrike* n'est pas favorable aux politiques de contrôle de naissance et promeut plutôt un changement du système au niveau politique afin de gérer cette crise (birthstrikeforfuture.com). Deux figures de proue de ce mouvement sont la musicienne et activiste Blythe Pepino et Alice Brown. Elles affirment qu'elles auraient aimé avoir des enfants, mais que la situation écologique démotive cette envie, car le monde dans lequel vivraient leurs enfants sera hostile (Hunt, 2019).

Un autre mouvement de non-parentalité (qui semble fortement attirer la presse ces dernières années) est celui des « GINKS » ou « GINK » (pour *Green Inclination, No Kids*, autrement dit « engagement vert, pas d'enfant »). Les « Ginks » ne font pas d'enfant, car ces personnes (dont de nombreuses femmes) ont conscience des problèmes environnementaux et démographiques et ne veulent pas contribuer à la dégradation de la planète. Souvent, deux arguments se retrouvent dans le choix de ces personnes. Le premier consiste à dire qu'un enfant supplémentaire représente un consommateur supplémentaire, et donc une détérioration des ressources. Le second est lié à l'inquiétude, au doute quant à la qualité (écologique et sociale) du monde futur dans lequel vivraient ces enfants ; il s'agit donc de les épargner par amour (Héron, 2019). Le slogan (déjà évoqué en introduction) que brandissent certains « Ginks » est « si tu aimes tes enfants, ne les mets pas au monde, c'est une poubelle ». Certains prônent l'adoption, car c'est une alternative à la parentalité biologique et elle permet de s'occuper d'enfants « qui existent déjà ». D'autres veulent également combattre l'« exacerbation de l'idéal maternel » (Rambal, 2016). Lisa Hymas, journaliste à qui l'on doit cet acronyme, affirme qu'elle ne souhaite pas ajouter un ou plusieurs êtres humains sur cette Terre déjà trop polluée et surpeuplée. Dans son article « *Making a Green Choice, Childfree Living* » de 2014, elle soutient que le fait de ne pas faire d'enfant est le geste le plus significatif pour contribuer à la protection de la planète. Elle met également en avant divers avantages que procure une vie sans enfant : pouvoir s'investir en temps et en émotions dans ses relations amoureuses et amicales, se dédier à sa carrière, vivre de ses passions, voyager, s'engager politiquement ou dans une communauté, pouvoir improviser des activités, etc. (Hymas, 2014).

Le VHEMT (*The Voluntary Human Extinction Movement*), quant à lui, est un mouvement radical qui prône l'extinction volontaire de l'être humain. Celle-ci serait « l'alternative humanitaire aux désastres humains » et permettrait aux autres espèces vivantes – animales et végétales – de vivre. Les membres de ce mouvement encouragent la population à simplement arrêter de se reproduire. Leur devise est celle-ci : « *May we live long and die out* » (vhemt.org).

Ces groupes, mouvements et associations militants sont des collectifs qui se prononcent sur la décision de ne pas enfanter ou du moins de manière limitée. En outre, force est de constater que, de nos jours, de plus en plus de jeunes adultes des pays occidentaux, n'appartenant pas nécessairement à de tels collectifs, affirment individuellement ne vouloir aucun enfant en raison de cette double crainte

démographique (surpopulation) et écologique (dégradation de l'environnement). C'est pourquoi, il convient à présent d'envisager ce phénomène de non-parentalité non plus à un niveau collectif démographique, écologique ou militant, mais à un niveau individuel, celui des personnes prenant cette décision, car elle questionne également l'institution de la famille. Il s'agit de se pencher sur la sociologie de la famille afin de comprendre le contexte et les implications d'un tel choix de vie sans enfant.

3. La sociologie de la famille

3.1. Introduction à la discipline

La sociologie de la famille est une sous-discipline de la sociologie qui se concentre sur la famille et les relations entre les différentes personnes composant cette unité sociale. A la fin du 20^e siècle, la sociologie de la famille se penche sur l'individu, sur sa socialisation et ses subjectivités. Par après, au 21^e siècle, elle étudie les nouvelles formes de la famille (homoparentale, monoparentale, procréation médicalement assistée (PMA), etc.). Malgré la place centrale de l'individu au sein de cette branche de la sociologie, le social reste fortement présent dans l'étude de la famille, notamment avec les questions de genre, d'emploi, d'école, etc. Sont étudiés également la mondialisation et Internet comme facteurs ayant un impact important sur la famille, car ils facilitent davantage la communication et la création de réseaux sociaux en dehors de la famille. D'autres disciplines sont prises en compte par la sociologie de la famille telles que l'histoire, la démographie, la psychologie, l'économie, les études de genre et de migration (Segalen et Martial, 2013). Dans le prolongement de la sociologie de la famille, ce mémoire propose d'inclure l'écologie comme nouvel élément influençant la famille d'aujourd'hui. Plus précisément, nous nous penchons sur la prise en considération des enjeux écologiques (changement climatique, crise de la biodiversité) et démographiques (croissance de la population mondiale) dans la décision de fonder une famille.

Les familles sont des entités privées et intimes, mais qui concernent tout de même la société dans son ensemble, car elles assurent une cohésion sociale. C'est à travers les familles que la société se reproduit et que la culture se transmet. La famille nucléaire est la structure familiale la plus répandue au sein des pays occidentaux, bien que de nos jours, de nombreuses configurations familiales se créent telles que les familles monoparentales, homoparentales, recomposées, etc. Les modifications de la famille tiennent notamment au changement du couple, au fait que l'amour conjugal est récent. En effet, auparavant un couple (souvent dit « parental ») ne représentait que famille et enfants, il ne s'était pas forcément marié par amour, mais plutôt par intérêts entre les familles qui s'unissaient. C'est l'industrialisation qui a permis aux jeunes adultes d'être plus indépendants de leur famille, de devenir autonomes en obtenant un travail et un revenu, et de choisir leur conjoint par amour (formant ainsi un couple dit « conjugal »). La dépendance aux groupes familiaux et communautaires s'est donc affaiblie et c'est l'Etat qui se montre alors garant de la protection des individus et des familles par les politiques

familiales, la sécurité sociale, la justice, etc. Le rôle de l'Etat sur la société est également très important du fait de l'obligation scolaire. Ainsi, les enfants ne sont pas seulement considérés comme étant ceux de leurs parents, ils sont également ceux de la nation (Segalen et Martial, 2013 ; Dupont, 2017). D'autres changements importants ont un impact sur les familles contemporaines, dont l'entrée des jeunes dans la vie active à un âge plus avancé, le recul du mariage et l'augmentation des formes de cohabitation et d'union par le Pacte civil de solidarité (Pacs), l'augmentation des divorces, la baisse des taux de fécondité, l'augmentation de l'âge d'entrée en parentalité et l'augmentation des couples restant sans enfant (Dominguez-Folgueras et Lesnard, 2018).

A la fin du 19^e siècle, Durkheim expliquait qu'à la « famille paternelle » se succède la « famille conjugale », c'est-à-dire fondée par le couple et les enfants à élever. Durkheim distingue trois caractéristiques à la famille moderne conjugale. La première est que les relations interpersonnelles et liens affectifs sont très importants au sein de la famille. La deuxième est l'individualisation de ses membres qui deviennent plus indépendants et autonomes. La personnalité de chacun a sa place et est respectée. La troisième concerne la relation privé/public, c'est-à-dire que les familles sont individualistes, mais l'Etat contrôle et intervient en leur sein via les droits et devoirs. De nos jours, la famille moderne est également caractérisée par la montée du féminisme. Les femmes affirment une volonté d'autonomie, d'indépendance. Elles ne veulent plus être considérées comme uniquement « épouses et mères » (Segalen et Martial, 2013 ; De Singly, 2017). Cependant, ce rôle de mère reste encore fortement valorisé et attendu de la société comme nous le verrons ci-dessous.

Dans les sociétés occidentales, les rôles au sein de la famille sont en recomposition depuis la fin du 19^e siècle. Traditionnellement, c'était le père qui était considéré comme central au sein d'une famille ; désormais, c'est la mère. En effet, la figure du père s'est décomposée, il n'est plus le « chef de famille ». Son rôle devient plus flou. De plus, en général, prévoir d'avoir des enfants est un projet de couple, mais la décision finale est souvent considérée comme restant celle de la femme. C'est pourquoi, désirer un enfant est vu comme un désir maternel avant tout. D'ailleurs bien souvent, les mères prennent beaucoup de responsabilités au sein de la famille. Ces observations sociologiques mettent bien en évidence que, dans la représentation d'une famille, l'image de la mère semble évidente pour la plupart des individus. La baisse de la mortalité infantile et la maîtrise de la fécondité ont fait que l'enfant est devenu un « enfant du désir ». Les moyens de contraception permettent de contrôler la fécondité « en amont » et l'avortement permet de la stopper « en aval ». Désormais donc, les couples peuvent choisir ou non d'avoir un enfant, ainsi que le moment. Autrefois, c'était le mariage qui servait de régulateur des naissances, car la sexualité en dehors de l'union était prohibée. Aussi, faire des enfants suivait une « approche communautaire, filiative et religieuse », c'est-à-dire que les enfants permettaient de pérenniser la famille et faire honneur à Dieu (Dupont, 2017 : 113-114). De nos jours, avoir des enfants est un choix, un désir et moins un devoir. Ainsi, la place de l'enfant, lorsqu'il est désiré, a changé : il est désormais au centre de la famille (Dupont, 2017).

3.2. Perspectives sociologiques sur la (non-)parentalité

En Europe et en Amérique du Nord, de plus en plus de personnes décident de vivre sans enfant et ce depuis la fin du 20^e siècle. Cette absence d'enfant peut être le résultat d'un « choix sous contrainte : infertilité, absence de conjoint, incertitudes quant au mode de garde d'enfant, mais aussi mobilité, chômage ou difficultés économiques ». Mais elle peut également résulter d'un choix volontaire, d'un non-désir d'enfant (Gotman et Lemarchant, 2017 : 34 ; Debest, 2014 ; Gotman, 2016). L'existence d'ambivalences et de nombreux facteurs dans le choix d'avoir un enfant ou non font qu'il est important de rester prudent dans l'emploi de qualificatifs renvoyant à cette présence ou absence d'enfant. Cependant, les termes *childless* et *childfree* sont utiles, car ils permettent de distinguer le caractère volontaire ou non de cette absence d'enfant ; le premier signifiant une absence involontaire et le second un choix volontaire (Agrillo et Nelini, 2008 ; Gotman, 2016). Disposer de chiffres précis sur ce phénomène *childfree* n'est pas toujours facile. En Belgique par exemple, une étude de 2018 menée auprès d'environ 2.000 personnes par la Vrije Universiteit Brussel (VUB) révèle que 13% des Belges âgés entre 25 et 35 ans ne veulent pas d'enfant et significativement plus d'hommes de cette tranche d'âge (16%) que de femmes (11%) (rtbf.be, 2018). Selon la sociologue Charlotte Debest, « faire le choix d'une vie sans enfant est un phénomène social dans le sens où cela révèle les normes sociales et de genre et procède d'une tension entre les valeurs libérales et les valeurs familiales de la société actuelle » (2014 : 19). C'est cette dimension de choix, de décision volontaire de ne pas faire/avoir d'enfant qui nous intéresse spécifiquement dans ce mémoire.

Pour Debest et Hertzog, le désir d'enfant est une construction sociale, mais également politique, car la maternité est largement favorisée et pensée comme « un pilier de l'ordre social contemporain » à tel point que l'on pourrait considérer qu'il existe un « contrat social procréatif » entre l'Etat et les femmes (2017 : 29-30). Les femmes intériorisent un devoir social de procréation qui est attendu et préconisé dans différents milieux : au sein de la famille, au travail, auprès d'amis et par l'Etat. Aides familiales, politiques fiscales, assurances, tout est mis en œuvre dans le fonctionnement de la société pour que les femmes fassent des enfants. Dans les représentations communes, les femmes sont souvent définies et obtiennent une identité féminine par leur maternité. Il est vu comme naturel et évident qu'une femme veuille et ait des enfants (Debest et Hertzog, 2017 ; Dupont, 2017). Dans certaines sociétés patrilinéaires, les femmes ne sont considérées réellement comme femmes que lorsqu'elles sont devenues mères, ne sont intégrées à la famille (ou leur mariage déclaré valable) qu'après avoir eu leur premier enfant. Dès lors, la stérilité peut être vue comme une erreur grave dont la femme est responsable (Ghasarian, 1996 ; Agrillo et Nelini, 2008). Quant aux hommes, ils sont considérés comme tels sans nécessairement être pères. Auparavant, la pression de procréation exercée sur les femmes se basait sur le devoir d'enfanter pour la nation. De nos jours, la pression s'est transformée et c'est le désir de devenir mère qui est mis en avant. Ainsi, il est attendu que la femme s'épanouisse pleinement lorsqu'elle devient mère (Debest et Hertzog, 2017). Depuis la généralisation des moyens contraceptifs, cette idée de désir

est encore plus forte : faire un enfant est maintenant une question de choix, de désir, mais également de responsabilité, car donner la vie doit être un acte réfléchi et assumé. En plus du « bon moment » pour avoir des enfants, les parents peuvent et doivent s'assurer d'avoir une situation professionnelle, conjugale, personnelle et financière stable pour l'arrivée de l'enfant (Debest, 2013 ; 2014). En ce qui concerne les femmes stériles, les sociologues Debest et Hertzog affirment qu'elles sont stigmatisées et vues comme ayant un « handicap ». En cas d'infertilité donc, l'Etat et la médecine se chargent de permettre à la femme de tout de même avoir des enfants. La procréation médicalement assistée (PMA) peut donc être vue comme suivant une logique nataliste, au bénéfice de l'Etat (Debest et Hertzog, 2017).

Faire le choix de ne pas avoir d'enfant est rare et déroge à la norme sociale qui incite les individus à fonder une famille. Il en résulte que les personnes prenant cette décision sont souvent vues comme des égoïstes, des anormaux, voire des immatures et irresponsables (Agrillo et Nelini, 2008 ; Debest, 2014 ; Gotman, 2016 ; Debest et Hertzog, 2017). Charlotte Debest (2013 ; 2014) affirme que les personnes ne voulant pas d'enfant sont considérées comme « déviantes », comme des « outsiders de la parentalité » au sens de Becker⁸. Pourtant, à partir des années 1960, l'individualisme émerge en Occident : l'individu peut dorénavant faire ses choix, contrôler sa vie, être maître de son destin. Il devient responsable et autonome tant aux niveaux personnel, que familial et professionnel et cet individualisme est valorisé. Cette période est également celle de l'émancipation de la femme. Prendre la décision de ne pas faire d'enfant incarne cet individualisme et paraît « moderne », mais n'est pourtant toujours pas si bien vu et accepté au 21^e siècle⁹ (Debest, 2013 ; 2014 ; Dupont, 2017). Souvent, face à l'incompréhension des parents et des proches et aux nombreuses questions du « pourquoi ? », une obligation d'explication, de justification de ce choix s'impose alors à ceux (et surtout celles) qui le font (Agrillo et Nelini, 2008 ; Debest, 2014 ; Gotman, 2016 ; Ilina, Osipova, Mazhuga, Terenichenko, Losyakov, Antonova et Melgunov, 2019).

Les raisons personnelles d'un tel choix de vie sont multiples étant donné que chaque individu est différent, mais le point commun entre ces personnes sans enfant souvent mis en avant est le caractère volontaire de leur choix au nom de la liberté personnelle (Ilina et al., 2019). A l'issue de ses recherches, Debest (2014) explique que l'une des premières raisons de ne pas vouloir d'enfant est liée aux contraintes et obligations parentales que les « SEnVol » (terme qu'elle crée pour désigner les personnes « sans enfant volontairement ») n'ont pas envie de devoir gérer. La première contrainte est temporelle : s'occuper d'enfant(s) prend du temps, donc combiner vies professionnelle, personnelle, amoureuse et familiale (parentale) est difficile. La deuxième contrainte est celle de la responsabilité que Debest décline sous trois formes. La décision de « créer une nouvelle vie » engage une responsabilité existentielle, car « c'est se donner le droit de faire exister quelqu'un qui n'a pas demandé à naître »

⁸ Howard Becker, grand sociologue américain de l'interactionnisme symbolique durant les 20^e et 21^e siècles.

⁹ La sociologue Anne Gotman (2016) fait tout de même remarquer que les non-parents deviennent de plus en plus une cible, une clientèle spécifique pour le monde du marketing, notamment pour la grande distribution, de même que pour les agences de voyage, les bars, les restaurants, les hôtels, etc. qui proposent des offres spéciales où les enfants ne sont pas admis.

(Debest, 2014 : 131-132). Avoir un enfant implique aussi des angoisses vis-à-vis de cet enfant (maladie, échec scolaire, laideur, malheur, etc.), ce qui correspond à la responsabilité protectrice. Enfin, la responsabilité éducative est également considérable (Debest, 2014). Ce choix peut aussi résulter d'un refus de vivre une grossesse et un accouchement, de voir son propre corps (ou celui de la partenaire) changer d'un point de vue esthétique, d'avoir un « corps étranger » en soi, ou d'une peur des effets sur la sexualité du couple et sa stabilité, sa tranquillité (Debest, 2014 ; Gotman, 2016). Pour Agrillo et Nelini (2008) également, la première raison d'un tel choix est la volonté d'être libre de cette responsabilité parentale perçue comme difficile, la volonté de se réaliser dans d'autres domaines, la liberté de pouvoir voyager ou changer d'endroit de vie, avoir plus de temps libre pour soi. Pour eux, les raisons divergent entre femmes et hommes et n'échappent donc pas à la socialisation sexuée et l'action du genre. Les femmes donneraient plus de raisons collectives ou altruistes liées à la croissance démographique, à la capacité d'être un bon parent, aux inquiétudes pour l'enfant, etc. Les hommes, eux, auraient des raisons plus individualistes telles qu'une aversion pour les enfants ou rationnelles liées à la situation financière (Agrillo et Nelini, 2008). Anne Gotman (2016), quant à elle – au-delà des raisons identifiées ci-dessus qu'elle présente aussi – met plus en évidence la question de « l'utilité » ou du « besoin » d'un enfant soulevée par les non-parents. Ceux-ci affirment qu'un enfant n'est pas nécessairement source de satisfaction personnelle, de sentiment d'accomplissement. Par ailleurs, cette sociologue précise qu'en plus de ces raisons et motivations personnelles, des facteurs structurels influencent ce choix. Ceux-ci sont les mêmes que ceux qui modifient la famille contemporaine comme nous l'avons vu plus haut : contraception, éducation longue, emplois des femmes, avènement du féminisme, du libéralisme et de l'individualisme, flexibilité et compétitivité sur le marché du travail, etc. (Gotman, 2016).

Ensuite, selon Anne Gotman (2016), le choix de ne pas avoir d'enfant devient une cause, une revendication et de nombreux réseaux sociaux réunissant des personnes volontairement sans enfant se créent à travers le monde. Ces groupes peuvent être de natures différentes. Par exemple, certains ont pour but de faire accepter et respecter cette réalité, de présenter et de diffuser cette alternative de vie, de lutter contre la pression reproductive en dénonçant les politiques pro-natalistes, etc. Sur les réseaux sociaux virtuels, des forums et des sites internet (voire même des sites de rencontre), de nombreux groupes existent également et constituent une réelle communauté virtuelle de « *Childfree* ». Ces groupes n'ont pas forcément vocation à convaincre la société que ce choix de vie est possible, mais plutôt à échanger entre personnes sans enfant (Gotman, 2016). Dans la partie consacrée à la méthodologie de cette recherche, nous verrons que c'est par le biais de ces groupes que nous avons eu l'occasion de rencontrer des personnes volontairement sans enfant.

D'autres causes à ce choix peuvent être observées. En effet, dans certains cas, ce refus de parentalité relève du militantisme féministe et/ou écologique. Pour les féministes, le rôle de mère attribué aux femmes, et qui est vu comme naturel, doit être remis en cause, de même que leur position de dominées et leur réclusion à la sphère reproductive et domestique du fait de la maternité. Ainsi,

certaines femmes font ce choix dans une logique féministe : être femmes sans nécessairement être mères, se consacrer à leur carrière professionnelle, faire leurs preuves dans un milieu à forte présence masculine (Debest, 2014 ; Gotman, 2016). Pour d'autres individus, hommes et femmes, (tels que les Ginks et d'autres comme nous allons le voir), ne pas faire d'enfant est une solution pour tenter d'atténuer la dégradation de la planète et limiter la surpopulation. Rappelons que, pour Wynes et Nicholas (2017), faire un enfant de moins (ou aucun) est l'action individuelle qui a le plus d'impact pour réduire son empreinte écologique. Pour Gotman et Lemarchant, ce refus d'enfant représente « une forme radicale de militantisme écologiste » (2017 : 34).

4. Construction de la problématique – Ne pas faire d'enfant pour « sauver » la planète

4.1. Question de départ et précision de la problématique

La question de départ de cette recherche peut se formuler ainsi : *comment comprendre le choix de non-parentalité de certaines personnes pour « sauver la planète », c'est-à-dire pour des raisons écologiques, environnementales, démographiques ?* Cette question, nous l'avons vu, fait principalement appel aux différentes disciplines que sont la démographie-écologie et la sociologie de la famille.

Refuser la parentalité par souci écologique et démographique est un phénomène assez récent et encore peu étudié. En effet, la plupart des recherches en sciences sociales se focalisent sur les profils des personnes sans enfant, les raisons de ce choix de manière générale, la confrontation à la pression sociale et l'émergence d'une sorte de statut, de titre, de catégorie, d'identité *childfree* comme nous venons de le présenter (Agrillo et Nelini, 2008 ; Debest, 2014 ; Gotman, 2016 ; Ilina et al., 2019), mais pas spécifiquement sur les raisons qui nous occupent ici. Nous l'avons vu, Malthus, les néomalthusiens et d'autres penseurs (dont certains assez « radicaux ») (Ehrlich, Hardin, les chercheurs du rapport *The Limits to Growth*, etc.) se situant dans ce que Véron (2013) nomme la problématique « Population-Environnement-Développement » (PED) se manifestent depuis longtemps déjà sur les dangers que représente la croissance démographique pour le bien-être humain et environnemental. Plus récemment, ce sont des mouvements militants qui se mobilisent également. Bien que les apports de ces différents scientifiques et militants nous permettent de comprendre les enjeux d'une telle « pression démographique » sur la vie humaine et la nature, ils ne nous permettent pas de comprendre réellement comment certaines personnes en viennent à volontairement refuser la parentalité, à ne pas désirer d'enfant. Par ailleurs, ce refus d'enfant pour raisons écologique et démographique s'observe surtout au sein de pays occidentaux. Or, nous l'avons vu, les pays développés connaissent une baisse de leur croissance démographique et un vieillissement de la population. Au premier abord, ce choix peut donc paraître paradoxal d'un point de vue purement démographique. Cependant, Wynes et Nicholas (2017) ont démontré qu'avoir un enfant de moins (voire pas du tout) permet de réduire l'impact écologique

d'un individu. Par conséquent, ce refus d'enfant peut être vu comme un geste « éco-responsable » d'un point de vue écologique. Mais, comme ce choix de procréer ou non reste une décision personnelle, privée et intime (malgré qu'il soit influencé par les politiques pro-natalistes et la pression sociale à fonder une famille), il nous semble essentiel d'interroger, dans une approche sociologique et à la lumière des éléments théoriques présentés, les individus faisant ce choix afin de comprendre leurs raisons, leurs motivations, leurs pratiques, leurs représentations et la manière dont ils vivent ce choix de vie.

4.2. Formulation des hypothèses de recherche

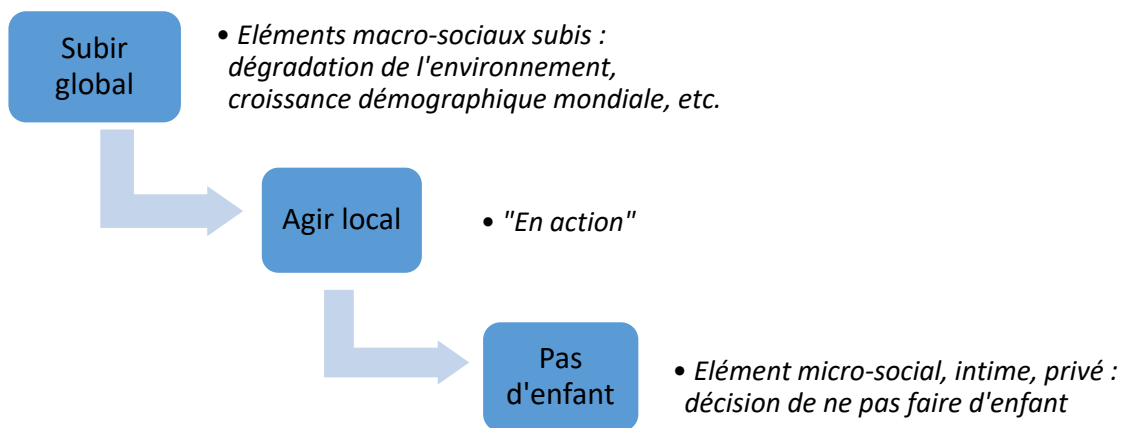
Cette recherche vise donc à observer et comprendre les choix et comportements des personnes sans enfant pour des raisons écologiques, environnementales, démographiques (et autres) à partir de l'articulation entre les événements *macro-sociaux* tels que la dégradation de l'environnement (changement climatique, crise de la biodiversité) et la croissance démographique mondiale (risque de surpopulation), et les faits, les changements *micro-sociaux*¹⁰ qui apparaissent dans la vie de ces personnes, dans leur biographie¹¹. Ainsi, nous désirons établir un croisement entre le contexte macrosocial et le cadre microsocial des pratiques de ces personnes. Nous ne visons pas à établir une séparation entre ces deux niveaux, mais plutôt un passage de l'un à l'autre afin de voir dans quelle mesure ces niveaux s'influencent. Cette articulation entre niveaux, entre éléments macrosociaux et microsociaux, entre dimensions objectives et subjectives nous semblent faire le parallèle avec l'expression « agir local, penser global » où l'« agir local » se situerait à un niveau microsocial et le « penser global » à un niveau macrosocial. De cette articulation, mais aussi de nos lectures et de nos premiers entretiens exploratoires, nous dégagons deux hypothèses au caractère assez binaire. La première hypothèse est que le choix de ne pas faire d'enfant serait une façon d'« agir local » face au « subir global ». Cette décision de non-parentalité pour des raisons écologiques, environnementales et démographiques serait une décision « en action », c'est-à-dire une manière d'agir à un niveau micro, individuel, privé face à une situation écologique et démographique actuelle (et/ou à venir) globale. Ce choix apparaîtrait donc après avoir pris conscience de ces enjeux. La deuxième hypothèse est que le choix de ne pas faire d'enfant (ou plutôt son explication) serait une façon d'« agir global » face au « subir local ». Cette décision entraînerait une explication « en réaction », c'est-à-dire une manière de réagir aux opinions, positions, et éventuelles critiques de la société et des proches de ces personnes (famille, amis, collègues), à la pression sociale (« l'injonction à la parentalité » selon Debest, 2014), en mobilisant des raisons ou arguments écologiques, environnementaux et démographiques pour tenter d'expliquer ce

¹⁰ Nous entendons par *macro-social* un niveau d'analyse large qui concerne l'ensemble de la société, voire de la population et de la planète, et par *micro-social* un niveau d'analyse restreint qui concerne l'individu et son entourage.

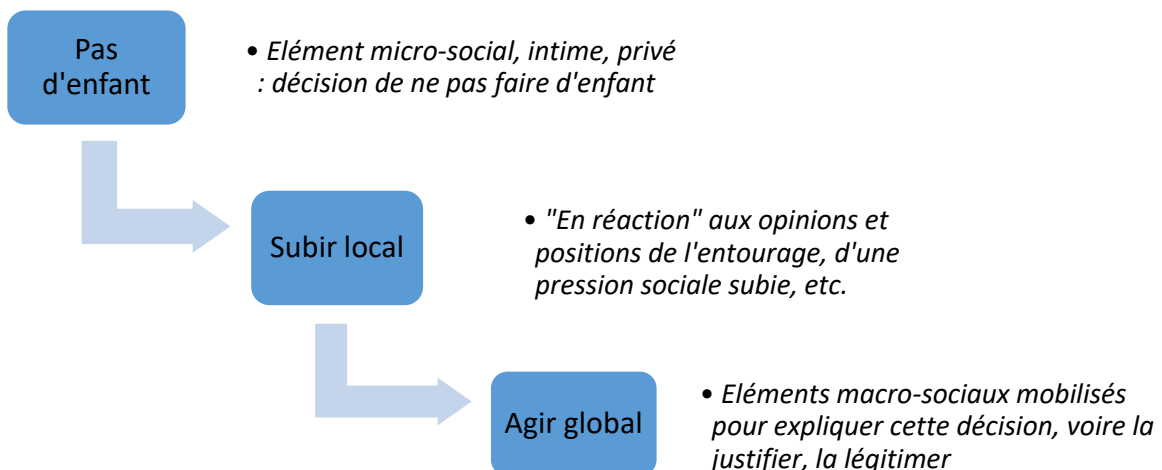
¹¹ Cette réflexion nous est apparue lors de la lecture de l'article de Lardeux L., 2018, « Engagement transnational des descendants d'immigrés : carrières militantes et « rapport aux origines » », in *Cultures et Conflits*, 109, p. 61-82. C'est donc le cadre théorique qui nous a inspiré, plus que le contenu de l'article.

choix de non-parentalité, voire de le justifier, de le légitimer. Ce choix aurait donc pu apparaître avant d'avoir pris conscience de ces enjeux. Nous l'avons vu, les femmes sans enfant, encore plus que les hommes, sont confrontées à une pression nataliste. Il en résulte qu'elles ressentent un devoir, une obligation de justifier leur choix (Agrillo et Nelini, 2008 ; Debest, 2014 ; Gotman, 2016 ; Ilina et al., 2019). Nous sommes conscients que ces hypothèses sont assez binaires et que les résultats de recherches ne seront sans doute pas aussi nets et catégoriques que ces hypothèses. Nous cherchons à observer si ces deux hypothèses s'alimentent et/ou se renforcent l'une l'autre.

Hypothèse 1



Hypothèse 2



La deuxième hypothèse postule que les arguments écologiques, environnementaux et/ou démographiques sont mobilisés pour expliquer ce refus d'enfant. Mais nous l'avons vu, il existe de nombreuses raisons qui poussent certaines personnes à ne pas vouloir d'enfant (priorité sur la carrière professionnelle, situation économique instable, ne pas vouloir assumer les responsabilités parentales, priorité sur le couple, désir de liberté, etc.). Dès lors, la question se pose quant au réel poids des raisons

et arguments écologiques et démographiques par rapport à ces autres raisons. Il convient donc de s'interroger aussi sur l'utilisation ou non de ces autres raisons pour expliquer, voire justifier ce choix. Se pose une double question : les arguments écologiques et démographiques seraient-ils mieux reçus et acceptés par la société et les proches ? Et seraient-ils ainsi plus mobilisés que les autres pour légitimer ce choix ? De la deuxième hypothèse découle ce questionnement qui nous semble alors constituer une sous-hypothèse.

Afin de confirmer ou d'infirmer ces hypothèses, mais aussi de les distinguer, il nous semble intéressant de mener la réflexion en termes d'« habitus écologique », d'après la notion de Pierre Bourdieu. L'« habitus » est « l'ensemble des dispositions, des schèmes de perception et d'action incorporés aux différents stades de la socialisation et qui reflètent les caractéristiques sociales de son environnement » (Bourdieu, 1980 ; cité par Coulangeon, 2016 : 5-6). Cet habitus va déterminer le comportement des individus dans différents domaines tels que les « habitudes alimentaires, attitudes morales, opinions politiques, goûts et pratiques culturelles, etc. » (Coulangeon, 2016 : 6). La première hypothèse pourrait se confirmer en partie si les personnes interrogées semblent agir selon un « habitus écologique », c'est-à-dire si elles mettent en œuvre d'autres pratiques et gestes écologiques au quotidien, dans des domaines autres de leur vie que celui de la reproduction. En effet, un « habitus écologique » pourrait rendre le choix de non-parentalité pour des raisons uniquement écologiques et/ou démographiques cohérent si d'autres actions écologiques étaient également pratiquées. À l'inverse, la deuxième hypothèse pourrait se confirmer si les personnes interrogées ne semblent pas agir selon un « habitus écologique », donc si elles n'adoptent pas d'autres pratiques écologiques au quotidien. Par exemple, ne pas vouloir d'enfant pour des raisons écologiques, environnementales et/ou démographiques, mais continuer à voyager en avion, rouler en voiture, ou manger de la viande – pour reprendre les actions ayant un impact significatif sur la limitation du changement climatique discernées par Wynes et Nicholas (2017) – ne semble pas si cohérent si l'on considère l'existence d'un « habitus écologique ». Cette seconde hypothèse ouvrirait alors la voie vers une compréhension différente de cette décision de non-parentalité.

Toujours pour infirmer ou confirmer ces hypothèses, il nous semblait important de poser certaines questions lors des entretiens semi-directifs que nous menions. Les questions qui nous apparaissent être les plus pertinentes en regard des hypothèses formulées sont celles des raisons et de l'apparition de ce refus d'enfant (depuis quand ? et pourquoi ?), celle de la conscience écologique et des pratiques écologistes au quotidien, celle de la considération d'avoir ou non un enfant dans le scénario d'un monde idéal, et celle des réactions de l'entourage et de la perception d'un éventuel regard de la société (cf. annexe 2 : *guide d'entretien*).

Enfin, il nous semble important d'évoquer la distinction à faire sur l'absence d'enfant, à savoir entre le renoncement, le refus et le non-désir d'enfant, de même qu'entre le fait d'avoir des enfants et de faire des enfants. Refuser d'avoir des enfants peut être un choix difficile en cas de renoncement, mais

ne pas en vouloir, ne pas en désirer peut rendre ce choix plus facile. Aussi, avoir des enfants n'implique pas nécessairement la procréation. On peut avoir des enfants en les adoptant par exemple.

Sur base des hypothèses présentées ci-dessus, nous avons tenté de répondre à la question de recherche suivante : *En plus d'une réelle inquiétude quant à la dégradation de l'environnement et à la croissance de la population mondiale qui pousse certaines personnes à ne pas faire d'enfant, peut-on voir les raisons écologiques et démographiques qu'elles avancent comme répondant à une logique de justification de ce choix face à une pression sociale pro-nataliste ?*

PARTIE 2 : Méthodologie de la recherche

Tout d'abord, une question de départ a été formulée en vue d'orienter les premières lectures et de délimiter les personnes concernées qu'il s'agissait d'interroger (Beaud et Weber, 2010). Avant d'entamer les premières recherches de « terrain », plusieurs lectures ont été réalisées, principalement sur la sociologie de la famille (cf. Segalen et Martial, 2013 ; De Singly, 2017 ; Dupont, 2017) et sur le choix d'une vie sans enfant de manière générale (cf. Debest, 2014). Le refus et/ou le non-désir d'enfant (peu important les raisons) nous semblent être un sujet de recherche qui nécessite obligatoirement un terrain. La méthode qualitative nous est apparue être la plus pertinente, car elle a vocation à « produire des connaissances contextualisées, transversales, visant à rendre compte du « point de vue de l'acteur », des représentations ordinaires, des pratiques usuelles et de leurs significations » (Olivier de Sardan, 2008 : 41).

1. Des entretiens exploratoires

Afin de débiter cette recherche de terrain, des entretiens exploratoires nous semblaient nécessaires, car ils permettent « d'économiser des dépenses inutiles d'énergie et de temps en matière de lecture, de construction d'hypothèses et d'observation », mais surtout de faire « la rupture avec les spéculations gratuites et les préjugés » (Van Campenhoudt et Quivy, 2011 : 58-59). Trois entretiens exploratoires ont alors été menés avec des personnes ne désirant pas faire d'enfant pour des raisons qui se sont vite avérées ne pas être uniquement liées à l'écologie, l'environnement, ou la démographie. Nous avons pris contact avec deux de ces personnes via des tierces personnes. La troisième a répondu à un premier appel à témoignages publié au sein d'un groupe réunissant des personnes sans enfant sur un réseau social. Nous sommes bien conscients de l'absence de neutralité en ce qui concerne l'accès aux témoins via des tiers, mais cette méthode permet d'avoir accès à une population ayant une caractéristique qui n'est pas facilement connue (Blanchet et Gotman, 2007) : ici le non-désir d'enfant. Ces entretiens exploratoires nous ont rapidement permis de réorienter notre problématique, de même que nos hypothèses de recherche et notre guide d'entretien pour la suite de la récolte de données. En effet, la manière dont la presse présente les Ginks par exemple – puisqu'il s'agissait de notre point de curiosité et d'entrée dans ce sujet de recherche – apparaissait déjà être en décalage avec les informations recueillies durant cette phase exploratoire. Cela étant, ces entretiens exploratoires peuvent tout de même être utilisés pour la suite de la recherche (Van Campenhoudt et Quivy, 2011). Les informations récoltées lors de ces trois entretiens exploratoires nous semblaient intéressantes et sont donc mobilisées dans ce travail, au même titre que les entretiens semi-directifs qui les ont suivis.

2. Recours à un appel à témoignages

Dans le but de pouvoir identifier et rencontrer les personnes décidant de ne pas avoir d'enfant, un appel à témoignages (cf. annexe 2.1. *appel à témoignages*) a été posté sur deux groupes francophones d'un réseau social réunissant spécifiquement des personnes volontairement sans enfant, des « *childfree* ». Ce refus d'enfant est précisément l'objet des deux groupes sociaux qui ont pour but d'échanger, de partager sur les expériences des membres et de débattre. L'accès à ces groupes avait été demandé à ses administrateurs et les raisons de cette demande clairement expliquées. Les personnes interrogées ayant répondu à cet appel à témoignages se reconnaissaient donc dans cette annonce. Cependant, certaines personnes ont répondu vouloir participer à notre recherche, mais en précisant que les raisons de ne pas avoir d'enfant n'étaient pas écologiques, environnementales et/ou démographiques. Dans ce cas, ces personnes n'ont pas été reprises, car elles ne remplissaient pas nos critères de sélection. En effet, n'ont été retenues que les personnes qui acceptaient de témoigner et qui reconnaissaient que ces raisons étaient, si pas les principales, au moins très importantes dans leurs motivations. En raison de l'épidémie de covid-19, les entretiens « semi-directifs » individuels ont été menés par visioconférence ou appel vocal. Ces témoignages ont été enregistrés avec l'accord des témoins et ceux-ci ont été rendus anonymes, c'est-à-dire que les prénoms utilisés dans cette recherche sont fictifs. Un guide d'entretien (cf. annexe 2.2. *guide d'entretien*) commun pour les différents entretiens a été élaboré, mais était tout de même en partie adapté voire improvisé en fonction des réponses des personnes interrogées.

3. Traitement et analyse des données

Au total, treize entretiens semi-directifs ont été réalisés (dont les trois exploratoires). Tous ont été enregistrés et intégralement retranscrits afin de former un corpus et de procéder à une analyse de discours. Dans cette analyse de discours, nous ne nous sommes pas intéressés aux structures du langage des interviewés, mais au contenu afin de comprendre les représentations de ceux-ci (Blanchet et Gotman, 2007). L'analyse de contenu nous semble particulièrement pertinente, car elle est généralement utilisée pour « l'analyse des idéologies, des systèmes de valeurs, des représentations et des aspirations ainsi que de leur transformation [...], des interprétations d'un événement, des réactions latentes à une décision » (Van Campenhoudt et Quivy, 2011 : 209) – autant de dimensions que nous avons pu récolter lors de nos entretiens. Plus précisément, l'analyse de contenu que nous avons choisi d'appliquer à notre corpus est l'analyse thématique. Celle-ci permet de déceler les thèmes communs aux différents entretiens et de mettre en évidence les représentations et les pratiques des interviewés sur base d'une grille d'analyse thématique fondée sur les hypothèses de recherche (Blanchet et Gotman, 2007 ; Van Campenhoudt et Quivy, 2011). Pour ce faire, nous avons utilisé le programme Corpus de l'Université de Liège, afin de créer des « tags » et d'étudier leur présence au sein des différents entretiens. Nous avons décidé de « taguer » notre corpus d'entretiens retranscrits par « indexation » thématique et descriptive (Lejeune,

2014), c'est-à-dire selon ce dont parlaient les sujets afin d'observer si certains thèmes étaient récurrents¹².

En ce qui concerne la saturation des données, le caractère intime et privé du choix de ne pas avoir d'enfant et les situations différentes et propres à chaque personne interrogée nous ont donné l'impression qu'elle était impossible à atteindre. Cependant, au fur et à mesure des entretiens, l'une des hypothèses semblait se confirmer de plus en plus tandis que l'autre s'invalidait systématiquement. Ainsi, nous avons considéré la saturation des données sur base de ces deux hypothèses.

4. Limites et biais

Nous sommes conscients du biais qu'induit un tel appel à témoignages. En effet, ne répondent que les personnes qui le veulent bien. Mais la caractéristique recherchée, à savoir la volonté de non-parentalité, n'est pas une variable que l'on peut trouver facilement dans une base de données publiques, parmi un registre (Blanchet et Gotman, 2007). Cette caractéristique est profondément intime et privée. Le seul moyen de savoir qui sont les personnes faisant ce choix était de les laisser venir à nous, en répondant à un appel à témoignages publié sur des groupes de réseaux sociaux. Nous savons que la méthode de recherche utilisée est assez peu commune et plutôt exploratoire, tout comme le sujet de recherche lui-même et le fait que ces personnes affirment leur choix publiquement depuis peu (Debest, 2014). Ainsi, passer par les réseaux sociaux virtuels semblait quasiment inévitable pour deux raisons. Premièrement, car rencontrer des membres des différents groupes militants présentés plus tôt nous semblait difficile au niveau de la faisabilité (groupes français, anglo-saxons ou internationaux) ; surtout après que notre demande d'accès au groupe Facebook du mouvement *BirthStrike* ait été refusée et que notre publication d'appel à témoignages sur un groupe se nommant « GINK » n'ait incité aucune réponse (nous avons observé l'inactivité totale des membres de ce groupe virtuel après coup). Ces difficultés rencontrées nous ont poussés à nous adresser à des groupes plus généralement « *childfree* » comme expliqué ci-dessus. Deuxièmement, le confinement imposé en raison du covid-19 ne nous permettait pas de nous déplacer et de rencontrer les personnes que nous voulions interroger.

De plus, du fait de notre recours à un appel à témoignages sur des réseaux sociaux, les « profils » des personnes ayant accepté un entretien ne sont pas aussi diversifiés que si nous étions passés par un registre sur base duquel nous aurions pu établir un échantillon représentatif. Ainsi, au sein de l'ensemble des personnes interrogées, les femmes sont surreprésentées¹³. En effet, uniquement des

¹² Ces tags ne sont donc pas ce que Christophe Lejeune (2014) appelle des « étiquettes » qui sont expérientielles, qui portent sur ce que dit le sujet et qui qualifient son vécu.

¹³ Nous précisons aussi que l'appel à témoignages étant rédigé en français et que les groupes sur lesquels il a été publié étant francophones, nos témoins étaient de nationalité belge, française et québécoise (certaines d'entre elles résidant en Australie, au Japon et au Québec au moment de l'entretien). Nous n'avons pas rencontré de témoin venant de Suisse, d'Afrique du Nord ou de l'Ouest où le français est également parlé.

femmes ont répondu à l'appel à témoignages (qui était pourtant adressé aux femmes et aux hommes), alors que les deux groupes dans lesquels était publié notre appel à témoignages sont mixtes¹⁴. Douze de nos treize entretiens réalisés étaient avec des femmes et un avec une personne de sexe masculin, mais d'identité transgenre féminine. Nous tenons à préciser que cette personne a été interrogée lors d'un des entretiens exploratoires et qu'elle n'a donc pas répondu à cet appel à témoignages.

Face aux limites que peut représenter cette absence de témoins masculins au sein de nos témoins, nous aurions pu nous adresser directement à eux par message privé pour les interroger. Mais une telle démarche aurait nécessité l'identification des hommes ne voulant pas d'enfant sur ces groupes et la réalisation d'un échantillonnage afin d'établir lesquels d'entre eux interroger. Cela aurait donc modifié notre méthodologie qui visait à laisser répondre volontairement et spontanément les personnes se sentant concernées par notre appel à témoignages. Dès lors, bien que notre méthodologie initiale fût orientée vers les femmes et les hommes, nous considérons cette surreprésentation de femmes comme une donnée en soi de notre recherche qu'il s'agit de tenter de comprendre. Ainsi, en raison des circonstances imprévues (mais finalement pas si étonnantes) de ce terrain et après en avoir discuté avec les membres de notre jury, nous avons décidé de réorienter la suite des recherches de ce mémoire sur les questions féministes et donc de réviser et de compléter notre cadre théorique dans la partie suivante du présent travail. Il arrive fréquemment, en effet, que l'analyse des informations recueillies sur le terrain modifie les hypothèses et fasse découvrir des aspects inattendus, c'est pourquoi il est nécessaire que le chercheur sache se laisser surprendre (Van Campenhoudt et Quivy, 2011).

Nous tenons également à dire que, lors des entretiens, quelques témoins nous ont questionnés sur notre envie personnelle d'enfant(s), mais également sur notre avis sur le sujet. Cette situation s'est avérée relativement gênante pour nous ; d'une part ne pas répondre risquait de froisser les personnes qui se dévoilaient sur leur intimité et, d'autre part, répondre d'emblée représentait un biais quant à notre nécessaire neutralité. Nous avons donc pris le parti de répondre une fois l'entretien terminé. Un autre élément à souligner est notre acceptation du tutoiement demandé par plus de la moitié des témoins (souvent en raison de la proximité d'âge) réduisant ainsi la distance sociale entre sujets et chercheur.

Un dernier biais dont nous sommes conscients tient au fait que l'interprétation des données pour l'analyse de contenu contient inévitablement une part de subjectivité, notamment lors de la création des tags et de la sélection des extraits d'entretiens par le chercheur (Blanchet et Gotman, 2007). Cependant, nous pensons que l'exercice de retranscription intégrale de tous les entretiens et leur relecture avant le « tagage » permet de limiter ce biais (Van Campenhoudt et Quivy, 2011).

¹⁴ Nous avons contacté les administrateurs de ces deux groupes afin de demander s'il existe une parité approximative d'hommes et de femmes sur ces groupes, ou s'il y a plus de femmes, ce qui expliquerait en partie la grande manifestation de celles-ci. Il s'avère que l'un de ces deux groupes est composé de 1025 femmes et de 243 hommes, mais l'administratrice nous a mis en garde sur l'existence de faux profils et l'inactivité de certains membres, ce qui rend ces chiffres assez approximatifs. Pour l'autre groupe, l'administratrice ne nous a pas donné les chiffres exacts, mais a estimé qu'il y a 10% d'hommes et a précisé que « ces messieurs ne se sentent pas très concernés ».

PARTIE 3 : Complément au cadre théorique – les courants féministe et écoféministe

Deux éléments nous ont amené à élargir notre cadre théorique pour nous pencher plus spécifiquement sur des questions féministes. D'une part, comme il a été mis en évidence par notre revue de littérature sociologique, le choix de ne pas faire d'enfant reste encore mal vu par la société et pose questions, malgré l'émergence de l'individualisme à partir de la deuxième moitié du 20^e siècle. Il est encore attendu des femmes qu'elles désirent et aient des enfants. Elles sont donc confrontées à une pression sociale de procréation bien plus que les hommes. D'autre part, la participation exclusive et imprévue de femmes à notre recherche en réponse à notre appel à témoignages interpelle. Il convient dès lors de présenter les courants féministe et écoféministe et leurs principales théories afin de comprendre la condition plus spécifique de la femme dans ses rapports à l'homme et à l'environnement.

1. Le courant féministe

Une figure importante du féminisme des années 1970 est la sociologue française, Colette Guillaumin. On lui doit la thèse de l'appropriation des femmes et de leur corps (donc de leur capacité reproductive) par les hommes, de même que leur association à la « Nature ». Elle compare le féminisme avec d'autres mouvements émancipateurs, dont les mouvements antiracisme, et y décèle des ressemblances au niveau de l'« expérience commune » de domination, mais aussi dans la manière de décrire l'oppression. L'idée qu'elle défend est que les femmes sont soumises et leur corps approprié par les hommes pour transmettre et reproduire la société. Elles sont donc instrumentalisées en éléments fondamentaux de la société (Guillaumin, 2017 [1998]). Le sexe et la couleur de peau sont transformés, naturalisés arbitrairement en des signes permettant de classer (par la différence) et de hiérarchiser la société, mais aussi de légitimer les rapports sociaux de domination. Or, selon Guillaumin, les origines de la domination sont à chercher dans l'appropriation du corps, des ressources, et du travail des femmes (et plus largement des minorités) et non pas dans les différences physiques (Hamel, 2018). En ce qui concerne les rapports hommes-femmes, les femmes sont la « minorité » au sens d'infériorité sociale, et les hommes la « majorité » (Bentouhami et Guénif-Souilamas, 2017 ; Hamel, 2018).

Plus précisément, Guillaumin (1978a) explique que, dans le rapport de pouvoir qui fait des femmes la propriété des hommes, cette appropriation se fait de différentes manières. Le premier élément des femmes que les hommes s'approprient est leur temps, qui n'est jamais compté. Le temps de la femme (que ce soit la mère, la fille, l'épouse, la grand-mère, la sœur, etc.) est pris pour réaliser le travail domestique (garde des enfants, nettoyage, cuisine, etc.) sans contrepartie. Le second élément approprié est le produit du corps de la femme. Il s'agit ici principalement des enfants engendrés par le couple, mais décidés par le père qui en est le propriétaire. Le troisième élément est ce qu'elle nomme

« l'obligation sexuelle », à savoir un « usage sexuel » des femmes par l'homme. Dans le mariage, cet usage sexuel est quasiment obligatoire. Le quatrième élément est l'entretien physique, le service non rémunéré aux autres membres du groupe du dominant, c'est-à-dire les enfants, les malades, les personnes âgées, etc. Au-delà de la force de travail utilisée, Guillaumin affirme que c'est le corps en lui-même, dans son individualité, qui est approprié matériellement par l'homme. En général, un individu qui travaille vend sa force de travail qui est mesurée en temps et en rémunération, mais il reste propriétaire de son individualité, de son corps ; c'est uniquement l'usage de son corps qu'il vend. Or, pour la femme, ce n'est pas le cas selon Guillaumin ; sa force de travail n'est pas évaluée en temps et en rémunération et elle n'est pas propriétaire de son corps. Pour cette sociologue, c'est le mariage, en tant qu'institution contractuelle, qui crée ce rapport d'appropriation d'une classe¹⁵ par une autre. Cette « appropriation matérielle de la classe des femmes par la classe des hommes » est ce que Guillaumin appelle le « sexage » (1978a : 22). L'appropriation sociale des femmes se fait à un niveau privé, c'est-à-dire dans le cadre d'une relation de mariage, mais aussi à un niveau collectif (Guillaumin, 1978a ; Benouhami et Guénif-Souilamas, 2017 ; de Rudder, 2017). Guillaumin (1978a) fait remarquer à ce propos que les métiers de services et d'entretiens des autres individus composant la société sont majoritairement occupés par des femmes (infirmières, institutrices, assistantes sociales, femmes de ménages, prostituées, etc.).

De plus, cette oppression et cette appropriation matérielle des femmes se justifient par l'idéologie du naturalisme, c'est-à-dire qu'elle présente les relations sociales comme étant organisées par la Nature qui crée des différences physiques (sexes, couleur de peau, etc.). Ce serait donc la nature-même des femmes qui expliquerait ces rapports sociaux de domination, ce sexisme (notons que c'est le naturalisme qui est également à l'origine du racisme). Les dominants, à savoir les hommes, ne se pensent pas comme relevant de la Nature ; ils y résistent, la contrôlent et la dominent également (en plus qu'ils dominent les femmes). Ils se définissent par rapport à leurs pratiques (culture, religion, savoir, propriété, etc.), tandis qu'ils définissent les femmes par leur corps, leur nature féminine (Guillaumin, 1978a ; 1978b). En outre, Guillaumin (1978b) affirme que l'appropriation matérielle des femmes et de leur capacité reproductive fait qu'elles sont *traitées* comme des choses, mais que l'idée de Nature qui leur est associée fait qu'elles sont également *pensées* comme des choses.

2. Le courant écoféministe

Les idées de Guillaumin influenceront un autre courant de pensée : l'écoféminisme qui allie écologisme et féminisme.

¹⁵ Guillaumin utilise le terme de « classe » pas uniquement pour parler de classes sociales, mais également pour différencier la classe des femmes et la classe des hommes.

L'origine du courant de pensée écoféministe est souvent attribuée à Françoise d'Eaubonne, écrivaine et militante française décédée en 2005. Grande féministe, elle s'est notamment inspirée de Simone de Beauvoir et sa critique de l'attribution de rôles sociaux distincts aux femmes et aux hommes, et la domination du rapport homme-femme. Au-delà de son intérêt pour les causes féministe et homosexuelle, Françoise d'Eaubonne découvre les problèmes écologiques au début des années 1970 et l'écologisme de Serge Moscovici qui déconstruit l'idée de nature. Pour elle, allier lutte écologique et lutte féministe est essentiel, car femmes comme environnement subissent la domination des hommes via le patriarcat et le capitalisme. Elle voit la surproduction et la croissance démographique comme les résultats du pouvoir que prennent les hommes sur les femmes et la nature. Ainsi, dans un souci de libération des femmes et d'écologie, elle invite les femmes à reprendre le contrôle de leur reproduction, et donc de la démographie. Parce qu'elles sont « procréatrices », Françoise d'Eaubonne affirme que les femmes sont plus préoccupées que les hommes sur l'avenir de l'humanité. Par-là, elle ne vise pas à promouvoir une approche naturaliste ou essentialiste des femmes, mais à démontrer le rôle fondamental qu'elles ont dans la reproduction. Elle ne vise pas non plus à ce que les femmes reprennent le pouvoir sur les hommes, mais à ce que la société soit débarrassée de toute domination sexiste (Gandon, 2009 ; Goldblum, 2017).

L'écoféminisme de Françoise d'Eaubonne s'est diffusé ailleurs qu'en France, notamment dans les pays anglo-saxons. Toutefois, mise à part son invention du terme « écoféminisme », sa pensée reste assez méconnue. Par la suite, différentes approches et courants d'écoféminisme se sont développés (Gandon, 2009), mais tous se fondent sur l'idée qu'« il existe d'importantes connexions, tant historiques qu'empiriques, symboliques que théoriques, entre la domination à laquelle les femmes ont été soumises et celle qui s'est exercée à l'encontre de la nature » (Warren, 2009 : 170). Un parallélisme est fait entre la fécondité de la femme et la fertilité de la terre qui sont les deux ressources à l'origine de la vie et que l'homme s'accapare (Gandon, 2009 ; Goldblum, 2017).

Parmi les différentes approches, Buckingham (2004) en distingue deux principales : l'approche constructiviste et l'approche essentialiste. L'approche constructiviste soutient que ce sont les mêmes structures sociales et économiques auxquelles sont confrontées les femmes qui font que l'homme domine la nature également, et dégrade l'environnement. L'approche essentialiste, elle, avance qu'en vertu de leur biologie et de leur capacité à enfanter, les femmes sont plus proches de la nature et seraient donc mieux placées pour la défendre et « parler en son nom ». Toutefois, l'argument essentialiste est actuellement peu répandu parmi les académiques écoféministes (et les sciences sociales plus généralement), voire rejeté ou évité (Buckingham, 2004 ; Gandon, 2009), puisqu'il postule un certain déterminisme inhérent à la Nature (c'est-à-dire que la différence biologique entre femmes et hommes, par essence, déterminerait leurs comportements).

Gandon (2009), de son côté, met en évidence deux courants majoritaires et distincts : un écoféminisme économique et politique, et un écoféminisme spirituel. Le courant économique et

politique défend une libération de la femme et le respect de l'environnement en se détachant du capitalisme et en abolissant le pouvoir sexiste. Les auteures connues de ce courant sont, entre autres, Vandana Shiva (indienne), Maria Mies (allemande), Mary Mellor (britannique), Karen Warren (américaine) et Ariel Salleh (australienne). Pour cette dernière, les femmes et la nature sont exploitées économiquement sans être rétribuées. Le travail féminin est sous-payé et le travail domestique ne l'est pas, et en parallèle, les matières premières sont puisées dans la nature sans contrepartie pour l'empreinte écologique laissée (Gandon, 2009). Pour Warren (2009), ce qui permet de faire le lien entre la domination de la nature et celle des femmes, ce sont les cadres conceptuels¹⁶ oppressifs qui se situent dans une logique de la domination et qui justifient cette subordination. Au sein des sociétés occidentales, ce cadre conceptuel oppressif est, pour les écoféministes, celui du patriarcat. Selon Warren, le patriarcat identifie les femmes à la nature et au physique, les hommes à l'humanité et au spirituel. De ce fait, les hommes seraient supérieurs aux femmes et donc autorisés à les soumettre. Les écoféministes s'opposent alors au patriarcat qui domine femmes et nature (Warren, 2009).

Ensuite, le courant spirituel se divise lui aussi en diverses approches. Il vise à déconstruire la vision dualiste entre femme/homme et humain/nature dans les courants religieux monothéistes afin de les réinterpréter pour effacer tout rapport de domination. Au-delà de ce travail de réinterprétation, l'écoféminisme spirituel peut également inventer du sacré en honorant la nature comme une divinité et se rapprocher ainsi d'une forme d'animisme (Gandon, 2009).

Concernant plus précisément l'écologie, les écoféministes rejoignent les écologistes sur la critique de l'anthropocentrisme face à la nature, mais elles leur reprochent de ne pas prendre en compte les rapports sociaux de sexe. En effet, certains écologistes encouragent la décroissance économique et démographique, mais sans se pencher sur la question de la fécondité des femmes. Les écoféministes ne sont pas contre un ralentissement de la croissance démographique – elles soutiennent la planification familiale, la contraception et l'avortement – mais elles insistent sur le respect des droits de la femme en cas de politiques visant à réduire la fécondité (Gandon, 2009).

3. Le refus d'enfant, un phénomène féminin ?

Au 20^e siècle, les femmes se sont battues pour leurs droits. Elles ont été de plus en plus nombreuses à travailler, mais leur charge de travail domestique et maternel n'en a pas été réduite. Les femmes, en plus de leur travail dans la « sphère reproductive », ont ainsi eu accès à la « sphère productive ». Mais pour les hommes, le phénomène inverse ne s'est pas réalisé, ou du moins pas de manière significative – ces changements se faisant petit à petit de nos jours (Debest, 2014). Par

¹⁶ Qu'elle définit comme « un ensemble de croyances, de valeurs, d'attitudes et d'hypothèses fondamentales qui configurent et expriment la manière dont on se voit soi-même et dont on voit le monde », c'est-à-dire un « prisme socialement construit » (Warren, 2009 : 171).

conséquent, le refus d'enfant de la part des femmes peut être vu comme une action relevant d'un « féminisme individualiste » (Debest, 2014 : 149). Certaines femmes expliquent leur non-désir d'enfant par la volonté de faire autrement, de se consacrer à d'autres activités, de se définir comme femme autrement qu'en étant mère. Avec leur accès au marché du travail salarié, les femmes qui sont mères font souvent des « doubles journées », c'est-à-dire des journées composées de leur activité professionnelle et de leur activité maternelle. Mais ce concept de « double journée » ne reprend pas les activités caractéristiques de leur vie personnelle et conjugale (Debest, 2014). Pour Agrillo et Nelini (2008), les femmes, de nos jours, accordent beaucoup d'importance à l'éducation, au travail et à la sécurité financière pour s'assurer un avenir heureux et indépendant, et moins à la maternité. Selon certains chercheurs, ce choix de vie est un changement récent engendré par les évolutions sociales et économiques. Ce choix de non-parentalité s'expliquerait donc par le fait que les femmes ont pu avoir accès à une éducation plus longue, à des emplois payés et à des moyens de contraception. Ces changements sociaux et économiques font qu'une identité féminine indépendante de la figure de mère a pu émerger (Agrillo et Nelini, 2008). Ne pas vouloir d'enfant apparaît alors pour certaines femmes comme « un acte politique dans le sens où il permet de faire prendre conscience qu'il n'est pas naturellement inscrit dans tout corps de femme une envie de procréer et un instinct maternel ». Ce refus d'enfant marque une « dénaturalisation » des compétences maternelles chez la femme, et par là-même une « déconstruction du système de genre » (Debest, 2014 : 169).

Maintenant que les différents éléments théoriques et conceptuels de contextualisation ont été présentés, nous pouvons passer à la présentation des résultats de « terrain » et à leur analyse afin de voir dans quelle mesure ces éléments étudiés s'y retrouvent. Nous verrons ainsi s'ils nous permettent de comprendre le choix de ne pas enfanter qu'ont fait les femmes interrogées.

PARTIE 4 : Rencontre avec des femmes volontairement sans enfant pour raisons écologique et/ou démographique

1. Résultats et analyses

Comme nous l'avons expliqué dans la présentation de notre problématique, plusieurs éléments nous semblent déterminants à prendre en considération afin de tester la validité de nos hypothèses. Dans cette première section, nous nous focalisons sur les profils des personnes rencontrées, sur l'apparition de leur choix et les raisons qu'elles avancent. Nous nous penchons également sur la notion d'« habitus » écologique, sur la reconsidération du choix de ne pas avoir d'enfant dans un scénario de vie ou de monde différent et sur les réactions de l'entourage et plus généralement de la société face à ce refus d'enfant. Nous précisons que quelques extraits d'entretiens sont mobilisés ici à titre d'exemples et que les propos ont été retranscrits tels qu'exprimés. Néanmoins, nous encourageons vivement le lecteur à consulter les autres extraits d'entretiens joints en annexes, pour se rendre compte du caractère prégnant et récurrent de certains propos, idées, représentations, vécus, etc.

1.1. Profils des interviewées – tentative de typologie écartée

Les treize femmes (quatre Belges, huit Françaises et une Québécoise) que nous avons rencontrées avaient, au moment de l'entretien, entre 21 et 43 ans. Il semble que ce soient les femmes en âge de procréer qui se sont manifestées suite à notre appel à témoignages. Dix d'entre elles étaient en couple (neuf couples hétérosexuels et un couple homosexuel), une en relation de « poly-amour » (selon ses termes), et deux étaient célibataires. À l'exception de Julien ayant un diplôme de l'enseignement secondaire, toutes ont fait ou sont en train de finir des études supérieures ou reprennent une formation, et toutes celles ayant obtenu leur diplôme d'études supérieures travaillent (cf. annexe 2.2 *tableau des interviewés*).

Nous tenons à préciser que Julien est notre témoin de sexe masculin qui, lors de l'entretien, nous a expliqué avoir récemment découvert sa trans-identité, c'est-à-dire son identité féminine. S'étant présenté.e à nous sous son prénom masculin, nous avons décidé de lui attribuer un prénom fictif masculin. Nous ne savons pas exactement dans quelle mesure nous pouvons considérer Julien comme faisant partie intégrante de nos témoins femmes. En effet, il.elle expliquait qu'il.elle réfléchit à débiter un traitement hormonal pour faire une transition et se considérer comme femme. Mais lui.elle-même affirmait par exemple « *je suis sûr que je serais un tonton super* » (entretien du 12 décembre 2019). Malgré cette incertitude ou ambivalence que nous ressentons face à cette double identité, nous parlerons de Julien au même titre que les autres femmes que nous avons interrogées.

Dans sa propre recherche sur les personnes volontairement sans enfant, la sociologue Debest (2013 ; 2014) avait découvert que les personnes qu'elle avait interrogées ont un capital scolaire, culturel et économique très élevé qui pourrait justement leur permettre, selon elle, de concilier vie familiale (c'est-à-dire avec enfants) et vie individuelle (professionnelle, conjugale, etc.). Cela peut sembler paradoxal, mais elle affirme que c'est grâce à ce capital élevé qu'elles arrivent à faire ce choix, à l'affirmer, à en discuter, mais aussi à se définir autrement que comme parent. Les études supérieures et les diplômes ont donc une grande influence sur la fécondité des femmes. En effet, plus elles sont instruites et qualifiées et plus elles osent déclarer ne pas vouloir d'enfant. Pour les hommes en revanche, il semble que cela soit la tendance inverse, lorsqu'ils sont moins diplômés, ils ne font pas ou moins d'enfants (Debest, 2014). Nous n'avons pas pu récolter de données concernant les hommes, mais la tendance des femmes fortement éduquées refusant d'avoir des enfants se confirme également dans nos résultats de recherche.

En plus de ces éléments de « profils », nous avons pensé, au début de notre recherche, à tenter d'établir une typologie des personnes sans enfant pour raisons écologiques et démographiques sur base de nos hypothèses, de nos lectures et de nos premiers entretiens. Cette tentative de typologie proposait quatre « profils », quatre « types » de personnes :

1. Les personnes ne faisant pas d'enfant uniquement pour raisons écologiques, environnementales, démographiques (ce qui correspondrait à notre première hypothèse) ;
2. Les personnes ne voulant pas faire d'enfant pour des raisons écologiques et/ou démographiques, mais qui n'avaient de toute façon pas le désir d'enfant (ce qui pourrait s'insérer dans notre deuxième hypothèse et sous-hypothèse selon laquelle d'autres raisons motivent ce choix) ;
3. Les personnes décidant tout de même de faire des enfants, mais de façon limitée, par exemple un enfant mais pas deux (ce qui fait penser à une stratégie (néo-)malthusienne de limitation des naissances par conscience des enjeux écologiques et démographiques) ;
4. Les personnes conscientes des enjeux écologiques et démographiques, mais voulant des enfants et qui décident d'en adopter un ou plusieurs, car cela représente une alternative à la procréation ;

Nous nous sommes bien rendu compte qu'une telle typologie avait un « caractère de séduction esthétique »¹⁷, mais que nous devions être prudents dans son élaboration et sa validation. Finalement, nos treize entretiens ne nous permettent pas de valider cette typologie, car les explications, motivations et vécus de chacune des femmes que nous avons interrogées sont plus complexes et multiples que ces quatre « types » de personnes. De plus, aucune n'a fait ou ne veut faire d'enfant et aucune n'a adopté (même si, comme nous le verrons, plusieurs ont évoqué cette option), ce qui met de côté les types 3 et 4 de notre typologie initiale. Les sociologues et les démographes qui étudient les personnes sans enfant

¹⁷ Pour reprendre l'expression de notre lecteur, Monsieur Laurent Nisen avec qui nous en avons discuté.

aient identifier des raisons et profils communs. Mais comme l'explique la sociologue Anne Gotman : « le fait même de ne pas vouloir d'enfant ne suffit pas à lui seul à distinguer une 'population' qui serait, par ce seul fait, originale, et encore moins un 'type' particulier » (2016 : 67). Dès lors, nous préférons poursuivre notre analyse thématique sur base de notre corpus d'entretiens et abandonner cette typologie.

1.2. L'apparition de ce choix de non-parentalité et ses diverses raisons

Certaines femmes que nous avons rencontrées expliquent que ce choix de ne pas faire d'enfant est apparu très tôt dans leur parcours de vie, durant l'enfance pour certaines, comme pour Rosalie (entretien du 26 avril 2020) « *comme je te l'ai dit j'ai émis l'idée à 10 ans, mais après quand on dit quelque chose à 10 ans voilà ça veut pas forcément dire grand-chose. Mais après en grandissant [...]* » ou Nora (entretien du 11 mai 2020) « *en fait je l'ai toujours senti depuis toute petite. J'ai jamais été attirée pour les poupées, les poupons, jouer à la maman [et] au papa* ». Pour d'autres, ce choix est apparu durant leur adolescence ou au début de l'âge adulte. Beaucoup affirment également ne jamais avoir eu l'envie, la volonté, le désir d'avoir des enfants. C'est le cas notamment de Françoise (entretien du 7 mai 2020) « *ben aussi loin que je me souviens, j'ai jamais voulu d'enfant* » ou de Catherine (entretien du 13 mai 2020) « *je crois que je me suis vraiment posée les questions il y a 3-4 ans, sur les raisons qui me touchaient moi intimement. Parce que le désir d'enfant je l'ai jamais vraiment eu* ». Ce choix est également ressenti comme une évidence par Charline (entretien du 20 mai 2020) « *j'ai jamais voulu d'enfant, ou j'ai toujours pas voulu d'enfant, je sais pas comment dire ça. Mais même toute petite je me voyais pas grande avec des enfants, c'est comme évident pour moi que j'en aurais pas* » et Laureline (entretien du 12 mai 2020) « *je pense que pour moi c'est depuis toujours comme une évidence, je me suis jamais posée la question. Je me suis jamais dit que j'avais envie d'être maman* » (cf. annexe 3.1 : *apparition de ce choix*).

En ce qui concerne les raisons de ce choix, elles sont multiples et de divers ordres. Comme nous l'avons expliqué plus haut dans la présentation de notre problématique et de nos hypothèses, nous nous intéressons aux facteurs de niveau macro-social et aux éléments de niveau micro-social qui peuvent influencer le choix de ne pas faire d'enfant. Afin d'être le moins directif possible durant l'entretien, nous posons la question des raisons motivant ce choix de manière très large. Ainsi, nos témoins nous ont exposé les différentes raisons de leur décision et celles-ci ne sont souvent pas qu'écologiques et démographiques. Nous avons regroupé ces raisons sous divers ordres : les raisons écologiques, les raisons démographiques, les raisons liées à l'enfant, les raisons politiques, les raisons matérielles et financières, les raisons psychologiques et de santé et les raisons d'intérêt personnel. Il arrive évidemment que plusieurs de ces raisons se recoupent. En outre, nous avons également identifié non pas une raison, mais plutôt une difficulté à surmonter, une responsabilité que la moitié d'entre elles ne sont pas prêtes à assumer : celle de devoir expliquer à l'enfant pourquoi il est venu au monde.

Au niveau des **raisons démographiques**, elles sont nombreuses à trouver que nous sommes trop nombreux sur la planète qui ne peut soutenir une telle population et subvenir aux besoins de chaque individu. Ainsi, elles trouvent qu'il vaudrait mieux arrêter de faire des enfants pour ne pas « *rajouter une bouche de plus sur terre, qui en plus serait une bouche favorisée* » (Charline). Pour Axelle (entretien du 23 novembre 2019) « *on ne peut plus faire fi du fait qu'augmenter la population mondiale a un impact significatif sur chacune des autres vies qui sont déjà là [...] il vaut mieux [...] éviter de faire des enfants* ». Ceci rejoint ce que disait déjà Ehrlich : le droit d'avoir des enfants est un droit qui limite et contraint les autres droits d'autrui, comme celui du confort de vie et de l'accès aux ressources alimentaires (Véron, 2013). Ensuite, la croissance démographique mondiale est, aux yeux de Rosalie, « [un] *tabou que les gens n'osent pas dire, n'osent pas admettre qu'on est trop nombreux sur Terre* ». Par ailleurs, Julien (entretien du 12 décembre 2019) nous invite à penser à long terme et nous explique que « *donc plus il y a de jeunes, plus il y aura de vieux plus tard, et plus il faudra de jeunes, et tout. Est-ce que c'est vraiment le système dans lequel on veut vivre et arriver à une surpopulation ? Au final les gens commencent à investir de l'argent pour aller coloniser d'autres planètes alors qu'on n'est pas foutu de s'occuper de la nôtre quoi !* » (cf. annexe 3.2 : raisons démographiques).

En lien avec les raisons démographiques apparaissent les **raisons écologiques**. Pour beaucoup, avoir un enfant représente la mise au monde d'« *un pollueur en plus* » (Nora), un consommateur de masse de plus sur Terre. Elles voient en cet enfant une augmentation de la pollution, de leur empreinte carbone et des déchets ; elles sont d'ailleurs plusieurs à avoir évoqué les énormes quantités de couches jetables, de jouets pour enfant, etc. Comme le dit Axelle, « *à la base, ce qui pollue le plus c'est l'être humain ; fait que logiquement, faire moins d'êtres humains ben ça va faire diminuer la pollution* ». Déborah (entretien du 12 mai 2020) expose « *le lien enfant, malheureusement, pollution. Et on se dit, ben oui si je viens rajouter un être là-dessus, même avec toutes les possibilités écologiques qu'il y a autour, il n'empêche pas moins que c'est encore un individu qui va consommer et qui va, malheureusement polluer* ». Ainsi pour Françoise, « *le plus beau cadeau qu'on puisse faire à la planète c'est de ne pas avoir d'enfant* ». C'est le cas d'Amélie (entretien du 27 mai 2020) qui affirme « *je voulais pas participer à la destruction écologique de ce point de vue-là [en faisant un enfant]* ». Certaines femmes rencontrées mettent également en avant le cycle de générations futures qui serait engendré si elles avaient des enfants. A ce propos, Stéphanie (entretien du 7 mai 2020) nous explique : « *je me dis plus tard il [son enfant non-existant] sera grand, ça deviendra un adulte donc il aura une voiture qui augmentera sa consommation et sans doute il aura des enfants. Et ça va perpétuer un peu ce truc-là* ». D'autres disent également qu'avoir un enfant irait à l'encontre de leurs valeurs et de leur conscience écologique, telle Charline qui nous dit « *là j'essaie de manger bio, d'être zéro déchet, puis ça correspond pas à cette idée-là d'avoir un enfant* ». Certaines voient leur choix de ne pas avoir d'enfant comme une manière active de protéger la faune et la flore. Pour Rosalie, « *les animaux et la nature sont au-dessus de l'humain dans mes choix. Parce que les humains ils peuvent se débrouiller tout seuls* ».

Nora aussi est touchée par la cause animale « *quand je vois ces extinctions de masse d'animaux sauvages moi ça me rend malade, parce que je me dis l'être humain il est comme un parasite qui est en train de détruire la planète. Il est en train de détruire la nature. Et sans nature et sans animaux, l'être humain ne peut pas vivre, c'est pas possible !* » (cf. annexe 3.3 : raisons écologiques).

Le **souci pour l'enfant** et son avenir constitue également l'une des raisons poussant certaines à ne pas vouloir le mettre au monde. « *Je pense pas qu'il y ait un grand avenir pour les générations futures* » nous dit Françoise. Quant à Mélanie (entretien du 11 décembre 2019), elle reconnaît avoir une vision pessimiste de l'avenir : elle voit le monde comme « *voué à l'échec* » et ne veut dès lors pas imposer cela à un enfant. Pour elle, c'est plus le bien-être de l'enfant qui l'inquiète que l'environnement (bien qu'elle s'en soucie fortement aussi). Ainsi elle nous dit « *je pense que la première raison c'est son bien-être [à l'enfant] parce que, c'est un peu radical ce que je vais dire, mais j'ai l'impression que si je fais un enfant, dans 20 ans il sera mort étouffé par la situation écologique quoi !* ». L'idée d'« *imposer une vie* » à quelqu'un qui n'a « *pas demandé à être là* », « *sans sa volonté* » revient souvent dans les témoignages que nous avons récoltés. Mais le doute quant à un avenir viable d'un point de vue écologique n'est pas la seule inquiétude pour l'enfant. Certaines critiquent le système scolaire ou mettent en avant la société de concurrence, de compétition, etc. dans laquelle nous vivons et qui peut représenter une difficulté dans la vie de cet enfant (cf. annexe 3.4 : *souci pour l'enfant*). Cela rejoint la contrainte de la responsabilité existentielle et protectrice dont parlait Debest (2014) comme nous l'avons vu.

Certaines avancent différentes dimensions de l'état global du monde qui leur posent problème (cf. annexe 3.5 : *raisons politiques*). D'autres défendent la volonté de poursuivre leur engagement militant ou protestataire pour diverses causes. Nous regroupons tout cela sous des « **raisons politiques** ». Pour Françoise, c'est « *le système capitaliste tel qu'il est là [...] je me vois pas obliger quelqu'un à vivre dans ce système-là en fait* ». Catherine, qui se mobilise souvent auprès des syndicats, nous raconte que « *moi quand j'ai commencé à réfléchir aux raisons de ne pas vouloir d'enfant, c'était aussi pour des raisons plus politiques : avoir un enfant réduit notre champ d'action possible. [...] Et je pense que forcément il y a des combats qu'on ne mènera pas parce qu'on ne mettra pas en risque le confort matériel qu'on a pour pouvoir assumer sereinement le bien-être de son enfant quoi [...]. On ne prend pas le risque de perdre son emploi* ». Continuer à se mobiliser et militer est également la volonté d'Elise : « *m'investir de mon côté dans des petites luttes, pour moi le féminisme et l'écologie, faut que j'aie ce temps-là et avec un enfant je n'aurais jamais ce temps-là. Alors je veux faire du bien à la planète et surtout aux femmes* ». Pour Nora, ce choix s'inscrit plus dans une optique de révolution personnelle contre le patriarcat : « *en fait ben pour moi c'est un peu une sorte de révolution de leur dire ben voilà mon corps ça reste le mien et le fait de pas faire d'enfant c'est un gros majeur en l'air au gros patriarcat en mode 'ben regarde tu peux contrôler mon salaire, tu peux contrôler mon emploi, tu peux contrôler ce que tu veux mais mon corps tu le contrôles pas parce que je veux pas avoir d'enfant'. Fin je suis vraiment dans une optique révolution quoi* ». Les femmes interrogées ne formulent peut-être pas ces

raisons plus « politiques » au nom de l'écoféminisme en particulier, mais il nous semble que leurs idées s'en rapprochent. En effet, l'écoféminisme invite à penser de manière conjointe la domination des femmes par le patriarcat et de la nature par le capitalisme. Nous nous pencherons plus largement sur l'aspect féministe du refus d'enfant plus loin.

Par ailleurs, certaines **raisons matérielles et financières** ont été évoquées, bien qu'elles ne fassent pas l'objet de leurs préoccupations principales. Quelques-unes disent que leurs conditions matérielles et financières ont une influence dans leur choix. Axelle affirme qu'avoir un enfant « *c'est quand même beaucoup de moyens [...] qu'on [elle et son compagnon] n'a pas* » et que « *de toute façon on n'a pas la place [dans leur logement]* », de même que Stéphanie : « *parce que c'est énormément d'argent pour moi* ». Pour avoir un enfant, « *il faut quand même avoir une situation bien spécifique et tout* » nous dit aussi Amélie. De plus, avoir un diplôme, une maison et des économies constituent également des conditions à remplir pour devenir parent, comme nous raconte Julien : « *ça va faire seulement 2 ans que j'ai un vrai boulot. J'ai pas encore eu vraiment le temps de mettre beaucoup d'argent de côté. De nos jours c'est quasiment impossible d'acheter une maison, déjà quand on est tout seul, encore moins quand on n'a pas de diplôme* ».

Quelques **raisons psychologiques et de santé** animent aussi ce choix. Julien ne veut pas prendre le risque d'être en situation d'instabilité psychologique s'il doit s'occuper d'un enfant : « *parce que déjà moi je sors d'une dépression de plus de 7 ans et je suis encore dedans, et là pour l'instant je suis en arrêt maladie depuis plusieurs mois* ». Axelle évoque des « *gros problèmes au niveau digestion, ballonnements, etc.* » qui écartent complètement l'idée pour elle d'être un jour enceinte. « *Le fait aussi de ne pas, comment dire, donner un patrimoine génétique et psychologique* » a pesé aussi dans la décision de Déborah. Ensuite, certains chercheurs mettent souvent en avant la présence de « *traumas* » durant l'enfance ou de difficultés familiales comme des raisons poussant certains individus à ne pas avoir d'enfant (Agrillo et Nelini, 2008). C'est notamment le cas de Rosalie qui évoque la violence de son père durant son enfance et de Catherine qui estime ne pas avoir eu de modèle maternel satisfaisant et qui ne saurait dès lors pas comment se comporter en tant que mère (cf. annexe 3.6 : *raisons psychologiques et de santé*).

Enfin, les **raisons d'intérêt personnel** sont nombreuses (annexe 3.7 : *raisons personnelles*). Tout d'abord, elles sont plusieurs à exprimer l'absence de « *besoin de se reproduire* » (Julien), de « *besoin de materner* » (Axelle), d'« *envie* » (Rosalie ; Laureline ; Charline ; Amélie), de « *désir* » (Françoise ; Catherine) ou ne voient pas l'« *intérêt* » (Amélie), le « *but d'avoir un enfant* », l'« *utilité* », ne comprennent pas « *à quoi ça sert* » (Stéphanie). Pour certaines ce choix s'explique également par une absence de « *fibres [ou] instinct maternel* » (Rosalie ; Nora). Dans certains cas, c'est le bébé lui-même qu'elles trouvent repoussant, « *dégueulasse* » (Rosalie), « *[pas] beau* » (Nora) ou dont elles ne veulent pas s'occuper. Ensuite, les éléments suivants reviennent régulièrement chez nos témoins : l'envie de voyager ; le bien-être du couple ; la contrainte du temps ; les responsabilités parentales (avoir

une grande « *disponibilité* » et la « *surcharge cognitive mentale* » pour Elise) ; le fait d'avoir un emploi – soit parce qu'il est chronophage, comme Elise qui souhaite devenir enseignante-chercheuse et se voit « *dédier ma vie à la recherche, donc je ne peux pas la dédier à un enfant* », soit parce qu'il est humainement épuisant et dur, comme c'est le cas de Catherine qui est travailleuse sociale et qui observe des « *situations horribles humainement parlant* ». Pour Nora qui fait beaucoup de sport afin de garder un corps « *fit* », c'est également l'aspect physique qui influence son choix : « *et je lui ai dit [à son mari] que moi une grossesse ça me buterait, mais également physiquement parce que je trouve ça moche, ça détruit le corps, les vergetures. Et moi qui suis vraiment dans le contrôle à rester fit et en bonne santé ça le détruirait* ». Ainsi, toutes les raisons plus personnelles évoquées ici rejoignent ce que nous avons vu plus tôt, notamment la contrainte temporelle (Debest, 2014) et l'idée qu'un enfant n'est pas nécessaire pour se réaliser et s'épanouir (Gotman, 2016). Nous pouvons dès lors affirmer que des facteurs personnels accompagnent inévitablement le choix de ne pas avoir d'enfant.

Elles sont plusieurs à avoir évoqué la difficulté de la **responsabilité** d'assumer le fait d'avoir mis quelqu'un au monde et l'embarras que représenterait le fait de devoir expliquer ce choix à l'enfant (cf. annexe 3.8 : *responsabilité existentielle*). Cela correspond tout à fait à la responsabilité existentielle dont parle la sociologue Charlotte Debest (2014). Voici ce que nous dit par exemple Françoise : « *mais je ne saurais pas avoir un enfant et lui dire 'ben écoute je savais que le monde est très très moche, mais je te voulais quand même, donc t'es là et maintenant débrouille-toi'. Je juge pas les gens qui ont des enfants, mais moi je me sentirais trop égoïste en fait par rapport à cet enfant. Je me sentirais pas bien, j'assumerais pas en fait* » ou encore Charline : « *et je suis pas prête à expliquer rationnellement à un enfant 'ben regarde on a choisi de t'avoir, alors on sait pas trop ce que tu vas devenir. Regarde j'ai choisi de te mettre là puis advienne que pourra'. C'est des choses que je crois que je suis pas prête aujourd'hui à assumer en fait* ».

1.3. Un « habitus écologique » ?

Afin de cerner dans quelle mesure le fait de ne pas faire d'enfant représente une action « écologique », c'est-à-dire visant à empêcher que l'empreinte écologique de cet enfant inexistant n'aggrave l'état de la planète, nous proposons de considérer ce choix à la lumière de la notion d'« habitus » du sociologue Pierre Bourdieu. Si la décision de ne pas procréer est déterminée par un habitus écologique, cet habitus devrait se manifester à travers d'autres actions dans les divers domaines de vie. Rappelons par exemple les différentes actions individuelles à éviter selon Wynes et Nicholas (2017) : manger de la viande, voyager en avion, se déplacer en voiture. Ainsi, nous nous intéressons à la conscience écologique et à la mise en place de gestes écologiques au quotidien. Mais avant cela, une explication plus détaillée de la notion d'« habitus » s'impose.

Selon Bourdieu, les « habitus » sont :

« [Des] systèmes de *dispositions* durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement 'régliées' et 'régulières' sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre » (1980 : 88-89).

Autrement dit, selon Bourdieu, l'habitus est intériorisé et résulte de l'éducation et de la socialisation auxquelles sont soumis les individus, mais aussi de leurs premières expériences. Il est composé de « schèmes de perception, de pensée et d'action ». Les individus n'en sont d'ailleurs pas forcément conscients (Bourdieu, 1980 : 91). L'habitus façonne la personnalité, donne « une sorte de cohérence interne, un style personnel » qui va se manifester assez systématiquement dans toutes les pratiques de l'individu telle une « boussole interne » (Accardo, 1997 : 118, 121). Alain Accardo (1997), sociologue français spécialiste de l'œuvre de Bourdieu, affirme que l'habitus n'est pas une structure figée, c'est-à-dire qu'il peut arriver que l'individu ne se comporte pas comme à son habitude selon son habitus. Par exemple, les expériences et apprentissages survenus durant l'enfance et l'adolescence peuvent devenir contradictoires avec les études supérieures et/ou la fréquentation d'autres milieux sociaux, etc. Accardo explique d'ailleurs qu'il se peut qu'il y ait un décalage entre l'habitus des parents et celui de l'enfant. L'habitus ne se transmet pas d'une génération à l'autre de manière intacte, il s'adapte, évolue avec la société. L'habitus peut donc se modifier en fonction des nouvelles expériences des individus. Il existe ainsi plusieurs « couches » d'habitus. L'habitus primaire est le plus ancien, celui qui va conditionner, influencer l'acquisition des expériences et instructions suivantes. Ainsi, l'habitus primaire est souvent constitué d'abord d'un habitus familial auquel s'ajoutent des habitus secondaires, généralement scolaire et professionnel. Enfin, un même habitus peut être commun aux différents individus d'une même classe sociale (on parle alors d'« habitus de classe »). Dans ce cas, l'habitus individuel n'est qu'une variante de cet habitus de classe (Accardo, 1997).

Lors de nos entretiens, nous avons découvert que chaque personne interrogée exprime une réelle inquiétude face à la dégradation de l'environnement, à la pollution, à l'extinction d'espèces animales, au changement climatique, à la croissance démographique mondiale et ses enjeux. Pour certaines, cette conscience écologique leur a été transmise par leur famille, mais pour d'autres elle est apparue plus tard, soit lors de leurs études, soit par les médias ou encore par des voyages dans des zones où la nature est encore bien préservée. Toutes mettent en pratique quelques gestes écologiques au quotidien : manger bio et/ou local, acheter en seconde main, éviter les emballages en plastique et acheter « en vrac », économiser l'eau, ramasser les déchets lors de randonnées dans la nature, faire son potager, récolter l'eau de pluie, faire du covoiturage, prendre les transports en commun, se déplacer à vélo, fabriquer ses

produits ménagers soi-même, etc. Certaines ont adopté un régime alimentaire végétarien (Julien, Rosalie) ou végétalien (Charline), ou sans huile de palme (Rosalie). D'autres encore tendent de plus en plus ou sont parvenues à un mode de vie « zéro déchet » (Axelle, Charline, Elise, Amélie, Déborah).

Gotman et Lemarchant présentent le refus d'enfant pour cause écologique comme « une forme radicale de militantisme écologiste » (2017 : 34). En ce qui concerne les femmes que nous avons interrogées, cela ne semble pas se confirmer, car elles reconnaissent souvent ne pas être « écolo » à tous les niveaux. Elles font des « petits gestes banals comme tout le monde » au quotidien, à « leur échelle ». Plusieurs admettent ne pas être « 100% écologique » au quotidien et soutiennent qu'un tel mode de vie n'est pas réaliste, car très difficile et contraignant. Et beaucoup ont présenté le fait de ne pas avoir d'enfant comme leur premier geste écologique. Comme le dit Rosalie : « *ben déjà la première chose c'est le fait de pas avoir d'enfant parce que c'est la chose qui a le plus d'impact* », Stéphanie : « *alors pour moi le plus grand geste que je peux faire c'est de ne pas faire de gosse. Mais effectivement, je suis pas irréprochable* », ou encore Françoise : « *on n'est pas vegan rien du tout hein, mais on est conscient de ce qu'il se passe et on essaie de faire attention à notre échelle. On n'est pas zéro déchet, on n'est pas voilà parce que c'est impossible. Il y en a qui y arrivent, très bien pour eux. Mais dans la réalité du quotidien ça reste compliqué. Mais on fait attention au quotidien et je pense que le plus beau cadeau qu'on puisse faire à la planète c'est de ne pas avoir d'enfant* » avant d'ajouter : « *je me considère pas comme la sauveuse du monde en faisant ça [ne pas faire d'enfant]. C'est plus par conscience personnelle quoi* ». Catherine utilise l'absence d'enfant dans sa vie comme argument contrebalançant son empreinte écologique générée par d'autres activités : « *quand on me dit que je pars à l'autre bout du monde pour mes vacances tous les 3-4 ans et que je vais laisser de la trace carbone, je renvoie le fait que 'oui mais moi j'ai pas d'enfant, donc ma trace carbone sera beaucoup moins importante que la tienne'* ».

Ainsi, nous avons des doutes quant à un unique « habitus écologique » qui pousserait ces femmes à ne pas avoir d'enfant pour des raisons écologiques et démographiques. Certes, en plus de ce choix pour limiter leur impact, elles mettent en pratique d'autres gestes écologiques, ce qui témoigne d'une « cohérence interne » (Accardo, 1997). Mais les multiples autres raisons motivant leur choix que nous avons présentées plus tôt démontrent qu'il existe certainement d'autres « habitus » influençant ce refus de maternité.

1.4. Scepticisme quant à la transmission intergénérationnelle des valeurs écologistes aux enfants

Par ailleurs, sans que nous l'ayons cherchée, une idée questionnant le caractère déterministe de l'habitus nous est apparue dans la méfiance ou la perplexité que manifestaient certaines de nos témoins face aux parents conscientisés à l'écologie qui désirent transmettre cette conscience à leurs enfants. Durant nos entretiens, nous nous intéressions notamment aux représentations que se faisaient nos

témoins des parents « écolos » qui affirment remplir un devoir envers l'environnement et la société en éduquant leurs enfants dans des valeurs de respect de la nature, etc. Plusieurs d'entre elles ont assez rapidement émis des réserves quant à une telle idée en expliquant l'importance de la socialisation secondaire des enfants. En effet, Nora affirme : « *donc moi les gens qui me disent 'moi je vais éduquer mon enfant comme ça pour qu'il soit comme-ci, comme-ça'. Je me dis oui les premières années ça va peut-être marcher, le gamin il va peut-être être sensibilisé. Mais après il y a la socialisation secondaire, donc l'école, les copains et tout ça, et ça va jouer un gros enjeu après quoi* ». Quelques-unes ont alors exposé leurs expériences personnelles pour montrer le décalage qu'il existe entre l'éducation qu'elles ont reçue de leurs parents et les adultes qu'elles sont devenues aujourd'hui. Leurs valeurs, orientations politiques et conscience écologique ont également évolué. Comme l'indiquait Accardo (1997), l'habitus n'est pas nécessairement figé et peut évoluer, entrer en opposition avec celui des parents. Bien qu'elles reconnaissent que cet objectif des parents « écolos » est tout à fait positif et honorable, elles affirment qu'il est idéaliste, car rien ne garantit que ces enfants suivront ces valeurs à leur tour, une fois adultes. Stéphanie souligne par exemple que : « *tu n'éduques pas un enfant pour qu'il soit comme ça ou comme ça, l'enfant il fera bien ce qu'il voudra plus tard même si ça fait chier. J'ai des amis par exemple qui sont végétariens et ils disent 'oui mais moi mon enfant il ne participera pas à ça parce qu'il sera végétarien'. Mais en fait on n'en sait rien* ». Elise trouve cela « narcissique » et « égoïste » de croire que l'enfant va prendre complètement en considération les valeurs de ses parents : « *il faut penser à toutes les influences sociales que l'enfant va recevoir. Et tu auras beau éduquer ton enfant pour être féministe, gaucho, éco-responsable, cet enfant-là il va être confronté à des milliers d'environnements sociaux, il peut très bien en avoir rien à carrer et qu'à 20 ans il soit fasciste, de droite* ».

1.5. Reconsidérer ce choix dans un scénario différent ?

Afin d'avoir une idée sur un changement possible d'avis (donc sur la certitude définitive ou non de ce choix), mais aussi pour savoir si ce choix ne tient qu'à des considérations écologiques et démographiques (cf. notre première hypothèse), nous posons la question de la reconsidération du choix d'avoir ou non un enfant si nous vivions dans un monde idéal, c'est-à-dire si les conditions écologiques, démographiques, économiques, sociales, politiques ou autres étaient optimales. Les avis étaient assez mitigés (cf. annexe 3.9 : *ce choix dans un scénario différent*). Certaines sont absolument sûres de leur choix et il ne changerait dans aucun scénario fictif. C'est le cas notamment de Rosalie : « *Non je pense pas. J'ai essayé, je me suis aussi posée la question de faire un tableau avantages/inconvénients, mais quoi que je fasse même si j'enlève le souci écologique, il y a toujours plus d'inconvénients que d'avantages à mes yeux. C'est sûr qu'il doit y avoir des côtés cool à avoir des enfants, mais il y a beaucoup de côtés qui sont bien moins cool à mes yeux. Donc non, même dans un monde idéal non* » ; d'Elise : « *non pas du tout. Parce que quand de 15 ans à 22 ans on va dire, j'avais déjà pas du tout envie et j'avais pas encore ces questions-là [écologiques, démographiques, mais également féministes]*

en fait [...] en enlevant toutes les dimensions autour de moi, c'est vraiment une non-envie » ; et de Nora qui affirme très franchement : « là encore il faudrait qu'alors moi je sois dans un autre état d'esprit, que je sois moins dans le contrôle de mon corps. Et je suis, ouais je vais le dire, je suis égoïste. J'aime mon corps et je me dis ouais punaise pour presque une trentenaire je m'en sors plutôt bien ! Et je me dis que j'ai absolument pas envie de foutre tout ça en l'air quoi. J'aime me sentir libre, pouvoir boire de l'alcool si j'en ai envie, pouvoir aller me fumer une cigarette si j'en ai envie. Et vivre ma vie pour moi et pas avoir un être qui compte sur moi 24h sur 24, où il faut toujours que mes choix de vie passent toujours à travers cet enfant. Je sais pas, c'est vraiment pas dans ma personnalité ». Déborah pour sa part avance une raison plus personnelle qui l'accompagne dans n'importe quel scénario de monde différent : « c'est tellement, à mes yeux, non j'arrive pas à l'imaginer parce qu'un monde comme ça c'est tellement idéalisé, un peu paradisiaque, impossible à l'heure actuelle à atteindre. Parce qu'à un moment donné, au-delà de la planète, même si c'est infime, il y a ce fait de transmettre un patrimoine génétique et psychologique qui à ce niveau-là ne me parle pas non plus. Et ça c'était sûr et certain que ça allait être partagé [à l'enfant] ». Dans ces cas de figure, le refus d'enfant semble dépasser la seule considération des enjeux écologiques et démographiques.

Pour d'autres, cela est moins sûr. Françoise pourrait reconsidérer ce choix si elle voyait un avenir correct pour ses enfants, et Amélie y réfléchirait aussi, mais pas dans l'immédiat (cf. annexe 3.9). Charline aurait aimé transmettre ses valeurs, mais doute tout de même de son envie d'enfant : « *si la situation écologique était comme, mettons on est dans le monde d'après dont ils nous rabattent les oreilles là, et puis on est en train de construire un monde écologique, on est en train de revoir les fondements de tout ça, les structures du système, et ben là je me dirais peut-être 'bon ben Charline ce serait peut-être intéressant si t'avais des enfants pour perpétuer les valeurs qui te semblent intéressantes'. Parce qu'on va avoir besoin dans le monde d'après de gens qui sont élevés dans des valeurs écologiques et tout ça. C'est un peu prétentieux comme truc, c'est comme si oui moi je peux faire des enfants qui peuvent changer le monde. Mais je me dis que peut-être ça me travaillerait un petit peu plus dans ce sens-là. Mais après je sais pas si ce serait une envie profonde ».*

1.6. Regard de la société et réactions de l'entourage

La deuxième hypothèse postule que les personnes décidant de ne pas avoir d'enfant subissent une pression sociale pro-nataliste et font régulièrement face à des questionnements, remarques, incompréhensions de ce choix, ce qui les amènent à devoir justifier, légitimer leur choix. Les raisons écologiques et démographiques pourraient alors être considérées comme des arguments permettant d'expliquer ce choix et de le faire accepter. Pour vérifier cette hypothèse, nous avons d'abord demandé à nos témoins si elles sont amenées à expliquer les motivations, les raisons de leur choix. Ensuite, nous demandions quelles étaient les réactions de leur entourage et quel regard elles percevaient de la société.

Tout d'abord, en ce qui concerne le ou la partenaire, les femmes rencontrées posent souvent leur non-désir d'enfant comme une condition au couple. Que le ou la partenaire ne veuille également pas d'enfant apparaît souvent comme un prérequis à la relation de couple et à sa pérennité.

Ensuite, de la part de la famille, ce choix est parfois incompris, le plus souvent par les personnes plus âgées au sein de la famille. Pour Axelle, le fait que son beau-père ne comprenne pas ce choix et les trouve égoïstes (elle et son compagnon) s'explique par le fait qu'il appartient à la « *génération des baby-boomer* ». Dans certaines familles, avoir plusieurs enfants est « précieux », comme dans le cas de Nora dont la grand-mère a eu 5 enfants, ou d'Elise qui a 4 sœurs désirant (ou ayant déjà) des enfants. Les membres de la famille ressentent de la tristesse ou de la déception, comme la mère et les sœurs de Mélanie : « *c'est pas qu'elles ne respectent pas mon choix, mais elles sont un peu tristes du coup* ». Les parents auraient aimé devenir grands-parents comme ceux de Julien : « *ben tu as toujours les parents qui rappellent un petit coup 'oh j'aimerais bien, quand est-ce que je serai mamy, quand est-ce que je serai papy ?'* ». Mais globalement la famille accepte et comprend ce choix, car il ne l'étonne pas : « *avec mes parents ça se passe bien. Ils m'ont dit qu'ils s'en doutaient un petit peu* » nous dit Françoise ; « *je pense qu'ils m'ont toujours connue comme ça* » explique Stéphanie. Cependant, Elise est celle qui semble être la plus confrontée à une totale incompréhension de la part de sa famille : « *Quand j'avais 15 ans c'était 't'es trop jeune, tais-toi'. Quand j'avais 20 ans c'est 'oui mais t'as pas trouvé la bonne personne', 'tu verras, et t'as encore le temps d'y penser'. Aujourd'hui, à 25 ans on commence à peine à se dire 'ah bon ok c'est potentiellement vrai'. Mais restent toujours ces questions de 'tu n'as pas trouvé l'homme que tu veux', 'puis tu verras ton corps va t'appeler', il y a cette horloge biologique qui fait tic-tac – absolument pas hein. [...] Et c'est toujours 'mais pourquoi t'es différente Elise ?'. Et quand je leur ai annoncé pour la stérilisation, c'est 'et pourquoi ces idées encore ?', 'tu vas le regretter', 'et qu'est-ce que tu vas faire à 40 ans quand tu seras seule, sans enfant ? Et puis tu vas mourir seule'. Oui ben tant mieux ! 'Et comment tu peux être heureuse sans enfant ? Et qu'est-ce que tu vas faire ?'* »

Les réactions des amis sont souvent similaires à celles de la famille, entre étonnement, un peu d'incompréhension et acceptation. Pour Déborah, son choix « *il est très très bien accepté. Mes amis très proches m'ont toujours entendue avec ce discours-là. Je pense qu'ils ont pensé comme tout le monde qu'à un moment donné je changerais d'avis parce que j'étais au niveau des études. Et puis les années passent et ici à 34 ans ben non il n'y en a pas* ». Plusieurs ont dans leur cercle d'amis des personnes qui ne veulent pas non plus d'enfant, comme Laureline : « *mes amis, voilà j'ai pas mal de potes qui veulent pas d'enfant. En fait ouais la plupart des gens que je fréquente n'ont pas d'enfant, ne veulent pas d'enfant, sont pas prêts d'avoir des enfants, se posent des questions, sont pas sûrs. Donc ça va* », et Amélie : « *ben je suis entourée de beaucoup de personnes qui sont dans le même cas que moi. Puis pas mal d'amis qui comprennent ce choix et qui le partagent* ».

Pour finir, la pression sociale et l'incompréhension sont généralement ressenties comme venant davantage de la société de manière générale que de l'entourage familial et amical. Cela peut venir de

collègues par exemple : « avec les collègues c'est parfois un peu plus compliqué, surtout ceux qui sont très religieux, ils comprennent pas. Pour eux on n'a pas d'autre vocation que d'être sur Terre pour se reproduire. Donc pour eux c'est difficile à comprendre » (Françoise). Une majorité d'entre elles nous a affirmé que la critique qu'elles reçoivent le plus généralement est celle d'être égoïste. Elles ressentent un jugement de leur choix. Rosalie a l'impression que « souvent on est quand même pointées en méchantes quoi, ou en tout cas comme si c'était pas normal, un peu à l'écart de la société. Mais non je pense qu'il y a beaucoup de femmes normales qui ne veulent pas d'enfant ». Pour Françoise, « dès qu'on ne rentre pas dans une case on essaie de nous y faire rentrer ». Les médias sont également source de pression « je pense qu'il y a carrément une pression. On le voit à la télé partout, même dans les journaux. C'est vu comme mal de pas avoir d'enfant » dit Stéphanie, ou Nora à son tour : « on le voit beaucoup dans les pubs. À chaque fois qu'il y a des trucs en rapport avec la maternité, c'est tout le temps une femme qui est représentée avec le bébé. Moi je me dis, pourquoi pas un homme ? ». Cette attente de parentalité de la part de la société se donne à voir dans toutes sortes de situation de la vie quotidienne, comme les soupçons de grossesse lorsque Charline ne boit pas d'alcool en soirée, ou l'achat d'une voiture ou d'une maison comme nous le raconte Déborah : « on achète une voiture, les personnes viennent à nous faire des remarques aussi sur la voiture 'ah regardez il y a la place à l'arrière pour mettre le siège pour enfant'. 'Fin c'est complètement sidérant quand on a acheté la maison ici, toutes les maisons qu'on nous a montrées 'voici la chambre pour enfant'. On nous a jamais présenté la maison comme avec des pièces, on nous a toujours présenté les maisons avec une chambre parentale et la chambre pour les enfants. C'est comme ça tout le temps. On nous rappelle sans arrêt que 'allez faut y aller, c'est l'âge' ». Enfin, Françoise s'offusque d'une remarque qu'elle a reçue : « par contre j'ai eu une fois une réflexion et je pense que c'est la pire qu'on ait pu me faire : on m'a dit 'à cause de toi il n'y aura plus que des Arabes en Europe'. Celle-là je pense que c'est la pire. Sérieusement, comment on peut arriver à un raisonnement comme celui-là ? Je ne comprends pas ». Cette réflexion montre qu'une certaine vision nationaliste et patriotique de la famille et des enfants existe toujours de nos jours (Segalen et Martial, 2013 ; Dupont, 2017). Amélie conclut en disant ceci : « de toute façon tu auras toujours cette vision de soit tu veux pas d'enfant parce que tu vas changer d'avis et que t'es jeune et que t'es pas décidée, soit t'es radicale, soit t'es complètement paumée dans ta vie, ou soit on te considère comme une personne sensée qui a réfléchi à la question et qui s'est dit ok elle veut pas d'enfant et là on va peut-être commencer à être respectée un peu pour ton choix » (cf. annexe 3.10 : réactions de l'entourage et de la société).

Ce choix est donc reçu très différemment par les familles, les amis, les collègues et la société au sens large, il est accepté ou non, compris ou non. Mais, l'annonce de ce choix s'accompagne toujours de la question du « pourquoi ? » et appelle toujours une explication, une justification. « Je dis non je n'en veux pas. Et à cette réflexion-là il n'y a rien à faire, pas une seule personne ne peut s'empêcher de me poser la question du pourquoi je n'en veux pas. Je voudrais tellement qu'on ne me la pose plus »

raconte Déborah, ou Stéphanie : « *j'explique à chaque fois parce que les gens demandent en fait. Dès que tu dis que tu veux pas d'enfant, c'est sûr et certain les gens te demandent pourquoi. Ils vont pas juste dire 'ok' et se dire 'ouais c'est vrai que en fait elle a le droit' ».*

2. Retour sur les hypothèses

2.1. Première hypothèse

La première hypothèse est que le choix de ne pas faire d'enfant serait une façon d'« agir local » face au « subir global ». Cette décision de non-parentalité pour des raisons écologiques, environnementales et démographiques serait une décision « en action », c'est-à-dire une manière d'agir à un niveau micro, individuel, privé face à une situation écologique et démographique actuelle (et/ou à venir) globale. Ce choix apparaîtrait donc après avoir pris conscience de ces enjeux.

La sociologue Debest affirme que « le choix d'une vie sans enfant ne fait pas suite à un événement précis qui a mécaniquement entraîné un refus de devenir parent. Il n'y a pas un instant 't', à partir duquel définitivement, la personne devient SEnVol [sans enfant volontairement] » (2014 : 181). Gotman soutient également que les arguments donnés pour expliquer ce choix d'absence d'enfant sont « des raisons *ex post* données à un choix lui-même largement contraint par des circonstances biographiques et familiales – des rationalisations qui confèrent à des dispositions plus que des choix réels une légitimité à la fois désirée et revendiquée » (2016 : 14). Ainsi, il nous semble que la première hypothèse s'infirme : « agir local », c'est-à-dire ne pas faire d'enfant, ne résulte pas uniquement et simplement d'un « subir global », à savoir la double crainte écologique et démographique mondiale. En effet, vouloir « sauver » la planète en ne faisant pas d'enfant n'est pas un choix aussi automatique. Nous l'avons vu, plus qu'un choix (ou un renoncement), c'est généralement un non-désir d'enfant qui anime les femmes que nous avons interrogées. Ce non-désir, cette non-envie, cette absence de besoin d'enfant apparaît très tôt dans leur vie, voire est ressenti comme une évidence. D'ailleurs, à la question d'une reconsidération de ce choix si nous vivions dans un monde idéal (d'un point de vue écologique, démographique et autre), la majorité affirme ne pas vouloir d'enfant de toute façon. Ainsi, ce refus d'enfant ne découle pas uniquement de considérations écologiques et démographiques. Celles-ci sont importantes dans leur réflexion, d'où leur attention dans les gestes au quotidien à être plus respectueuses de l'environnement et à limiter leur impact écologique, mais elles ne constituent pas « l'élément déclencheur » (pour reprendre l'expression de Mélanie) de leur refus d'enfant.

Axelle nous dit par exemple que dans son cas, « *cette décision on se l'est posée vraiment envers nous-mêmes [elle et son compagnon], envers moi, puis envers l'environnement* ». La pensée écologique est donc apparue après sa décision. De même, la prise en compte de la croissance démographique mondiale pour Mélanie n'était pas l'élément déclencheur : « *je ne fais pas cette décision en premier lieu par rapport au pic démographique par exemple. Je ne me sens pas obligée de ne pas faire d'enfant*

parce qu'il y a trop de monde sur Terre, c'est pas ça. Ça vient de moi à la base et après il y a tous les éléments autour qui s'ajoutent à mon opinion. Mais pour moi l'élément déclencheur il est à l'intérieur de moi quoi ». Françoise : « Après c'est devenu par rapport à l'environnement, à des causes un peu plus réfléchies, plus abouties, je dirais vers 13-14 ans. Mais déjà avant j'avais pas le désir d'avoir un enfant. J'avais pas encore mis de vraie cause dessus, mais ça m'a jamais attirée plus que ça en fait ». Laureline : « en tout cas moi ce serait un peu vouloir jouer et faire ma victime de dire que je sauve la planète parce que je fais pas d'enfant. Ben non je crois qu'à la base il y a quand même pas une grosse envie. Et du coup il y a plein de paramètres qui font que je vais rester dans cette voie de pas en vouloir ».

2.2. Deuxième hypothèse

La deuxième hypothèse est que le choix de ne pas faire d'enfant (ou plutôt son explication) serait une façon d'« agir global » face au « subir local ». Cette décision entrainerait une explication « en réaction », c'est-à-dire une manière de réagir aux opinions, positions, et éventuelles critiques de la société et des proches de ces personnes (famille, amis, collègues), à la pression sociale (« l'injonction à la parentalité » selon Debest, 2014), en mobilisant des raisons ou arguments écologiques, environnementaux et démographiques pour tenter d'expliquer ce choix de non-parentalité, voire de le justifier, de le légitimer. Ce choix aurait donc pu apparaître avant d'avoir pris conscience de ces enjeux.

Cette seconde hypothèse nous semble très fortement se confirmer. Nous l'avons vu dans l'invalidation de la première hypothèse, les femmes que nous avons interrogées n'ont pas le désir d'enfant ou ne ressentent pas d'instinct maternel et ce depuis longtemps, voire depuis toujours selon certaines. En ce qui concerne le regard et les avis d'autrui, ces femmes ont généralement peu (ou de moins en moins) de réactions fortes ou négatives de la part de leur entourage proche (famille, amis), car celui-ci finit par se faire à ce refus d'enfant, l'accepte, sans toujours le comprendre. En revanche, elles ressentent souvent une pression de la part de la société qui s'attend à ce qu'elles aient déjà des enfants ou en aient l'envie. Elles ressentent également un regard désapprobateur, jugeant, elles sont vues comme « anormales » et « égoïstes ». Et à cela s'ajoute constamment la question du « pourquoi ? », les demandes d'explication, voire de justification.

En ce qui concerne la quasi-obligation de donner des explications et de justifier ce choix, nous pouvons évoquer les propos de Catherine : *« oui le fondement [personnel de son refus d'enfant] je pense que je vous en ai bien parlé. Et après toutes les annexes [raisons et explications partagées] je vais m'en servir comme d'un discours social pour justifier mon choix »*. Amélie nous avoue ceci : *« j'essaie toujours de faire comprendre que mon choix il est pas purement individuel et que je fais ça aussi parce que j'ai une conscience écologique, qu'il faut y penser. Et j'explique en quoi c'est important, et je donne des preuves, des stat' en montrant qu'effectivement faire des enfants c'est pas écologique, que ça a un impact important »*. C'est le cas d'Elise également qui prépare ses arguments en cas de confrontation à

cette norme sociale, à cette pression et cette incompréhension de la société : « *l'envie ne bouge pas, mais être bien dans mes pompes en me disant 'voilà Elise si on vient t'attaquer, là tu as des arguments de taille en fait'* [pour elle il s'agit de l'écologie et du féminisme] ». Stéphanie nous explique : « *quand je dis que je veux pas de gosse on me demande pourquoi et oui je dois me justifier. Et c'est vrai que du coup j'ai tendance à donner des explications écologiques avant tout parce que je me dis que de toute façon c'est toi qui vas te couper des gens. Si je dis que j'en veux pas parce que j'ai pas envie, les gens vont dire 'ah d'accord elle en veut pas parce qu'elle a pas envie', mais c'est pas une justification que de ne pas avoir envie d'enfant* ». Cela rejoint l'impression de Déborah : « *le 'je ne veux pas' est un petit peu faiblard et a du mal à passer* ». Ces extraits d'entretiens nous amènent donc à la sous-hypothèse suivante.

2.3. Sous-hypothèse 2

La deuxième hypothèse nous avait amené à nous questionner sur les autres raisons motivant ce choix et leur poids. Nous avons alors formulé une sous-hypothèse qui postule que les raisons écologiques et démographiques sont globalement mieux acceptées que les autres raisons de ce choix (notamment personnelles). Par conséquent, les femmes expliquent les raisons de leur choix en donnant les explications et arguments qu'elles savent être socialement acceptables et acceptés.

Pour cela, nous demandions à nos témoins si elles étaient amenées à expliquer certaines raisons plus que d'autres, si oui, lesquelles ? ; et si elles avaient l'impression que certaines raisons étaient mieux acceptées que d'autres, si oui lesquelles ? (cf. annexe 2.2 : *guide d'entretien*). Elles nous ont indiqué que lorsqu'elles exposent que ce choix est mûrement réfléchi, les individus qu'elles côtoient sont plus enclins à l'accepter, comme nous le dit Françoise : « *je pense que c'est plus accepté [le choix par conscience écologique]. À partir du moment où il y a une réflexion derrière et que les gens ne voient pas ça comme le fait de ne pas vouloir de responsabilité* » ; et les arguments écologiques et démographiques font partie des raisons plus acceptées (cf. annexe 3.11 : *arguments écologiques et démographiques mieux acceptés*). Stéphanie nous explique : « *mais je pense que des aspects écologiques et démographiques les gens les comprennent très bien. On m'a jamais dit que c'est horrible de penser ça* ». Enfin, les propos d'Elise nous semblent particulièrement illustratifs de cette sous-hypothèse : « *Le fait que je ressente pas l'envie, ça il est jamais accepté, parce que l'appel du bébé, l'horloge biologique et tout ça arrivera un jour soi-disant. Au niveau de l'indépendance, c'est pareil, ça reste un argument qui n'est jamais accepté le fait que j'ai envie de faire ma vie pour moi ça on me reproche d'être égoïste. Donc je leur retourne évidemment la réponse hein, je leur dis 'oui et vous aussi en fait et surtout narcissique'. Et pour l'argument écologique ça c'est clair que pour le coup il marche très très bien et surtout en ce moment parce qu'on en vient aujourd'hui à un peu plus valoriser la prise en considération de ce qu'on peut faire pour aider à moins détruire la planète. Donc ça pour le coup*

les personnes même se sentent mal. Je dirais qu'il est accepté et qu'en plus il amène les personnes à se questionner [...]. Et donc j'avoue que aujourd'hui l'argument écologique sert facilement cette cause de non-désir. Pour le coup, il nous sauve un peu la vie hein ! [...] Et en général sur cet argument on me contredit rarement, parce qu'il est très légitime j'ai l'impression ».

3. Formulation de nouvelles hypothèses

Les résultats de nos analyses d'entretiens nous ont permis de revenir sur nos deux premières hypothèses de recherche. La première semble fortement s'infirmier et la seconde (de même que sa sous-hypothèse) se confirmer. Cette seconde hypothèse et les résultats observés nous poussent cependant à formuler deux nouvelles hypothèses afin de compléter l'observation (Van Campenhoudt et Quivy, 2011). Ainsi nous proposons les hypothèses suivantes :

3.1. Troisième hypothèse

Le questionnement relatif à la deuxième hypothèse donnait lieu à une sous-hypothèse que nous pouvons faire évoluer ici vers une troisième hypothèse :

C'est par la pression sociale, l'incompréhension des individus et l'obligation de justification que les femmes mobilisent des raisons, des arguments expliquant leur choix de ne pas avoir d'enfant, dont principalement des motivations écologiques et démographiques. Le non-désir d'enfant semble souvent aller de soi pour les femmes en question et est ressenti par elles comme une « évidence », ce qui ne nécessite pas forcément de justification pour elles-mêmes. La pression sociale devient l'élément déclencheur de l'explication pour autrui avec des raisons. C'est donc un choix déjà fait dont les raisons sont données par après.

Cette nouvelle hypothèse peut être illustrée par les propos d'Elise : « *En fait, à la limite je donne des raisons à cela, parce que je passe ma vie à ce qu'on m'interroge sur ce pourquoi j'en veux pas, donc j'ai toujours ces argumentaires [féminisme, écologie]. Mais si j'étais seule avec moi-même ben c'est évident, j'aurais même pas de question, c'est absolument impossible [le désir d'enfant]* ».

3.2. Quatrième hypothèse

Bien que les considérations écologiques et démographiques ne constituent pas les éléments déclencheurs de ce refus d'enfant, elles apparaissent comme des facteurs *ex post* déterminants, car elles confortent, renforcent, appuient ce choix. Grâce à ces considérations, les femmes sont plus convaincues du bien-fondé de leur choix. La cause écologique et démographique finit donc par devenir une

conviction très forte de leur refus d'enfant. C'est également l'observation que fait Gotman, qui voit ce choix comme donnant accès à un « bonus écologique » pour certaines personnes (2016 : 34).

La recherche de Charlotte Debest nous permet d'explicitier cette nouvelle hypothèse. Celle-ci mobilise la sociologie interactionniste de Goffman et la sociologie de la déviance de Becker pour appréhender les personnes sans enfant (toutes raisons confondues) qui vont à l'encontre de la norme sociale et sont considérées comme « déviantes ». Pour elle, ces personnes se construisent une ligne d'action cohérente en réponse à cette « déviance ». Pour faire face à la société, il existe trois stratégies : celle de « contournement », celle d'« évitement » et celle de la « confrontation normative ». Cette dernière consiste à construire le choix de ne pas vouloir d'enfant comme « une revendication, un acte légitime du point de vue des *outsiders* » (Debest, 2014 : 97). En ce qui concerne notre recherche, la troisième stratégie présentée par Debest correspond tout à fait à ce que nous avons observé. En effet, les femmes interrogées présentent le refus d'enfant comme légitime d'un point de vue écologique et/ou démographique. Mais, pour la plupart d'entre elles, ce choix est apparu comme une évidence depuis toujours, elles n'ont jamais désiré d'enfant. Les considérations écologiques et démographiques sont alors venues appuyer, renforcer leur choix déjà présent. Ainsi, dans le prolongement de l'analyse de Debest, les éléments de justification présentés ici permettent de construire une ligne d'action cohérente. Certains extraits d'entretiens évoqués précédemment témoignaient déjà de cette nouvelle hypothèse, mais les extraits suivants le démontrent encore plus clairement :

Elise nous dit : « *Et il y a 2 ans, j'ai commencé à m'intéresser énormément aux questions relatives au féminisme et à l'écologie. Donc ça [féminisme et écologie], aujourd'hui en tout cas, ce sont les deux principales raisons qui me poussent à vraiment être sûre de ma décision* ».

Ou encore Charline : « *Non c'est ça c'est venu confirmer. C'est comme si des pièces de puzzle s'emboîtaient les unes aux autres et finalement ça fait de moi quelqu'un où toutes les valeurs fonctionnent ensemble, et ça va bien. Mais oui il y a les valeurs écologiques et puis tout un tas d'autres valeurs, et puis il y a mes choix, mes désirs, et finalement tout ça fonctionne très bien ensemble. Mais c'est comme l'œuf et la poule, je sais pas ce qui est venu en premier. [...] Donc la raison au départ elle était comme vraiment intrinsèque, j'étais pas faite pour avoir des enfants. Et puis après, plus le temps allait, plus il y avait des raisons qui se rajoutaient à ça* ».

En conclusion, les raisons d'un tel choix de vie combinent différentes dimensions subjectives et personnelles *a priori*, et objectives, rationnelles, collectives ou macro-sociales *a posteriori* qui permettent d'abord d'expliquer, de faire accepter, de justifier ce refus d'enfant, puis de le renforcer, de l'appuyer et d'en être convaincu.

Résumons, de façon assez schématique et brève, nos hypothèses :

Hypothèse 1 : Décider de ne pas faire d'enfant pour « sauver la planète » (*non validée par nos résultats*).

Hypothèse 2 : Décider de ne pas faire d'enfant au préalable, subir une pression sociale et expliquer/justifier ce choix par des raisons et arguments écologiques et démographiques.

Sous-hypothèse 2 : Décider de ne pas faire d'enfant au préalable, donner des raisons écologiques et démographiques comme explication/justification plutôt que les autres raisons (personnelles par exemple) motivant ce choix, car elles sont mieux acceptées et paraissent plus légitimes.

Hypothèse 3 : Décider de ne pas faire d'enfant au préalable, ressentir ce choix comme évident, mais devoir l'expliquer à cause de la pression sociale par des raisons/arguments (surtout écologiques et démographiques).

Hypothèse 4 : Décider de ne pas faire d'enfant au préalable, puis épouser des raisons écologiques et démographiques, être conforté dans le choix de ne pas procréer et devenir convaincu que ce choix est bénéfique pour la planète.

4. Discussion

Nos hypothèses de recherche initiales ont été testées et deux nouvelles ont émergé. Cependant, une recherche qualitative par entretiens semi-directifs sur un sujet aussi délicat et intime dévoile forcément de multiples aspects, représentations, et opinions qui ne peuvent être tous abordés. En effet, l'analyse de contenu suppose la formulation d'hypothèses et leur validation entraîne une sélection des nombreuses informations et données récoltées (Blanchet et Gotman, 2007). Toutefois, certains éléments de notre recherche nous paraissent importants à mentionner et à discuter.

4.1. Des alternatives à la parentalité

Tout d'abord, l'adoption a régulièrement été présentée comme une alternative à la parentalité biologique. Pour certaines, l'adoption est une option qu'elles considéreraient si leur refus d'enfant venait un jour à changer, bien qu'elles soient assez certaines de ne pas vouloir d'enfant (que ce soit en faire ou en avoir). Pour d'autres, c'est ce que devraient faire les personnes désirant devenir parents. Aussi, deux d'entre elles nous ont expliqué qu'elles souhaiteraient peut-être un jour devenir famille d'accueil (cf. annexe 3.12 : *adoption et famille d'accueil*).

Ensuite, plusieurs ont évoqué l'idée d'une éducation collective d'enfants. Pour certaines cette éducation collective passe par le baby-sitting, l'animation d'un mouvement de jeunes (tel que les Scouts), l'enseignement, la garde d'enfants d'autres membres de la famille. D'autres rêvent plutôt d'une vie en communauté où les enfants seraient élevés et éduqués par différents individus de cette communauté, et pas uniquement par leurs parents (cf. annexe 3.13 : *éducation collective des enfants*). Cela est assez rare dans les pays occidentaux, mais dans les sociétés africaines par exemple, le

« fosterage » est une autre forme d'adoption qui consiste en l'éducation d'un enfant par plusieurs parents ayant chacun un rôle différent vis-à-vis de cet enfant. Il/elle est donc confié(e) à plusieurs membres de sa parentèle sans que les liens de filiation avec ses parents géniteurs ne soient changés (Segalen et Martial, 2013). Gotman (2016) soulignait également que, souvent, les personnes volontairement sans enfant s'engagent socialement auprès d'enfants ou d'adultes, car cela leur permet de tout de même transmettre une partie d'elles-mêmes.

4.2. La remise en cause de l'image de la femme mère

La décision du refus d'enfant doit également, nous l'avons vu, être étudiée à la lumière du féminisme et de l'écoféminisme qui dénonce la domination des femmes et de la nature par les hommes, le patriarcat et le capitalisme. La croissance démographique, pour d'Eaubonne, est la conséquence de la domination des hommes sur les femmes et elle invite les femmes à reprendre le contrôle de leur fécondité. De son côté, le féminisme matérialiste attire l'attention sur le fait que la force de travail et le corps des femmes sont appropriés par les hommes qui légitiment cette exploitation par les différences physiques et un renvoi des femmes et du féminin à la « Nature ». Ces deux courants insistent sur l'assignation de rôles sexués aux hommes et aux femmes (production rémunérée pour les premiers et reproduction gratuite pour les secondes). Dans la vie quotidienne, les femmes restent confrontées à une pression pro-nataliste : il est attendu d'une femme qu'elle devienne mère, cela serait « naturel » pour une femme ; cela même si de nos jours, avoir un enfant de moins ou pas d'enfant du tout est mieux accepté comme décision individuelle qu'avant. Rappelons que Debest (2014) soutient que le choix de ne pas avoir d'enfant pour une femme peut relever d'un « féminisme individualiste », d'un acte politique pour montrer qu'il n'est pas naturel d'être mère, pour dénaturiser la maternité.

Nos témoins ont été nombreuses à affirmer et revendiquer qu'être femme ne signifie pas forcément être mère. Elles remettent en question cette idée de devoir enfanter comme une étape à passer dans toute vie de femme. Pour elles, cette idée d'être femme en étant mère est encore fortement ancrée dans la société actuelle (cf. annexe 3.14 : *la remise en cause de l'image de la femme mère*). Elles affirment également que les hommes, et notamment leur compagnon, sont moins sujets à cette pression sociale procréatrice. Ensuite, comme nous l'avions évoqué plus tôt (cf. citation p. 41), pour Nora, ne pas faire d'enfant est une manière de se révolter contre le patriarcat en montrant que le contrôle de son corps demeure le sien, contrairement à son emploi et son salaire, par exemple, qui ne dépendent pas d'elle.

Ensuite, d'autres mettent en doute l'existence d'un instinct maternel, tandis que certaines se questionnent (cf. annexe 3.14). Priscille Touraille (2011), anthropologue française, reconnaît que la reproduction, chez tous les êtres vivants, est naturelle, mais elle s'interroge sur le désir de procréer. Elle explique que certains psychanalystes postulent qu'il est naturel de vouloir procréer, car l'humain est un être vivant comme les autres et sa volonté est de pérenniser son espèce. Ce désir serait donc naturel. En

sciences biomédicales, l'idée d'« horloge biologique » signifie « les cycles physiologiques marquant les limites des périodes de fertilité ». Au départ, cette idée se réfère donc à la temporalité de la fécondité, mais elle a été reprise dans le langage courant et dépasse cette définition biologique pour rendre compte alors du « déclenchement d'une *pulsion de procréation* », d'un appel à la reproduction, d'un signe lancé par les hormones (Touraille, 2011 : 53). Pour Touraille, les études de genre et le féminisme se concentrent sur les catégories « homme » et « femme » comme étant des constructions sociales et non naturelles et qui induisent l'hétérosexualité (avec la femme comme responsable de la reproduction). Elle présente la pensée de Paola Tabet, anthropologue féministe, qui voit plutôt l'obligation de procréer comme l'origine de la norme de l'hétérosexualité. Cette idée se démarque donc du courant dominant. Dans nos sociétés, les individus sont quasiment obligés de se définir selon leur organe sexuel et leur « fonction dans la reproduction ». Touraille fait alors l'hypothèse que « le 'désir d'enfant', si prononcé chez bien des femmes dans nos cultures, serait le résultat quasi automatique de cette nomination ». Pour elle, le terme « femme » est « en lui-même une injonction à la maternité ». Ainsi, au-delà de séparer les catégories de « femme » et de « mère », il faudrait, selon cette anthropologue, arrêter d'identifier les individus à leur organe reproducteur, car le choix de procréer ou non pourrait alors réellement être réfléchi (Touraille, 2011 : 59-60).

4.3. La stérilisation définitive (et volontaire)

Plusieurs femmes ont évoqué le passage à la stérilisation définitive : certaines l'ont fait, d'autres la désirent ou suivent des démarches pour la faire (cf. annexe 2.3 : *tableau des interviewés*). Cette contraception irréversible étant un geste fort dans leur choix de ne pas vouloir d'enfant, il nous semble important de le mentionner, d'autant plus parce que les difficultés rencontrées avec certains gynécologues et chirurgiens n'acceptant pas de réaliser la stérilisation témoignent encore de la pression sociale de reproduction (cf. annexe 3.15 : *stérilisation définitive*). En France, la « stérilisation à visée contraceptive » est autorisée par la loi depuis 2001 (loi n° 2001-588 du 4 juillet 2001) pour toute personne majeure qui en fait la demande. Le respect d'un délai de réflexion de quatre mois à partir de la première consultation médicale est obligatoire avant d'accéder à cette intervention médicale (ligature des trompes ou vasectomie). Si le médecin accepte la demande et que l'intéressé(e) confirme sa volonté, le consentement unique de la personne concernée est requis (donc pas celui du (de la) partenaire) (Direction générale de la Santé, 2007). En Belgique, le droit belge ne se prononce pas sur l'autorisation de la stérilisation définitive ; la poursuite pour coups et blessures d'un chirurgien ayant pratiqué cette intervention est donc possible. Toutefois, l'article 54 du code de déontologie médicale indique qu'une telle intervention est réalisable si la personne intéressée prend cette décision librement et si le médecin l'a correctement informée du déroulement et des conséquences. La proposition de loi n° 3-419/1 vise une dépénalisation de cette intervention pour raison médicale sérieuse ou par détermination forte de la

personne concernée, qui devra être majeure et respecter un délai de réflexion d'un mois minimum¹⁸. Cette proposition de loi annonce qu'un médecin a le droit de refuser par clause de conscience (Sénat de Belgique, document parlementaire n° 3-419/1). Malgré cette proposition de loi, la stérilisation ne fait toujours pas partie de la loi belge et reste du ressort du médecin. Les refus des praticiens sont nombreux et des « conditions » sont souvent posées, comme le fait d'avoir déjà plusieurs enfants, d'avoir dépassé un certain âge ou de connaître des risques de santé (Laot (FPS), 2011). Il nous semble que ces difficultés questionnent le pouvoir qu'ont (ou non) les femmes de disposer librement de leur corps. Rappelons que Guillaumin (1978a) mettait en évidence la double appropriation des femmes et de leur corps : d'une part au niveau privé par un homme (souvent le mari ou le père), et d'autre part par la collectivité, la « classe des hommes ». Selon cette idée, les gynécologues et chirurgiens refusant la stérilisation définitive aux femmes qui en font la demande pourraient être considérés comme faisant partie de « la classe des hommes » s'appropriant « la classe des femmes », leur corps et donc leur capacité de reproduction de la société (Guillaumin, 1978a ; 2017 [1998]).

Voici par exemple le témoignage de Déborah : *« Et je vais le remettre aussi bêtement au point de vue santé [en parlant de la pression sociale sur les femmes], je pars vers une stérilisation. C'est un désir très réel. C'est une catastrophe hein. Les hommes ont accès bien plus facilement à la stérilisation que les femmes. Il y a des groupes comme ça de femmes qui veulent se faire stériliser, sur Facebook, cachés bien-sûr parce que c'est comme les groupes Childfree, etc. Des groupes cachés, bien-sûr on peut pas l'annoncer, on ne peut pas l'afficher. Et c'est un parcours du combattant parce que 'ah vous êtes jeune, vous pouvez encore changer d'avis', 'c'est de la mutilation au niveau de votre corps'. C'est paternaliste, c'est patriarcal, c'est sexiste. C'est toujours la femme qui est bien ciblée ».*

Et celui d'Elise qui, au-delà des diverses raisons la poussant à vouloir une stérilisation définitive, voit cette opération comme un acte rendant légitime son non-désir d'enfant : *« Dans un mois et demi j'ai rendez-vous avec une gynécologue pour parler de mon envie de stérilisation volontaire. Donc je souhaite en fait me faire ligaturer pour plusieurs raisons. Tant des raisons de libération au niveau des normes familiales dont la pression, au moins je serais tranquille hein, je pourrais dire 'ben non je peux pas !', comme ça c'est réglé. Evidemment c'est pas que ça, la première raison c'est que je veux pas d'enfant. Et de deux aussi la libération sexuelle parce que je ne veux plus devoir me soucier sans cesse 'est-ce que mon stérilet va bouger ?', parce que j'ai un stérilet en cuivre, et si je tombe enceinte, etc. Cette surcharge, cette peur c'est absolument l'enfer. [...] Alors ça c'est quand même très grave d'en venir justement à une des raisons pour lesquelles je veux me faire stériliser. Je me questionne quand même là-dessus en me disant que grâce à ça je vais pouvoir me libérer de ces pressions-là. C'est quand même dingue de devoir agir, et donc en venir à une opération, même voilà avoir des cicatrices sur mon*

¹⁸ Des dispositions spéciales concernant la stérilisation définitive pour les personnes handicapées et sous tutelle existent, mais nous ne nous pencherons pas là-dessus dans ce travail.

corps, pour pouvoir être légitime quand je dis 'je ne veux pas d'enfant'. Donc là c'est une conséquence très néfaste [de la pression sociale et familiale qu'elle ressent] ».

4.4. L'avenir de l'humanité : un retour au néo-malthusianisme ou une extinction de l'être humain ?

Au cours de bon nombre de nos témoignages, la question de l'avenir de l'humanité apparaissait. Certaines se montraient indifférentes, voire favorables à l'extinction de l'être humain. D'autres, plus nuancées, prônaient plutôt un contrôle externe de la natalité. En effet, elles sont plusieurs à soutenir que nous sommes trop nombreux et qu'un contrôle devrait être instauré (cf. annexe 3.16 : *pour un contrôle des naissances ?*). « *Je suis même pour et partisane de choses punissables, en clair à partir du 3e enfant les aides ne devraient plus être accordées. [...] À l'heure actuelle les milliers d'enfants qui se trouvent dans des maisons d'accueil c'est complètement honteux. Ces enfants qui n'ont rien demandé et qui sont là-dedans, je serais pour une sorte de, c'est très dur ce que je vais dire, mais une sorte de permis de naissance* » nous dit Déborah. Pour d'autres, l'être humain ne représente pas grand-chose à l'échelle de la planète et parmi les autres espèces animales et végétales. Notre extinction ne les inquiète donc guère (cf. annexe 3.17 : *une extinction de l'être humain*) ; comme Elise par exemple : « *je suis peut-être pessimiste à fond, enfin je sais pas si je suis pessimiste ou réaliste, je sais pas. Mais en tout cas le problème de si on me dit qu'on va éteindre notre espèce si on fait pas d'enfant me pose aucun problème et au contraire ça me réjouit plus que tout ; sauver la planète c'est plus important* ».

4.5. Avoir un enfant ou ne pas avoir d'enfant : un choix égoïste quoi qu'il en soit ?

Nous l'avons vu, les personnes sans enfant sont souvent vues comme des personnes égoïstes. Mais celles-ci trouvent, pour leur part, que ce sont au contraire les parents qui sont égoïstes, voire « narcissiques » comme nous l'explique Laureline : « *je trouve aussi qu'il y a ce truc de vouloir absolument que sa progéniture vienne de soi, un peu dans un continuum narcissique, alors qu'il y a plein d'enfants qui seraient très heureux de recevoir de l'amour de parents non biologiques en fait* ». Ainsi, selon elles, avoir un enfant répond à un intérêt personnel des parents et est régi par le principe de plaisir. Pour elles, l'égoïsme des parents se manifeste lorsque ceux-ci n'ont pas les moyens d'avoir un ou plusieurs enfant(s), mais qu'ils décident tout de même d'en avoir ; lorsqu'ils ont peur de se retrouver seuls ; lorsqu'il leur manque quelque chose dans la vie ou lorsqu'ils veulent réparer leur couple avec un « enfant pansement ». Elles trouvent cela également égoïste de mettre au monde un enfant dans l'état actuel du monde ; c'est ce qu'exprime notamment Nora : « *ça dépend ce qu'on appelle égoïste aussi. Parce que si pour eux c'est égoïste de pas donner la vie, moi je trouve que ça l'est de vouloir donner la vie dans un monde qui est un peu chaotique quoi* » (cf. annexe 3.18 : *un choix égoïste ?*).

Pour Charline, les parents comme les non-parents sont égoïstes, car leur choix est décidé selon leurs intérêts, leurs valeurs, etc. : « *C'est quelque chose qu'on renvoie souvent. Quand on regarde sur internet, 'ah ben tu veux pas d'enfant c'est tellement égoïste mon dieu !'. Mais au final quand on a un enfant, c'est aussi parce que c'est son désir. Donc je me dis il y a toujours, à la base ça part toujours de soi, et quand bien même on veut pas d'enfant parce que la planète est surpeuplée, etc. ça reste un choix par rapport à ses propres valeurs à soi, mais aussi par rapport au fait que je ne veux pas mourir de faim si on est trop sur terre, je ne veux pas souffrir, je ne veux pas perdre les gens que j'aime, je ne veux pas voir les gens mourir. Donc c'est mes valeurs, c'est mes souhaits pour l'humanité qui sont au centre de ça. Donc finalement on prend toujours la décision par rapport à soi je crois [...] C'est toujours égoïste un choix d'avoir ou non des enfants je pense de toute façon, parce qu'on met quelque part ses propres valeurs, sa propre liberté, sa propre envie au centre de la question* ».

4.6. Penser ce choix

Réfléchir longuement à ce choix, se poser des questions, savoir si l'on est prêt ou non à avoir des enfants, si l'on en a envie ou non est une réflexion qu'ont menée les femmes que nous avons rencontrées. Pour elles, le choix de ne pas faire d'enfant est un choix plus mûri, plus réfléchi que le choix que font les parents qui ont des enfants. Selon beaucoup d'entre elles, les parents se posent moins de questions qu'elles, car faire des enfants est la norme, le chemin commun, la « suite logique », la tradition. D'ailleurs elles affirment qu'on ne demande jamais aux parents pourquoi ils voulaient des enfants, tandis que ce « pourquoi ? » leur est constamment demandé. Elles soulignent l'importance de pouvoir remettre en question cette suite logique justement. Comme le signale Julien : « *Donc toutes ces questions vraiment existentielles, est-ce que ça sert vraiment à quelque chose d'avoir des enfants aussi pour un développement personnel ? Parce que quand on parle avec les personnes, on est dans une structure, l'élément vital c'est d'avoir une maison, la femme, le mari, le chien Boule et Bill, l'enfant, voilà le jardin avec la pelouse verte tondu et tout* ». (cf. annexe 3.19 : *penser ce choix*). Rosalie invite d'ailleurs les jeunes à réfléchir à ce choix et explique qu'il n'est pas obligatoire d'avoir des enfants : « *ça m'arrive assez souvent quand quelqu'un me dit, quelqu'un de plus jeune dit 'oui quand j'aurais des enfants' et du coup je l'arrête tout de suite et je dis 'écoute, c'est pas obligé d'avoir des enfants pour être heureux plus tard. Réfléchis à ça, t'es pas obligé'. Surtout si la personne est justement un peu concernée par l'écologie et tout ça je peux enchaîner sur les raisons de pas le faire* ». Pour Françoise il faut réellement réfléchir à ce choix pour ne jamais avoir à le regretter : « *je pense qu'il vaut mieux regretter de ne pas avoir eu d'enfant que de regretter d'avoir eu un enfant, parce que ça n'implique que moi* ».

Conclusion

Pour comprendre le choix de non-parentalité que font certaines personnes pour des raisons écologiques et démographiques, nous avons montré que la peur de la pression démographique sur le bien-être de l'humanité, la disponibilité de ressources alimentaires, le développement et l'environnement n'est pas nouvelle. S'ils ne s'accordent pas toujours sur la méthode à instaurer (contrôle des naissances, éducation, planification familiale), de nombreux penseurs affirment depuis longtemps que nous devrions freiner cette croissance de la population mondiale au risque de la voir se réduire par des guerres, des famines, des maladies. Pour certains démographes, les pays du Nord connaissent déjà une baisse de leur croissance démographique et un vieillissement de la population. Mais pour d'autres scientifiques, c'est le mode de consommation et de production qui doit être remis en cause dans ces pays, car ceux-ci sont les plus grands pollueurs. Différents mouvements militants reprennent ces craintes et en font l'objet de leurs revendications. Au niveau de l'individu, faire un enfant de moins voire aucun semblerait être l'acte ayant le plus d'impact pour réduire son empreinte écologique.

La sociologie de la famille nous a permis de comprendre qu'avec les évolutions sociales et économiques induites par l'industrialisation, la figure maternelle a pris de l'importance sur celle du père au sein de la famille nucléaire. L'émergence de l'individualisme a placé l'individu au centre de ses propres choix de vie. Et à la protection familiale et communautaire s'est substituée la présence de l'Etat comme garant des droits individuels et familiaux. Avec les familles (et plus particulièrement les femmes), l'Etat noue une sorte de contrat social procréatif. La généralisation des moyens contraceptifs fait de la parentalité un choix, mais également un désir. Ce désir s'avère être plus fortement attendu de la femme que de l'homme. Ainsi, malgré l'avènement de l'individualisme et la liberté de faire ses propres choix, la femme sans enfant reste considérée comme une personne égoïste, irresponsable et est tenue de justifier ce choix allant à l'encontre de la norme sociale.

Cette pression sociale à fonder une famille est donc effectivement plus fortement subie par les femmes. L'unique manifestation de celles-ci à notre appel à témoignages interpelle : le refus d'enfant serait-il un phénomène féminin ? En plus de dénoncer la domination des femmes par les hommes, le courant féministe matérialiste démontre que les hommes auraient toujours tenté de s'appropriier les femmes, leur corps, leur force de travail et leur capacité de reproduction. Ce rapport de domination se justifierait par les différences naturelles, physiques entre hommes et femmes, et serait rendu légitime par le discours naturaliste qui relègue les femmes du côté de la nature et les hommes du côté de la culture. Ce courant féministe a été repris conjointement avec le courant écologiste pour former l'écoféminisme, qui compare la domination subie par la Nature à celle subie par les femmes du fait du capitalisme et du patriarcat. Dès lors, il semblerait que l'essor du féminisme combiné aux changements sociaux et économiques ait contribué à faire émerger une identité féminine détachée de la figure de mère

et de nature. En effet, elles sont de plus en plus nombreuses à affirmer pouvoir être femme sans forcément endosser de rôle maternel et à remettre en cause le caractère naturel et évident de la maternité.

Le choix de ne pas faire d'enfant en raison de la dégradation de l'environnement et/ou de la croissance démographique mondiale a fait son apparition en Occident depuis quelques années et devient un phénomène de plus en plus courant. Si le choix de ne pas faire d'enfant peut être revendiqué sous forme de militantisme écologique collectif au nom de la survie de l'humanité et de l'environnement, s'il est présenté comme un acte féministe contre le patriarcat et la norme sociale du « faire famille », ou contre le principe même de la reproduction, il constitue en premier lieu un choix privé, intime, personnel.

Nous avons démontré que ce choix apparaît assez tôt dans la vie des femmes interrogées et que le non-désir d'enfant est souvent ressenti comme une évidence. Au vu des témoignages récoltés, nous postulons que les considérations écologiques et démographiques, bien qu'elles soient réellement sources d'inquiétudes pour ces femmes, ne constituent pas l'élément déclencheur de ce refus d'enfant. En effet, nous pensons que ces raisons apparaissent *a posteriori*, en réponse à la pression sociale, à l'incompréhension de ce choix par la société et à l'obligation de justification qui l'accompagne. Cette demande d'explication amène les femmes sans enfant à justifier leur choix par différentes raisons, certaines étant mieux acceptées que d'autres, comme c'est le cas pour les raisons écologiques et démographiques. Étant en confrontation avec la norme sociale, elles se construisent un argumentaire qui est socialement accepté et qui leur procure une ligne d'action cohérente. Par conséquent, ces considérations écologiques et démographiques mobilisées en arguments deviennent des raisons qui les confortent dans leur choix, qui le renforcent et faisant du refus d'enfant une conviction, une cause légitime, une action « écoresponsable ». Nous pensons donc avoir répondu positivement et de manière nuancée à notre question de recherche : *en plus d'une réelle inquiétude quant à la dégradation de l'environnement et à la croissance de la population mondiale qui pousse certaines personnes à ne pas faire d'enfant, peut-on voir les raisons écologiques et démographiques qu'elles avancent comme répondant à une logique de justification de ce choix face à une pression sociale pro-nataliste ?*

Ensuite, nous avons abordé certaines représentations et idées dont nous ont parlé les femmes que nous avons rencontrées. Certaines considèrent l'adoption comme une alternative à la parentalité qu'elles choisiraient ou du moins qu'elles recommandent aux personnes désirant être parents. Pour d'autres, les enfants devraient être éduqués de manière collective par l'ensemble de la société. L'exemple de la stérilisation définitive souhaitée (ou déjà réalisée pour certaines) nous a permis de voir qu'en matière de contraception, la pression sociale pro-nataliste se fait également sentir dans le monde médical et que les difficultés pour obtenir ce type de contraception définitive interrogent sur la liberté qu'ont ou non les femmes de disposer de leur corps. En ce qui concerne l'avenir de l'humanité, un contrôle des naissances devrait être instauré selon certaines, tandis que d'autres ne voient pas de problème à une potentielle extinction de notre espèce. Ensuite, à la critique d'être égoïstes, les femmes sans enfant retournent la critique aux parents qu'elles considèrent comme narcissiques à vouloir une

descendance biologique propre, irresponsables dans le cas de problèmes financiers, égoïstes lorsqu'ils ont peur d'être seuls ou veulent réparer leur couple. Enfin, elles ont fait remarquer que, parce que le choix de ne pas avoir d'enfant va à l'encontre de la norme sociale, il serait beaucoup plus mûri et réfléchi. Toutes insistent sur l'importance de « penser le choix » de faire ou non des enfants.

Pour finir, cette recherche nous parait ouvrir des réflexions sur le fait que l'image de la femme faisant le choix de ne pas être mère est encore difficilement admise. Le simple refus d'enfant est rarement accepté, une justification avec des raisons légitimes est attendue. Serait-ce honteux de ne pas vouloir d'enfant sans raison ? Que penser alors du tabou sur les femmes n'ayant pas eu la possibilité de remettre en question la « suite logique » (mariage-maison-enfants) et le caractère « naturel » de la maternité et qui regrettent d'être devenues mères ? Enfin, quelques pistes pourraient également être envisagées pour poursuivre cette recherche. La première tient au fait que notre recherche par entretiens s'est réalisée à un instant t où toutes les femmes ont affirmé ne pas vouloir faire d'enfant. Il serait intéressant de reconduire des entretiens avec ces mêmes femmes afin de vérifier si ce choix se maintient dans le temps et si, pour diverses raisons, ce choix a évolué (enfanter, adopter,...). Une deuxième piste serait de mener la même recherche auprès des hommes afin de voir si les raisons et différents aspects que recouvre ce choix seraient les mêmes que chez les femmes ou s'ils divergent. Une troisième piste serait d'insister pour rejoindre un mouvement militant organisé tel que *BirthStrike*¹⁹ afin d'interroger ses membres et tenter de comprendre si ce choix constitue un acte politique et militant, mais aussi un sacrifice. Est-ce uniquement des raisons écologiques et démographiques qui motivent leur renoncement à la parentalité ? Notre première hypothèse se verrait-elle ainsi vérifiée ou parviendrait-on encore aux mêmes conclusions ? Croire que des personnes renoncent réellement, pour le bien de la planète, à faire des enfants serait-il utopique ?

¹⁹ Nous rappelons que nous avons demandé l'accès au groupe anglophone *BirthStrike* sur le réseau social Facebook afin de pouvoir publier notre appel à témoignages et mener des entretiens, mais qu'il nous avait été refusé par les administrateurs dans un premier temps. Ensuite, le 7 août 2020, l'accès au groupe nous a été permis, mais notre recherche était malheureusement déjà clôturée.

Bibliographie

Ouvrages et chapitres d'ouvrages

- ACCARDO Alain, 1997, « L'habitus », in *Introduction à une sociologie critique : lire Bourdieu*, Editions le Mascaret, Bordeaux, pp. 115-143.
- BEAUD Stéphane et WEBER Florence, 2010, *Guide de l'enquête de terrain*, La Découverte (Grands Repères), 4^e éd, Paris.
- BLANCHET Alain et GOTMAN Anne, 2007, *L'entretien*, Armand Colin (Collection 128), 2^e éd, Paris.
- BOURDIEU Pierre, 1980, « Structures, habitus, pratiques », in *Le sens pratique*, Les Editions de Minuit (Le sens commun), Paris, pp. 87-109.
- COCHET Yves, 2014, « Préface », in *Moins nombreux, plus heureux : l'urgence écologique de repenser la démographie*, Michel Sourrouille (dir.), Sang de la Terre, Paris, pp. 9-14.
- COULANGEON Philippe, 2016, *Sociologie des pratiques culturelles*, La Découverte (Repères Sociologie), 3^e éd, Paris.
- DAUVERGNE Peter, 2016, « The Political Economy of the Environment », in Ravenhill John (dir.), *Global Political Economy*, Oxford University Press, 5e ed., pp. 387-413.
- DEBEST Charlotte, 2014, *Le choix d'une vie sans enfant*, Presses universitaires de Rennes (Le sens social).
- De SINGLY François, 2017, *Sociologie de la famille contemporaine*, Armand Colin, 6^e éd, Malakoff.
- De GIRAUD Théophile, 2014, « Save the Planet, Make no Baby! », in *Moins nombreux, plus heureux : l'urgence écologique de repenser la démographie*, Michel Sourrouille (dir.), Sang de la Terre, Paris, pp. 49-64.
- DUPONT Sébastien, 2017, *La famille aujourd'hui, entre tradition et modernité*, Sciences Humaines (La Petite bibliothèque de Sciences humaines), Paris.
- GHASARIAN Christian, 1996, *Introduction à l'étude de la parenté*, Seuil, Paris.
- GOTMAN Anne, 2016, *Pas d'enfant – La volonté de ne pas engendrer*, Editions de la Maison des sciences de l'homme (54), Paris [En ligne : DOI : 10.4000/books.editionsmsmh.11004].

LATOUCHE Serge

- 2010, « La décroissance doit-elle être démographique ? », in *Le pari de la décroissance*, Fayard, Pluriel, Paris, pp. 135-146.
- 2019, « Malentendus, contresens et controverses », in *La décroissance, Que sais-je ?* (Economie), Paris, pp. 73-92.

LEJEUNE Christophe, 2014, *Manuel d'analyse qualitative – Analyser sans compter ni classer*, De Boeck, Louvain-la-Neuve.

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, 2008, *La rigueur du qualitatif : les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Bruylant-Academia (Anthropologie prospective, 3), Louvain-la-Neuve.

PIKETTY Thomas, 2013,

- « Introduction », in *Le Capital au XXIe siècle*, Points, Paris, pp. 19-68.
- « La croissance : illusions et réalités », in *Le Capital au XXIe siècle*, Points, Paris, pp. 115-179.

PIROTTE Gautier, 2018, *Sociologie de la coopération internationale*, Presses universitaires de Liège, (année académique 2018-2019).

SAUVY Alfred, 1963, *Malthus et les deux Marx*, Editions Denoël, Paris.

SEGALEN Martine et MARTIAL Agnès, 2013, *Sociologie de la famille*, Armand Colin (Collection U), 8^e éd., Paris.

VAN CAMPENHOUDT Luc et QUIVY Raymond, 2011, *Manuel de recherche en sciences sociales*, Dunod, 4^e édition, Paris.

VERON Jacques, 2013, *Démographie et écologie*, La Découverte (Repères), Paris.

VIMARD Patrice, 2007, « Entre présent contrasté et avenir incertain : la démographie, la santé de la reproduction et le développement en Afrique subsaharienne », dans Benoit Ferry (dir.), *L'Afrique face à ses défis démographiques. Un avenir incertain*, Paris, Agence française de développement, Karthala, Nogent-sur-Marne, Centre Population et Développement, pp. 329-367.

Articles scientifiques

AGRILLO Christian et NELINI Cristian, 2008, « Childfree by choice: a review », *Journal of Cultural Geography*, 25, n°3, pp. 347-363.

BENTOUHAMI-MOLINO Hourya et GUENIF-SOUILAMAS Nacira, 2017, « Avec Colette Guillaumin : penser les rapports de sexe, race, classe. Les paradoxes de l’analogie », *Cahiers du Genre*, 2, n°63, pp. 205-219.

BUCKINGHAM Susan, 2004, « Ecofeminism in the twenty-first century », *The Geographical Journal*, 170, n°2, pp. 146-154.

DEBEST Charlotte, 2013, « Quand les « sans-enfant volontaires » questionnent les rôles parentaux contemporains », *Annales de démographie historique*, 1, n°125, pp. 119-139.

DEBEST Charlotte et HERTZOG Irène-Lucile, 2017, « ‘Désir d’enfant – devoir d’enfant’, le prix de la procréation », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 2, n°48, pp. 29-51.

De RUDDER Véronique, 2017, « Colette Guillaumin, une sociologue française (1934-2017) », *Journal des anthropologues*, 3-4, n°150-151, pp. 181-183.

DOMINGUEZ-FOLGUERAS Marta et LESNARD Laurent, 2018, « Familles et changement social », *L’Année sociologique*, 68, n°2, pp. 296-313.

GANDON Anne-Line, 2009, « L’écoféminisme : une pensée féministe de la nature et de la société », *Recherches féministes*, 22, n°1, pp. 5-25.

GOLDBLUM Caroline, 2017, « Françoise d’Eaubonne, à l’origine de la pensée écoféministe », *L’Homme et la Société*, 1, n°203-204, pp. 189-202.

GOTMAN Anne et LEMARCHANT Clotilde, 2017, « Sans enfant », *Travail, genre et sociétés*, 1, n°37, La Découverte, p. 33-36.

GUILLAUMIN Colette,

- 1978a, « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L’appropriation des femmes », *Questions Féministes*, n°2, pp. 5-30.
- 1978b, « Pratique du pouvoir et idée de Nature (2) Le discours de la Nature », *Questions féministes*, n°3, pp. 5-28.

- 2017 [1998], « La confrontation des féministes en particulier au racisme en général : remarques sur les relations du féminisme à ses sociétés », *Sociologie et sociétés*, 49, n°1, pp. 155-162.

- HAMEL Christelle, 2018, « Colette Guillaumin (1934-2017) : une pensée constructiviste et matérialiste sur le sexisme et le racisme », *Nouvelles Questions Féministes*, 37, n°1, pp. 186-192.

- HARDIN Garrett, 1968, « The Tragedy of the Commons », *Science (New Series)*, 162, n°3859, pp. 1243-1248 [URL : <https://www.jstor.org/stable/1724745>].

- ILINA I.M., OSIPOVA N.V., MAZHUGA E.Y., TERENCEHENKO A.A., LOSYAKOV A.V., ANTONOVA N.V., MELGUNOV V.D., 2019, « Voluntary Childlessness as Phenomenon of Human Ecology : is it social responsibility or personal interest? », *EurAsian Journal of BioSciences*, 13, pp. 1607-1612.

- LARDEUX Laurent, 2018, « Engagement transnational des descendants d'immigrés : carrières militantes et « rapport aux origines » », *Cultures et Conflits*, 109, p. 61-82.

- LERIDON Henri, 2020, « Population mondiale : vers une explosion ou une implosion ? », *Population & Sociétés*, n°573, pp. 1-4.

- PICHE Victor et POIRIER Jean, 1990, « Les théories de la transition démographique : vers une certaine convergence ? », *Sociologie et Sociétés*, 22(1), pp. 179-192. [URL : <https://id.erudit.org/iderudit/0015>].

- SEN Amartya, 1995, « Il n'y a pas de bombe démographique », *Esprit*, 11, n°216, p. 118-147.

- TOURAILLE Priscille, 2011, « Du désir de procréer : des cultures plus naturalistes que la nature ? », *Nouvelles Questions Féministes*, 30, n°1, pp. 52-62.

- WARREN Karen J., 2009, « Le pouvoir et la promesse de l'écoféminisme », *Multitudes*, 1, n°36, pp. 170-176.

- WYNES S. and NICHOLAS K. A., 2017, « The Climate Mitigation Gap: Education and Government Recommendations miss the most Effective Individual Actions », *Environmental Research Letters*, n°12, p. 1-9.

Articles de presse et de magazines

DE HESSELLE Laure,

- 2019a, « Antoine Buéno, essayiste – « Créons un permis de procréer » », *Trop d'humains sur Terre ?*, Imagine Demain le Monde, n°135, p. 26.
- 2019b, « Ecoanxiété : malades d'un monde malade », *Réconcilier les peuples*, Imagine Demain le Monde, n°136, p. 72-75.

DUPONT Benoit, 2017, « She decides : elle (doit pouvoir) décide(r) », *Glo.be* [<https://www.globe.be/fr/articles/she-decides-elle-doit-pouvoir-decider>, consulté le 2 avril 2020].

HERON Célia, 2019, « Cesser de se reproduire pour sauver la Terre », *Le Temps*, Genève.

HUNT Elle, « BirthStrikers: meet the women who refuse to have children until climate change ends », *The Guardian*, 12 mars 2019, [En ligne : <https://www.theguardian.com/lifeandstyle/2019/mar/12/birthstrikers-meet-the-women-who-refuse-to-have-children-until-climate-change-ends>, consulté le 27 juin 2020].

HYMAS Lisa, 2014, « Making a Green Choice, Childfree Living », *Mother Earth News*, pp. 79-83.

LAOT Julia, 2011, « Dis-moi qui tu es, je te dirai si tu seras stérilisé-e », *Femmes Prévoyantes*, Bruxelles, pp. 1-10, [URL : <http://www.femmesprevoyantes.be/wp-content/uploads/2017/12/Analyse2011-sterilisation.pdf>, consulté le 7 août 2020].

LORRIAUX Aude, 29 octobre 2015, « Contrairement à ce que vous pensiez, la politique de l'enfant unique vient de l'Ouest », *Slate*, [URL : <https://www.slate.fr/story/109127/politique-enfant-unique-chine-ouest?amp>, consulté le 28 juin 2020].

RAMBAL Julie, 2016, « Pour la planète, elles ne font pas d'enfants », *Le Temps*, Genève.

RTBF, 31 juillet 2018, « 13% des jeunes Belges ne veulent pas d'enfant : un pourcentage largement supérieur à la moyenne européenne » [URL : https://www.rtf.be/info/belgique/detail_13-des-jeunes-belges-ne-veulent-pas-d-enfant-un-pourcentage-largement-superieur-a-la-moyenne-europeenne?id=9984917, consulté le 19 juillet 2020].

Sites Internet

BirthStrike, « Declaration » [URL : <https://www.birthstrikeforfuture.com/>, consulté le 27 juin 2020].

Démographique Responsable.org, « Qui sommes-nous ? » [URL : <https://www.demographie-responsable.org/qui-sommes-nous.html>, consulté le 9 juin 2020].

Eurostat, 2020, *Total fertility rate*, Europa [URL : <https://ec.europa.eu/eurostat/databrowser/view/tps00199/default/table?lang=en>, consulté le 10 mai 2020].

Ined (Institut national d'études démographiques), « Transition démographique », [URL : <https://www.ined.fr/fr/lexique/transition-demographique/>, consulté le 4 juillet 2020].

Nations Unies, « La population » [URL : <https://www.un.org/fr/sections/issues-depth/population/index.html>, consulté le 15 juillet 2020].

She decides, *The Manifesto* [URL : <https://www.shedecides.com/manifesto/>, consulté le 2 avril 2020].

VHEMT.org, « About the Movement » [URL : <http://www.vhemt.org/aboutvhemt.htm#vhemt>, consulté le 9 juin 2020].

Documents officiels

Direction générale de la Santé, 2007, « Stérilisation à visée contraceptive. Livret d'information », Ministère de la santé, de la jeunesse et des sports, Paris, [URL : https://solidarites-sante.gouv.fr/IMG/pdf/livret_sterilisation_a_visee_contraceptive.pdf, consulté le 7 août 2020].

Sénat de Belgique, session de 2003-2004, Document parlementaire n° 3-419/1, Proposition de loi relative à la stérilisation contraceptive et thérapeutique, 12 décembre 2003, [URL : <https://www.senate.be/www/?Mival=/publications/viewPub.html&COLL=S&LEG=3&NR=419&VOLGNR=1&LANG=fr>, consulté le 7 août 2020].

Annexes

Table des matières

Annexes.....	68
1. Annexe 1 : Données démographiques mondiales.....	69
2. Annexes 2 : Méthodologie.....	69
2.1. Appel à témoignages.....	69
2.2. Guide d'entretien.....	70
2.3. Tableau des interviewés.....	71
3. Annexes 3 : Extraits d'entretiens.....	72
3.1. Apparition de ce choix.....	72
3.2. Raisons démographiques.....	72
3.3. Raisons écologiques.....	73
3.4. Souci pour l'enfant.....	74
3.5. Raisons politiques.....	74
3.6. Raisons psychologiques et de santé.....	75
3.7. Raisons personnelles.....	75
3.8. Responsabilité existentielle.....	76
3.9. Ce choix dans un scénario différent.....	76
3.10. Réactions de l'entourage et de la société.....	77
3.11. Arguments écologiques et démographiques mieux acceptés.....	77
3.12. Adoption et famille d'accueil.....	78
3.13. Education collective des enfants.....	79
3.14. La remise en cause de l'image de la femme mère.....	81
3.15. Stérilisation définitive.....	83
3.16. Pour un contrôle des naissances ?.....	83
3.17. Une extinction de l'être humain.....	84
3.18. Avoir un enfant ou ne pas avoir d'enfant : un choix égoïste quoi qu'il en soit ?.....	85
3.19. Penser ce choix.....	86

1. Annexe 1 : Données démographiques mondiales

MONDE - Estimations 2020								
Pays	Population totale (en milliers)	Taux de natalité	Taux de mortalité	Espérance de vie	Taux de mortalité infantile	Nombre d'enfant(s) par femme	Taux de croissance	Population de 65 ans et plus (en milliers)
AFRIQUE	1 340 598	32,6	7,8	63,5	44,2	4,30	24,4	47 096
AMÉRIQUE LATINE ET CARAÏBES	653 962	15,9	6,4	75,6	14,6	2,00	8,9	58 651
AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE	368 870	11,8	8,8	79,3	5,6	1,75	6,1	61 903
ASIE	4 641 055	15,8	7,0	73,8	23,2	2,12	8,4	411 603
EUROPE	747 636	10,1	11,2	78,7	3,8	1,61	0,4	142 906
OCÉANIE	42 678	16,2	6,8	78,9	16,9	2,33	12,8	5 448
MONDE	7 794 799	18,0	7,6	72,8	27,5	2,44	10,4	727 606

Source : World Population Prospects. Nations Unies. 2019

Note de lecture : La publication World Population Prospects fournit les estimations de population des Nations Unies pour tous les pays du monde pour chaque année entre 1950 et 2020 et les projections selon différents scénarios (bas, moyen et haut) pour chaque année entre 2020 et 2100. Les chiffres présentés ici correspondent aux projections pour l'année en cours selon le scénario moyen.

Source : Ined.fr, « Tous les pays du monde », [<https://www.ined.fr/fr/tout-savoir-population/chiffres/tous-les-pays-du-monde/>], consulté le 15 juillet 2020].

2. Annexes 2 : Méthodologie

2.1. Appel à témoignages

Bonjour,

Je suis étudiante à l'Université de Liège, en dernière année de Master à la Faculté des Sciences Sociales (Socio-Anthropologie du Développement). Pour mon mémoire/travail de fin d'études, je m'intéresse aux personnes qui décident de ne pas faire/avoir d'enfant pour « sauver » la planète.

J'aimerais rencontrer des femmes et des hommes qui n'ont pas d'enfant et ne désirent pas en faire pour des raisons écologiques, environnementales, et/ou démographiques (et autres), afin de mieux comprendre ce choix de vie. Si vous vous sentez concerné.e.s et acceptez de me parler de votre expérience de façon anonyme, si vous connaissez des personnes qui partagent ce genre d'idée, ou si vous avez des questions sur ma recherche, n'hésitez pas à me contacter à cette adresse : ... Je serai ravie de vous rencontrer, d'échanger par visioconférence, par téléphone ou par message.

Pour ma recherche, vos témoignages sont essentiels, c'est pourquoi j'ai besoin de votre aide. Merci à toutes et à tous pour l'attention que vous porterez à cet appel à témoignages,

Louise S.

2.2. Guide d'entretien²⁰

Profil : âge ou tranche d'âge, nationalité et/ou pays de résidence ?

Quel parcours scolaire ? (études supérieures, domaine d'études, choix,...)

Quel parcours professionnel ? (carrière actuelle, passée et future)

Quel parcours familial ? (milieu familial, situation des parents (mariés, séparés, divorcés, veufs), frères et sœurs, quelles relations,...)

Quel parcours affectif ? (en couple ou célibataire, orientation sexuelle, cohabitation,...)

Pour quelle(s) raison(s) ne voulez-vous pas d'enfant ?

Depuis quand n'en voulez-vous pas ?

Si compagnon.e, le choix est-il partagé par celui.le-ci ? (ou négociation avec le partenaire)

Comment ressentez-vous ce choix de non-parentalité ? Est-il difficile, violent ? Fait-il mal ?

Est-ce que ce choix pourrait changer ? (regret, manque,...)

Si la situation écologique, environnementale, démographique (ou autre : sociale, économique, politique, etc.) était différente, si nous vivions dans un monde idéal, voudriez-vous un(des) enfant(s) ?

Quand et comment est née votre conscience écologique ? Certaines personnes vous ont-elles influencé ? (amis, famille, collègues, médias, réseaux sociaux, lectures,...) ?

Vos craintes sont-elles plutôt liées à la protection de l'environnement, au réchauffement climatique, à la croissance démographique mondiale, à la surpopulation, ou autres ?

(Pas une réelle question à poser, mais essayer de voir si les personnes ont une conscience pour le « Sud » et les enjeux mondiaux ? → Le choix de ne pas avoir d'enfant résulte-t-il d'une pensée globale du monde ou est-ce un choix privé, à un niveau intime et personnel plus que collectif ?).

Au jour le jour, avez-vous des pratiques, actions, mode de vie écologiques ? Si oui, quels sont ces gestes ?

On parle de développement durable, mais ce choix « casse » l'aspect durable de l'humanité, car si on ne fait plus d'enfant, il n'y aura pas de générations futures. Quelle est votre opinion ?

Quelle est votre opinion sur le vieillissement de la population ?

Quelle est votre opinion sur les personnes qui ont des enfants de manière générale ?

Quelle est votre opinion sur les personnes « écolos » qui font des enfants et affirment qu'ils les conscientiseront, les éduqueront sur les enjeux écologiques afin que ces enfants deviennent une partie de la solution ?

Avez-vous déjà pensé, réfléchi, envisagé l'adoption d'enfant(s) ou pas ?

Quand vous dites autour de vous que vous ne voulez pas d'enfant, donnez-vous des explications, des raisons à ce choix ? Si oui, lesquelles ?

Et comment réagissent les personnes à qui vous en parlez ? Quels sont les retours que vous en avez ?

Quelles sont leurs réactions à ces raisons écologiques, environnementales, et/ou démographiques ?

²⁰ Ce guide d'entretien est en partie inspiré de celui de Charlotte Debest, 2014, p. 201.

Parmi vos raisons, y en a-t-il certaines que vous expliquez plus que d'autres ? Et parmi celles que vous donnez, avez-vous l'impression que certaines sont mieux acceptées que d'autres ? Si oui, lesquelles ?

Au-delà de vos proches, ressentez-vous quelque chose de particulier de la part de la société de manière générale face à ce choix de non-parentalité ?

Avez-vous des questions ?

2.3. Tableau des interviewés

N°	Nom fictif	Date	Âge	Nationalité/pays de résidence	Situation affective	Diplôme/profession	Stérilisation définitive
1	Axelle	23.11.19	39 ans	Québec	En couple hétérosexuel	Diplôme de Master - Aide-ménagère indépendante et créatrice d'accessoires de mode	Pas évoquée
2	Mélanie	11.12.19	21 ans	Belgique	En couple hétérosexuel	Diplôme de Bachelier - Etudiante	Pas évoquée
3	Julien	12.12.19	27 ans	Belgique	En couple hétérosexuel – mais identité féminine (transgenre)	Diplôme d'enseignement secondaire - Service communication des Scouts	Pas évoquée
4	Rosalie	26.04.30	29 ans	Française vivant temporairement en Australie	En couple hétérosexuel	Diplôme de Licence - Soigneuse animalière	Faite
5	Françoise	07.05.20	32 ans	Belgique	En couple hétérosexuel	Diplôme de Bachelier – reprend une formation en comptabilité	Pas évoquée
6	Stéphanie	7.05.20	30 ans	France	En couple hétérosexuel	Diplôme de Soigneuse animalière – même profession	Pas évoquée
7	Nora	11.05.20	28 ans	Française vivant temporairement au Japon	En couple hétérosexuel	Diplôme de Master – Reprend des études en sciences dentaires	Désirée
8	Déborah	12.05.20	34 ans	Belgique	En couple hétérosexuel	Diplôme d'études supérieures - Secrétaire de direction dans un conservatoire	En planification
9	Laureline	12.05.20	30 ans	France	En couple homosexuel	Diplôme d'études supérieures - Rédactrice	Pas évoquée
10	Catherine	13.05.20	43 ans	France	En couple hétérosexuel	Diplôme d'études supérieures - Travailleuse sociale et formatrice	Faite
11	Elise	13.05.20	25 ans	France	En relation de poly-amour	Diplôme de Master - Doctorante en psychopédagogie	Désirée

12	Charline	20.05.20	34 ans	Française vivant temporairement au Québec	Célibataire sortant depuis peu d'une longue relation de couple hétérosexuel	Diplôme de Master - Doctorante en études de genre et psychologie sociale	Pas évoquée
13	Amélie	27.05.20	23 ans	France	Célibataire - Homosexuelle	Diplôme de Licence - Ingénieure de recherche en psychologie sociale	Pas évoquée

3. Annexes 3 : Extraits d'entretiens

3.1. Apparition de ce choix

Mélanie : « *il doit y avoir moins d'un an je pense [donc à 20 ans]* ».

Stéphanie : « *Je pense que j'ai jamais voulu avoir d'enfant [...] Je pense pas qu'on nait avec le truc de faire un enfant. Je me suis jamais dit que je veux un enfant. Mes sœurs elles en parlaient qu'elles voulaient des enfants. Et je me suis dit moi ben non ça me dit rien. En fait ouais je pense que c'est le sens inverse : je me suis jamais dit que je voulais un enfant* ».

Déborah : « [depuis] *Toujours. J'étais une petite fille par exemple qui ne jouait pas avec un bébé, mais avec une poupée, c'était une amie. Donc même si à l'adolescence je ne posais pas des mots francs comme je les pose aujourd'hui, ils ont été pensés à l'âge de 19 ans. A l'âge de 19 ans c'était véridique pour moi* ».

Elise : « *ça fait assez longtemps parce que quand j'ai eu 15 ans, j'ai commencé à me poser cette question-là. Je me suis dit 'bon est-ce que j'ai envie d'avoir des enfants ?' parce que dans ma famille on commençait à me poser ces questions en fait. Donc ça venait pas de nulle part* ».

Amélie : « *Je sais pas trop, c'est venu petit à petit avec plein de choses différentes déjà [...]. Ouais je dirais depuis 2-3 ans je me pose vraiment la question quoi [vers l'âge de 20 ans]* ».

3.2. Raisons démographiques

Mélanie : « *je trouve qu'il y a déjà beaucoup de personnes au niveau de la population* ».

Rosalie : « *Ben non, c'est pas réglo [d'avoir des enfants] pour la planète et pour le reste des habitants de cette planète au final qui vont en pâtir un jour ou l'autre* ».

Françoise : « *Plus on est nombreux, plus la qualité de vie va être abominable. Quand je vois que l'eau potable ça devient quelque chose de quand même très difficile d'accès pour tout le monde. Ça commence à être compliqué. Même certains pays industrialisés maintenant ont des problèmes à se fournir en eau potable. Donc je pense pas que ça va aller en s'améliorant avec la pression démographique* ».

Stéphanie : « *Tu mets une nouvelle personne sur le monde en sachant qu'il y en a je sais pas combien par jour [...] tant de monde sur une Terre qui peut pas garder autant de monde et subvenir à autant de besoins* ».

Nora : « *Et moi mettre un humain de plus sur la planète, c'est comme si j'allais à l'encontre de mes valeurs* ».

Déborah : « *Par contre l'explosion démographique qui est encore, à mes yeux, présente et quand je vois encore des familles qui font 3, 4, 5, 6 enfants, à l'heure actuelle, ça me sidère littéralement* ».

Laureline : « *quand j'étais petite je me rappelle qu'on était 6 milliards sur Terre, et là on est 7 milliards. Mais je me dis si ça continue encore exponentiellement comme ça, on va être combien ? J'ai peur que ce soit trop* ».

Elise : « *puis l'empreinte carbone de cet enfant et puis c'est très lié à cette question de surpopulation : à quel point on a besoin d'un nouvel enfant sur terre ? C'est égoïste de penser qu'à soi. On n'a pas besoin d'augmenter ce chiffre qui est pour moi déjà beaucoup trop grand* ».

Amélie : « *c'est énorme le fait d'avoir un enfant. Au niveau démographique j'en voyais vraiment pas la nécessité parce que je me disais tout le temps qu'il y a déjà beaucoup d'enfants qui n'ont pas la chance d'avoir une famille et qui demandent que ça. À quoi bon faire un enfant s'il y a déjà des enfants sans famille quoi ?* ».

3.3. Raisons écologiques

Rosalie : « *Et je me disais mais non 'là t'es végétarienne, tu fais tout pour limiter ton impact écologique le maximum que tu peux atteindre à ton niveau, mais par contre à côté de ça tu aurais un enfant alors que c'est le pire truc que tu puisses faire à la planète' [...] Mais par contre voir plein de gens qui consomment, qui utilisent du plastique pour rien, qui balancent leurs choses dehors. Cette consommation de nourriture, cette production de masse et puis aussi tous ces prêts à jeter qu'on achète. 'Fin voilà faire un enfant c'est lui acheter des jouets à la con desquels il va se servir quelques mois et après ça va finir à la poubelle. Et dans sa vie d'adulte ce sera sûrement la même chose. Comme nous tous, c'est pas juste les enfants. Mais autant mettre un frein à ça* ».

Charline : « *je me dis qu'avec l'intersection du problème de réchauffement climatique et de croissance démographique, à un moment donné il y a des gens qui vont avoir faim. Et je me sens pas prête à faire un petit Occidental qui va probablement lui ou elle aura accès à de la nourriture, et c'est pas vraiment de l'enlever de la bouche de quelqu'un d'autre, mais en tout cas de rajouter une bouche de plus sur terre qui en plus serait une bouche favorisée* ».

Françoise : « *On peut calculer comme on veut, on met le truc sur papier, un être humain consommera toujours beaucoup plus que s'il n'était pas là. Donc quelles que soient ses bonnes actions, il changera pas le monde. Sa non-présence sera toujours plus écologique que toutes les bonnes actions qu'il pourrait faire* ».

Elise : « *je me suis rendue compte de ce que moi déjà je faisais comme déchets, donc je me suis rendue compte qu'un enfant je vois ça maintenant comme un tas, une tonne de déchets qui va continuer à détruire notre planète. Donc voilà il y a ce tas de déchets, et puis l'empreinte carbone de cet enfant* ».

Charline : « *si je mets au monde un petit Occidental, même si je lui mets des couches lavables et que je le fais manger bio, végétalien, et que je lui donne pas de médicaments, et que je sais pas quoi, ben reste que ce sera une bouche à nourrir importante en termes de nourriture, je sais pas comment dire ça, mais une bouche qui aura plus de poids que si j'habite au Bhoutan* ».

3.4. Souci pour l'enfant

Rosalie : « Ben d'un côté c'est pas seulement pour l'impact écologique que c'est égoïste de faire un enfant, mais c'est pour cet enfant aussi je veux dire. Si ça se trouve ce gamin il sera harcelé à l'école, ou il aura des soucis dans sa vie et il regrettera d'être né. Après on peut pas le savoir, peut-être qu'il aura une vie super. Donc on met au monde quelqu'un sans lui demander son avis, ce serait plus facile si on pouvait demander avant [rires] mais malheureusement on peut pas. Et on impose ça, on impose une vie et on sait pas ce que cet enfant deviendra. Ce sera peut-être un gros loser [rires] 'fin voilà ».

Françoise : « Là c'est plus pour l'enfant lui-même que pour moi en fait. C'est pas dans un souci d'avoir la paix, de devoir se lever le matin ou quelque chose comme ça, c'est vraiment le souci de l'avenir de cet enfant-là ».

Déborah : « C'est quoi l'avenir pour cet enfant ici ? On voit bien qu'obtenir des diplômes ne sert à rien, qu'il faut des expériences, qu'il faut ceci, qu'il faut cela. Qu'est-ce qui va pouvoir rendre heureux et épanouir notre future génération ? Je ne comprends pas ».

Catherine : « Et peut-être que je les aime un peu trop justement ! J'en discutais avec une copine et je disais que moi je veux pas avoir d'enfant aussi parce que je veux pas avoir à mettre mon enfant dans le système scolaire tel qu'il est aujourd'hui en France. Déjà à l'école maternelle on évalue des compétences comportementales des enfants, enfin je trouve ça complètement aberrant. Ça me rendrait vraiment en colère. [...] Dans la société dans laquelle on vit quoi, où le danger il est là en permanence, où il y a de la mise en concurrence, il faut être le meilleur, le plus beau, faut être celui qui a les meilleures valeurs, celui qui est le plus créatif, celui qui est le plus ceci, le plus cela ! ».

Elise : « avoir peur de le faire souffrir dans ce monde. J'en veux à mes parents de m'avoir mise au monde. Et je ne veux surtout pas qu'un enfant, le mettre au monde sans sa volonté en plus, on lui demande même pas son avis, on le met au monde comme ça, et paf société de merde en plus ! Et on le fait souffrir ».

Charline : « Moi j'ai un doctorat en éducation et puis l'école je trouve qu'il y a des problèmes, et puis j'ai pas envie de me retrouver dans une situation où je devrais mettre mon enfant à l'école. [...] Je veux pas faire des enfants parce qu'il y a des personnes âgées dans la société et qu'ils ont besoin. 'Fin je trouve que c'est un poids très très lourd à faire porter à une génération qu'on fait naître ».

Amélie : « Et oui il y a un contexte écologique qui fait que 'ok tu veux faire beaucoup d'enfants très bien, mais par contre dis-toi que tes enfants ils vont en chier' parce qu'ils vont devoir vivre dans un monde écologiquement instable ».

3.5. Raisons politiques

Rosalie : « il faudrait arrêter de faire des enfants [opinion qu'elle publie sur un réseau social]. Et suite à ça une personne m'a répondu 'mais non le problème c'est pas de faire des enfants, le problème c'est la mauvaise répartition des ressources'. Alors oui c'est vrai que c'est un problème et qu'il y a des gens qui meurent de faim. Aujourd'hui si on répartissait équitablement les ressources personne ne mourrait de faim globalement. Mais ceci dit, on serait quand même trop nombreux ».

Déborah : « [les raisons de son choix] La majorité du temps c'est pour l'écologie, l'économie mondiale, l'aspect politique, la dégradation des rapports sociaux à mes yeux ».

3.6. Raisons psychologiques et de santé

Rosalie : « *Parents divorcés, je ne vois plus mon père depuis plus de 10 ans. Donc peut-être que ça peut jouer aussi quelque part dans mon choix, parce que je me rappelle toujours avoir eu un père assez violent on va dire. Et je me souviens qu'un jour après une raclée quand j'avais 10 ans je me suis dit 'je veux jamais d'enfant pour pas leur faire subir ce que mon père me fait subir'. Donc je pense qu'il y a eu un petit dé clic à ce moment-là* ».

Catherine : « *Et après d'un point de vue plus individuel c'est que je pense très concrètement, j'ai pas eu de modèle parental satisfaisant et je saurais pas comment faire. Donc moi j'ai toujours tout fait pour éviter d'avoir des enfants* ».

3.7. Raisons personnelles

Axelle : « *ni mon chum ni moi ne ressentons le besoin de nous reproduire [...] Je sens pas le besoin de mater. Ça m'intéresse pas* ».

Julien : « *Alors c'est un choix personnel [...] Je n'en ai vraiment pas le besoin et personnellement je trouve ça un peu ridicule* ».

Rosalie : « *ben clairement, il y a des raisons personnelles, j'ai pas besoin de ça dans ma vie. Avec mon copain on est très bien, on est heureux, et on se dit mais à quoi ça sert de faire un enfant, de rajouter un facteur qui va te briser. [...] Pour toi [en parlant d'elle-même] un bébé c'est dégueulasse. [...] Et puis après moi je me vois pas du tout torcher un cul, ou aider à faire des devoirs, ou aller faire des courses de rentrée, non. Ce côté-là c'est peut-être égoïste. Mais j'ai d'autres choses à faire de ma vie que de m'occuper de quelqu'un d'autre. [...] Mais oui ça doit aider de pas avoir d'office la fibre maternelle du coup ça paraît naturel* ».

Stéphanie : « *Principalement, la raison c'est surtout que j'ai toujours pas compris à quoi ça servait. Je pense que j'ai jamais voulu avoir d'enfant. [...] Mais moi c'est pas quelque chose qui m'intéresse et je me vois pas prendre le temps d'avoir un enfant. Et parce que je vois pas bien le but d'avoir un enfant, parce que c'est énormément de temps surtout que j'ai pas envie de donner à quelqu'un d'autre qu'à moi et à mon copain. Donc c'est surtout pour ça en fait. [...] Parce que pour moi être en couple, le but final c'est pas ça. Avoir un enfant c'est pas un but pour moi. [...] Et en plus je travaille, donc je n'ai pas du tout le temps et la tête. Si c'est pour faire un enfant et le faire garder 12h sur 24 par quelqu'un d'autre qui me voit moins, qui voit d'autres personnes, je ne vois pas du tout le principe* ».

Nora : « *Un enfant ça me foutrait en l'air, ça foutrait en l'air notre couple parce qu'on est tellement fusionnel. Je lui ai dit [à son mari] si on a là un gamin avec nous on ne serait plus un couple, on vivrait plus [...] De base j'ai absolument pas ce que les gens aiment appeler « instinct maternel », moi je l'ai absolument pas et ça me manque pas. [...] Parce que moi si on me met un gamin dans les pattes et que 24h sur 24 il compte sur moi et que je vive à travers lui, ça va me taper sur le système. [...] Et je me vois mal avoir une famille, je veux voyager, découvrir du monde, découvrir des civilisations. [...] Donc moi plus tard je me vois encore sur les routes, changer de métier constamment ou pas. Mais ouais je me vois pas avec quelque chose de fixe* ».

Catherine : « *Donc le désir d'enfant je ne l'ai jamais ressenti [...] Et après d'un point de vue plus individuel c'est que je pense très concrètement, j'ai pas eu de modèle parental satisfaisant et je saurais pas comment faire. Donc moi j'ai toujours tout fait pour éviter d'avoir des enfants [...] Je pense qu'aussi la question des responsabilités, non je crois que je ne pourrais pas assumer. Puis physiquement parlant, j'ai pas l'âge de faire des nuits blanches, de me lever* ».

Elise : « *c'était vraiment une entrave à mon indépendance. Et de plus en plus je me suis dit à quel point il est extrêmement difficile d'avoir ce rôle de mère, tant par la disponibilité qu'il faut sans cesse, et ça ça me paraissait une montagne. La surcharge cognitive mentale : devoir s'occuper d'un enfant, devoir l'éduquer, je vis assez de surcharge comme ça, ça m'est assez difficile comme ça. Et s'est ajouté surtout ma passion pour la recherche, puisque j'aspire à devenir enseignante et chercheuse. Donc concrètement je me dis que je vais dédier ma vie à la recherche, donc je ne peux pas la dédier à un enfant* ».

Charline : « *Je dirais que la première raison c'était comme je sais pas, c'est comme ça au même titre que j'étais brune ou que je parlais français* ».

Amélie : « *Et puis de toute manière je me disais aussi que j'aimais pas forcément les enfants [rires]. Et que j'avais jamais ressenti l'envie d'en avoir. Du coup tout ça allait bien ensemble. Et dans tous les cas je me disais que je voyais pas la nécessité d'en avoir d'une part parce que j'en avais pas forcément l'envie et d'autre part parce qu'il y avait toutes mes valeurs qui allaient dans ce sens-là* ».

3.8. Responsabilité existentielle

Axelle : « *devoir expliquer à notre enfant 'ben ouais c'est ça, c'est dégueulasse, c'est tout pollué, y a plus de planète, y a plus rien, c'est grâce à nous !', non je veux pas vivre ça ! Vraiment pas !* ».

Déborah : « *je n'aurais jamais pu assumer que mon enfant à 20 ans vienne devant moi et me dise 'et sinon tu peux m'expliquer ce que je fous ici dans ce bazar, dans tout ce bordel ?'. Et moi j'aurais jamais pu assumer de devoir dire 'ben on avait envie d'avoir un mini-nous. Egoïstement moi et ton père on voulait un petit nous'. Et ça j'aurais jamais pu assumer* ».

Elise : « *avoir peur de le faire souffrir dans ce monde. J'en veux à mes parents de m'avoir mise au monde. Et je ne veux surtout pas qu'un enfant, le mettre au monde sans sa volonté en plus, on lui demande même pas son avis, on le met au monde comme ça, et paf société de merde en plus ! Et on le fait souffrir [...] parce que je sais ce que c'est : souffrir mentalement, et souffrir face à cette impuissance au monde. Et je veux surtout pas. Donc l'argument du 'nous on doit les éduquer', mais leur transmettre ce 'tiens voilà ce sentiment d'impuissance que tu pourras pas résoudre à toi tout seul'. Ohlala non non !* ».

3.9. Ce choix dans un scénario différent

Stéphanie : « *Non parce que j'ai pas besoin de ça. Je pense que je suis heureuse, il ne me manque rien* ».

Laureline : « *peut-être que dans un contexte différent ça aurait été différent. Mais là c'est chaud quand même* ».

Françoise : « *Si on n'était pas dans un monde aussi moche je pense que ma réflexion aurait été bien différente. Là c'est plus pour l'enfant lui-même que pour moi en fait. C'est pas dans un souci d'avoir la paix, de devoir se lever le matin ou quelque chose comme ça, c'est vraiment le souci de l'avenir de cet enfant-là. Et si j'étais sûre qu'il pourrait avoir un avenir correct, alors oui j'aurais pu envisager d'avoir un enfant* ».

Amélie : « *oui effectivement je pense que s'il n'y avait pas ces deux éléments importants pour moi peut-être que j'envisagerais plus sérieusement la possibilité d'avoir des enfants. Mais comme je te dis, en plus de tout ça, il y a le fait que j'aime pas forcément les enfants, que ça m'attire pas du tout, en tout cas en ce moment. À mon âge [23 ans] en tout cas s'il n'y avait pas toutes ces raisons, j'aurais pas*

d'enfant et j'en voudrais toujours pas rapidement quoi. Mais oui je pense quand même que j'y réfléchirai plus sérieusement ».

3.10. Réactions de l'entourage et de la société

Amélie : « Le fait de dire je ne veux pas d'enfant parce que j'aime pas les enfants là les gens te regardent en mode 'oui bon euh on a tous eu une phase où on n'aimait pas les enfants et t'inquiète ça changera'. Et là personne te prend au sérieux en général. Après effectivement quand tu viens dire, en fait c'est vraiment pas les mêmes réactions quand j'y pense, quand tu dis 'j'ai pas envie d'enfant pour des raisons écologiques', là on va te dire 'ok t'es vraiment trop extrémiste. Si c'est juste pour ça, tranquille on n'est pas non plus dans ce délire-là'. Là les gens prennent limite peur en mode 'waouw ok c'est une radicale de l'écologie là'. Et puis j'évoque pas souvent la raison démographique parce que là c'est vraiment de l'incompréhension totale en mode. Après si, ce que j'évoque le plus c'est le fait personnel de me dire je veux pas d'enfant parce que je considère que c'est plus important d'en adopter que d'en faire pour des raisons personnelles parce que je trouve qu'il y a trop d'enfants qui ont besoin d'une famille et qu'on n'a pas besoin d'en faire pour des raisons complètement égoïstes quoi. Ça c'est ce que j'évoque avec mes amis proches parce que je les sens capables de débattre et d'entendre ça sans considérer que c'est une attaque personnelle parce qu'ils ont des enfants. C'est pas facile à dire à des gens qui ont des enfants, parce que tu les considères comme des égoïstes. Mais j'essaie toujours de choisir quel propos je vais utiliser en fonction des personnes. En général ça passe quand même et ils comprennent. De toute façon tu auras toujours cette vision de soit tu veux pas d'enfant parce que tu vas changer d'avis et que t'es jeune et que t'es pas décidée, soit t'es radicale, soit t'es complètement paumée dans ta vie, ou soit on te considère comme une personne sensée qui a réfléchi à la question et qui s'est dit 'ok elle veut pas d'enfant' et là on va peut-être commencer à être respectée un peu pour ton choix quoi. Mais bon c'est toujours un peu un pari en fonction de la personne ».

3.11. Arguments écologiques et démographiques mieux acceptés

Déborah : « On va dire que les arguments que j'avance font quand même mouche et on n'ose pas le dire, on a beaucoup de mal à argumenter derrière quand j'explique les multiples raisons qui font que je n'en veux pas. Parce qu'au fond ces personnes-là sont dans le même monde que moi et elles le voient bien. Elles sont plutôt mal à l'aise et gênées parce que ce sont des personnes qui se tracassent énormément pour l'avenir de leur enfant, et donc voilà. [...] Ce sont des jeunes de mon âge qui sont dans des galères financières, qui sont dans des galères de travail, qui ont le même tapage médiatique que moi du point de vue de l'écologie, etc. Et donc à un moment donné ben oui ils les entendent bien mes arguments. À un moment donné, pour finir, ils sont mal à l'aise ».

Charline : « Ah l'écologie est très bien acceptée, peut-être moins par les parents parce que ça doit les culpabiliser quelque part, même si c'est pas l'objectif. Mais je trouve que l'écologie est quand même une raison qui est mieux acceptée que 'moi j'ai autre chose à faire dans mon quotidien', ça ça passe pas ! Mais oui oui l'écologie elle passe très bien. Les autres sujets c'est comme plus compliqué. Mais moi j'ai l'impression que oui quand on commence à mettre en balance un bien-être collectif, les gens sont plus enclins à comprendre, parce que ça les touche j'imagine tu vois. Quand je dis 'ouais moi je veux pas d'enfant parce qu'aujourd'hui je fais un doctorat, j'ai plein de contrats en même temps, j'adore ça, peut-être que demain je ferais complètement autre chose, je vois pas la place d'un enfant là-dedans'. Les gens vont répondre que 'oui mais c'est jamais le bon moment. Oui tu pourrais quand même

t'arranger, c'est pas incompatible'. Je le sais, mais c'est pas mon choix dans cette situation-là, et ça les gens ils ne le comprennent plus difficilement. Alors que quand on pense à un bien-être collectif, les gens se sentent peut-être plus inclus dans la réflexion ».

3.12. Adoption et famille d'accueil

Option envisagée si le refus d'enfant venait à changer :

Axelle : « Du coup on s'est dit avec mon chum que si à un moment donné on sent le besoin d'avoir un enfant, que si on ressentait ce feeling-là, ben à la DPJ il y a plein d'enfants qui ont besoin de parents, fait qu'on prendrait un enfant « seconde main » [rires]. Mais ça reste que, il y a justement plein d'enfants qui naissent qui sont peut-être pas nés au bon endroit, au bon moment, avec les bons parents. Fait que si à un moment donné on ressent ce besoin-là ben ce sera possible, mais sinon à date-là non ».

Mélanie : « Et du coup je préfère m'occuper d'un enfant qui est déjà mis au monde sans avoir rien demandé, et voilà. Enfin je préférerais adopter [...] Parce qu'en fait déjà de base je suis assez touchée par les enfants dans le monde qui sont abandonnés. Quand j'étais petite je m'étais dit que plus tard j'adopterai un enfant ».

Stéphanie : « Non j'ai jamais envisagé cette alternative. Si un jour je veux des enfants, mais bon je pense que si déjà à 30 ans tu t'es toujours dit que t'en voulais pas, ça m'étonnerait que ça change d'ici là [...] Je n'adopterais pas d'enfant je pense, mais si j'avais envie d'enfant ce serait plutôt ça. De me dire bon ben de toute façon il est déjà sur Terre, donc c'est comme ça et autant lui donner une bonne vie plutôt que d'en faire un ».

Nora : « Alors ça c'est si vraiment mon mari veut un héritier, je reprends ses paroles, c'est 'si je veux un héritier'. En fait il veut que nos biens matériels reviennent à un héritier, de pouvoir les donner à quelqu'un. Donc je lui ai dit que la seule chose que je pourrais lui offrir c'est l'adoption, mais d'un enfant de minimum 5 ans parce que moi les bébés j'arrive vraiment pas ».

Amélie : « Alors c'est pas qu'en soi je veux pas d'enfant, c'est que je veux pas faire d'enfant. Avoir un enfant pour moi c'est pas tout à fait la même chose. On peut avoir un enfant sans en faire tu vois ce que je veux dire, par l'adoption par exemple. Donc moi pour le moment je veux pas d'enfant hein c'est sûr, je veux pas en avoir non plus. Après je me dis pas que ça arrivera jamais. Mais en tout cas une chose est sûre c'est que je ne veux pas faire d'enfant ».

Alternative prônée pour les personnes désirant être parents :

Julien : « s'ils sont stériles forcément ils vont adopter, ils ne pourront pas avoir d'enfant. Mais dans la situation où quelqu'un pourrait avoir des enfants, on peut se dire voilà il y a des enfants dont personne ne veut, je vais m'en occuper quoi. Donc oui il y a probablement moyen de, dans une utopie ».

Rosalie : « Pas du tout non. Non seulement il y a les raisons écologiques, mais en plus de ça j'ai beaucoup d'autres raisons à côté pour les enfants qui me font dire non c'est mort, que ce soit le mien ou qu'il soit adopté non, même si c'est un moindre mal aussi. C'est un beau geste et au final ça limite la casse. Les gens qui font ça c'est tout à leur honneur ».

Laureline : « *il y a tellement d'enfants dans les orphelinats. Et je me dis mais pourquoi les gens veulent continuer à faire des enfants alors qu'ils pourraient très bien adopter s'ils ont vraiment envie de s'occuper de quelqu'un. Pourquoi est-ce qu'ils ont besoin de vouloir que ça sorte de leur ventre, que ce soit absolument leur sang, leur ADN ?* ».

Réponse à donner en cas de questionnement d'autrui :

Elise : « *Mais en fait cette question advient uniquement pour pouvoir répondre aux personnes qui me disent 'là tu te fais stériliser et si demain t'as envie ?' et je répondrai 'ben je pourrais adopter', alors qu'en réalité c'est pas du tout de quoi j'ai envie, au fond. Je suis même sûre que j'ai pas envie de ça* ».

L'idée de famille d'accueil :

Françoise : « *Par contre avec mon compagnon on aimerait bien devenir famille d'accueil pour les enfants placés par le juge. Parce que j'ai été animatrice pour ces enfants-là quand j'étais plus jeune et c'est vrai que ces petits bouts-là qui n'ont pas eu de chance dans la vie ben je pense que du coup comme ils sont là ça pourrait être une bonne alternative pour nous* ».

Déborah : « *Non l'adoption je ne l'ai pas envisagée. La famille d'accueil oui, l'adoption non [...] J'ai un peu du mal avec l'idée de tout l'administratif et toutes les dépenses financières qu'il y a autour de l'adoption. L'idée est bonne, mais je préfère alors à ce moment-là le principe de la famille d'accueil* ».

3.13. Education collective des enfants

Julien : « *Fréquenter des jeunes moi j'ai aucun problème, je suis sûr que je serai un tonton super [rires] ou que je m'occuperais bien d'enfant, je sais pas moi je veux bien aller un orphelinat m'occuper d'enfant. J'adore les enfants, d'ailleurs je suis chez les Scouts. [...] Parce qu'en tant qu'adulte on peut participer à changer le système sans avoir des enfants au niveau de l'éducation. Est-ce que je pourrais pas devenir un très bon prof et avoir un impact sur ma communauté ? Est-ce que je pourrais pas vraiment voter, devenir politicien, avoir un impact sur ma communauté pour améliorer voilà euh. Ou même les Scouts pour améliorer l'éducation. L'éducation je pense qu'il n'y a pas que ses enfants qu'on peut aider à éduquer, on peut donner son avis. Alors est-ce que ça vaut le coup de rajouter encore des humains pour ça ? Moi personnellement je pense pas. [...] Je comprends pas pourquoi on pourrait pas voir la population comme une grande famille, et de dire j'ai des enfants, mais les enfants des autres sont aussi mes enfants. Donc tout le monde participe à l'éducation de tous les enfants. [...] C'est très intéressant les Scouts à ce niveau-là, pour l'éducation des jeunes justement. Et ça permet aux gens comme moi qui n'ont pas spécialement envie d'avoir la responsabilité d'avoir des enfants 24h/24h de pouvoir quand même participer à l'éducation, à partager des valeurs et à donner la main à la pâte aux parents et tout* ».

Stéphanie : « *Tu vois par exemple je les prends et je les emmène au zoo et je leur fais découvrir des trucs, c'est cool [en parlant de ses neveux et nièces] !* ».

Catherine : « *Quand j'ai ma petite nièce j'adore faire des trucs avec elle [...] je vais la sensibiliser à des trucs qui forcément sont importants pour moi. Je sais pas, ma manière de regarder la nature par exemple, ou des choses comme ça* » et : « *Et je trouve qu'aujourd'hui la présence à charge collective des enfants elle est pas suffisamment pensée en fait. Et les parents se retrouvent un peu seuls à être*

responsables de leurs enfants, alors que non c'est tout un ensemble qui fait qu'on est responsable de l'épanouissement des êtres humains ».

Elise : « Donc je pense qu'on peut éduquer, sensibiliser déjà dans les écoles, dans les établissements scolaires tout simplement. Et ça la recherche tend à le faire en tout cas. Et donc oui avec des recherches et des explications dans les écoles sur les déchets, les consommations énergétiques, etc. et tous les petits gestes qu'on peut faire pour faire respirer notre planète [...] Tu peux très bien t'investir, faire des interventions dans les collèges, les lycées c'est exactement ce que je fais. Ou même par le corps éducatif, parce qu'on forme à l'égalité des sexes les enseignants et enseignantes, et qui après, eux et elles justement, vont faire une éducation qui va prendre en compte cette égalité des sexes. Et donc si on passe par la formation du corps éducatif, c'est bon ! [...] J'ai passé toute ma licence à être baby-sitter [rires] et j'ai gardé des enfants pratiquement toutes les semaines pendant des années. Et c'était un réel plaisir parce que éduquer il y a aussi ce côté-là où je suis dans mes études, j'aime l'éducation et j'ai vraiment envie de contribuer à l'anéantissement de ce système éducatif qui amène, malheureusement, à un apprentissage trop passif, selon moi ».

Charline : « Moi j'enseigne aux futurs enseignants à l'université, donc pré-scolaire, primaire, donc c'est vraiment ce que je leur dis 'vous avez dans vos mains la capacité, le pouvoir d'accompagner les enfants qui vont changer le monde demain'. Puis je trouve ça vraiment vraiment chouette, c'est juste que moi c'est pas un rôle que j'ai envie d'endosser. Puis je pense pas que ce soit dommageable que je l'endosse pas étant donné qu'on a déjà beaucoup de monde sur la planète quoi. [...] Moi j'aime bien l'idée qu'on élève les enfants collectivement. Et que même si moi j'ai décidé de pas en avoir, ben c'est ça, je retransmets dans mon enseignement. J'ai une filleule qui a 11 ans et demi et à qui je prends un malin plaisir à envoyer des livres sur, oh là je lui prépare tout un petit kit parce qu'elle devrait avoir ses premières règles bientôt, fait que un petit kit écolo, puis d'acceptation du corps, puis tout ça. Donc je me dis qu'il y a plein de façons de transmettre finalement si on le souhaite. Mais dans mon cas c'est important de transmettre ces valeurs-là. Et j'ai pas besoin de porter qui que ce soit dans mon utérus pour transmettre ça [...] Je sais pas, je rêve de vie en communauté, on élève tous les enfants ensemble et on prend soin des aînés ensemble, ça marcherait très bien [...] Je rêve d'un monde où les enfants ont accès à plus de sources d'enseignement, d'accompagnement que seulement leurs parents et leurs grands-parents. Oui moi dans un monde idéal, je me vois très bien dans une petite communauté écologique où on fait pousser notre nourriture. Puis où les enfants, ben oui ça reste les enfants biologiques d'un couple ou d'une personne, mais tous ensemble on est responsable de faire en sorte d'accompagner ces humains-là vers l'autonomie. Déjà parce que je trouve que ce serait une charge bien moins lourde pour les parents, parce que ça doit quand même être beaucoup de responsabilités. Et en plus parce que je pense que pour tout le monde c'est profitable : pour les enfants parce qu'ils ont accès à une plus grande ouverture, pour les personnes qui accompagnent les enfants parce que c'est la possibilité de transmettre, c'est la possibilité d'apprendre à leur tour, c'est la possibilité de se voir enseigner par les enfants un certain nombre de choses. Et je pense qu'on bénéficierait de ça, qu'on irait vers des sociétés moins individuelles, moins basées sur le modèle nucléaire qui est finalement assez fermant si on commence à penser global et si on commence à penser survie. Mais je crois pas qu'on en est là [rires] ».

Amélie : « je considérais qu'avoir des enfants c'était pas forcément une nécessité absolue parce qu'on trouve cet amour maternel dans d'autres manières, dans d'autres relations, ou même un amour plus fort. Tu vois, de créer des choses assez fortes avec des personnes qui n'ont pas forcément le même âge qui vont transmettre quelque chose, que ce soit par un enseignement avec des profs ou d'autres rencontres. Il n'y a pas forcément besoin, 'fin je sais pas c'est une question que je me pose aussi : est-

ce qu'on peut trouver un espèce de substitut à cet amour maternel qui est quand même central pour beaucoup de personnes. Et je pense que oui ».

3.14. La remise en cause de l'image de la femme mère

Rosalie : « *Comme les gens aiment à dire aussi 'si tu veux être une vraie femme, tu dois absolument être une mère'. Ben non, c'est dégueulasse de dire ça à des gens qui ont pas d'enfant, c'est atroce !* ».

Stéphanie : « *Pour eux c'est comme ouais une étape [avoir un enfant], c'est un truc comme ça les femmes elles ont un enfant [...] C'est présenté comme quoi la femme doit enfanter, la femme a cet instinct maternel. Et si elle en veut pas, c'est que ou elle est pas normale, ou elle a cette envie mais si on n'assouvit pas ça c'est un sacrifice [...] Moi avoir un utérus c'est pas forcément pour devoir absolument enfanter. Avoir un utérus ne fait pas de moi quelqu'un qui doit absolument s'en servir parce que sinon j'ai plus de rôle dans la société [...] Je pense que c'est vieux-jeu de dire que la femme elle est là pour enfanter. Je pense qu'un homme qui veut pas d'enfant on lui posera beaucoup moins de questions de pourquoi il en veut pas. Je pense pas qu'on ennuie mon copain en le saoulant 'oh t'as pas de gosse, t'en veux pas ?'. Je pense pas du tout. Les hommes entre eux ils doivent se dire 'oh ben oui il a raison, il a pas envie'. Mais alors une femme d'un coup c'est 'ah bon elle n'a pas d'enfant ?' comme si c'était un devoir et que si on le fait pas c'est bizarre, c'est pas normal* ».

Laureline : « *Ma mère elle m'a clairement dit, tu fais des enfants parce que c'est comme ça. Mais voilà quand on éduque des femmes en leur disant 'toi ta vie elle sera accomplie quand tu seras mère' et que donc elles pensent que pour être accomplies elles doivent être mamans, ben ça m'étonne pas qu'il y a des femmes qui n'arrivent pas à remettre ça en question pour x, y raisons et qui du coup font des enfants* ».

Catherine : « *C'est qu'il va y avoir un asservissement pour les tâches ménagères qui moi me correspond pas. J'ai pas envie de cette vie-là. Donc rien que dans mon foyer j'ai pas envie de passer mon temps à nettoyer des couches lavables hein. J'ai pas envie de passer mon temps à me préoccuper des repas. [...] C'est l'attendue sociale des femmes à être mères que je trouve dommageable. D'être femme, c'est pas seulement d'être mère. 'Fin je trouve que ça n'a rien avoir même* ».

Elise : « *Dans la société dans laquelle on vit ça revient souvent cette question d'enfanter en tant que femme et d'exister en tant que mère [...] Et donc le féminisme justement m'a fait réfléchir sur l'existence de moi dans la société si je n'étais pas mère. Donc c'est très dur hein, je ne vais peut-être pas exister dans des milliers de paires de yeux dans la société parce que je ne suis pas mère, ça c'est clair et net. Mais j'ai vraiment envie de cette indépendance de femme. J'ai vraiment envie de me penser exister en tant que femme, de réaliser que je suis capable, pas tout autant qu'un homme je ne prends même pas cette question-là en compte, mais simplement d'avoir une vie sans ça [...] Donc j'ai 3 sœurs, donc 3 femmes en face de moi qui ont intériorisé absolument toutes les normes maternelles, qui ont intériorisé énormément de choses par rapport à ce patriarcat, c'est clair. Et donc ma mère qui a fait 4 filles, ma grand-mère qui a eu des enfants. Donc j'ai constamment des rappels et c'est très très dur à vivre. [...] J'espère bien passer au-dessus de cette image d'être femme, être madame, mariée à un homme et avoir des enfants* ».

Charline : « *Moi j'ai jamais jamais jamais entendu qui que ce soit faire une réflexion à mon conjoint. Jamais ! Même sa mère hein. Sa mère elle est jamais venue lui dire 'eh moi je veux des petits enfants, pourquoi tu me fais pas de petits enfants ?'. C'est comme si à partir du moment où c'est moi qui ai l'utérus, c'est moi qui étais responsable de ça. C'est comme un partage des tâches là, la femme elle gère les questions des enfants [...] Mais en tout cas j'ai l'impression que dans un couple hétérosexuel c'est forcément une question féminine d'avoir des enfants ou pas, ou de faire le choix d'avoir des enfants ou pas, ou d'assumer le choix d'avoir des enfants ou pas. C'est ça. Mais moi généralement j'ai renvoyé les gens dans les cordes en disant 'je sais pas, demande lui à lui aussi'. Pour moi c'était vraiment quelque chose qui se portait à deux, une contraception qui se faisait à deux, un choix qui se faisait à deux, des projets de vie qui se faisaient à deux. Mais oui définitivement. Mais je pense que c'est lié aussi à la réalité biologique qui fait que lui il pourra avoir des enfants à 85 ans si ça le tente là. Il peut encore changer d'avis, il a le temps [...] Mais je pense qu'on le réfléchit plus aussi parce que ça fait partie de notre quotidien, veut – veut pas. Ben t'sais, concrètement nous on vit depuis qu'on a 12-13-15 ans avec cette idée que tous les mois on a un cycle de procréation. Qu'on le veuille ou pas là, ce cycle il arrive. On est peut-être aussi celles qui, un peu plus grandes, réfléchissent à la possibilité de grossesse. Si on rencontre quelqu'un en boîte de nuit, qu'on passe la nuit avec. Concrètement s'il disparaît, c'est nous qui nous retrouvons avec la question 'ouais mais là il pourrait y avoir un enfant qui vient de cette nuit-là'. Donc peut-être que c'est quelque chose qu'on pense plus parce qu'on l'a au quotidien sous les yeux cette possibilité-là. [...] Si avortement il y a par exemple, c'est la décision de la femme. 'Fin elle se retrouve toujours avec la décision à un moment donné quoi. C'est celle aussi qui peut prendre une contraception. Admettons qu'une femme prenne la pilule, elle n'a pas besoin de rentrer son conjoint dans la question, même si ce serait bien qu'elle le fasse parce qu'il faut qu'il se sente un peu concerné par ces questions-là. Elle peut prendre une pilule toute seule dans son coin. Alors que l'utilisation d'un préservatif qu'applique l'homme, ben là ça va être fait à deux, parce que c'est le moment où il faut le mettre ensemble. Je sais pas, je pense qu'il y a quelque chose de beaucoup plus quotidien, beaucoup plus autonome dans la façon dont la femme réfléchit cette question-là ».*

Amélie : « *Mais ça m'est arrivé dernièrement, voilà comme je te disais, de rencontrer plusieurs personnes qui étaient complètement hors de mon contexte culturel actuel et qui étaient vraiment dans ce schéma familial basique on va dire. Et là ouais je me suis pris une claque parce que c'était tout de suite 't'es en couple ? tu veux avoir des enfants ? t'as déjà réfléchi à ce truc ?', et là je me suis dit mais moi on me pose jamais ce genre de questions quand je rencontre des gens de mon milieu. Et là je me suis rendue compte que c'était quelque chose de très banal de m'imposer cette vision de 'quand est-ce que t'auras des enfants et est-ce que t'en auras un jour ?'. En fait oui cette pression elle existe toujours. Mais j'ai fait aussi l'effort de m'en détacher parce que j'ai choisi moi-même de m'écarter de ce genre de personnes quoi. Mais oui elle existe toujours et on y est beaucoup confronté hein, rien qu'à la télé. Moi c'est un truc que je regarde plus du tout la télé parce que justement j'en pouvais plus ; pas que pour ça hein, loin d'être que pour ça, mais juste h24 ce rôle de mère, de femme qui doit être mère quoi sur tous les spots publicitaires, etc. Ça c'est insupportable je trouve ».*

L'existence d'une horloge biologique, d'instinct maternel ?

Nora : « *Quand les gens me parlent d'instinct maternel ben moi je me dis que c'est juste un mythe ».*

Amélie : « *Je considère pas qu'on en a envie un jour, c'est juste qu'on a une telle pression de la société d'avoir à faire des enfants que c'est ça qui fait qu'on en a envie un jour, qui donne le déclic ».*

Laureline : « *Mais par contre je suis une femme et j'ai remarqué que ces dernières années mon corps avait des réactions beaucoup plus violentes en fait. Ça peut être des petits bébés qui se mettent à me sourire dans la rue alors que je leur ai rien demandé. Ou en tout cas j'ai remarqué que d'un coup les bébés me souriaient. Ça peut être aussi mes règles où je vais avoir très mal alors que j'ai jamais eu des règles douloureuses. Mais là c'est comme si pour mon corps c'est de plus en plus dur quoi. Et je le prends un peu en me disant 'bon ben t'es une femme donc tu souffres quand t'as tes règles parce qu'en fait si t'étais enceinte tu les aurais plus'. Après c'est physiologique ou psychologique, ou un peu des deux je sais pas [...]. Moi mon corps il m'envoie des messages pour dire qu'il peut enfanter en fait. Comme s'il dit que je dois trouver un partenaire pour perpétrer l'unité en fait. Mais bon rationnellement je sais que l'humanité n'a pas besoin de moi tu vois ».*

3.15. Stérilisation définitive

Rosalie : « *je change de sujet, mais je reviens aux méthodes que je mets en place pour l'écologie, justement pour aller plus loin dans mon choix de sans enfant pour pouvoir arrêter la pilule, parce que je prenais la pilule depuis 10 ans, et je sais pas si t'as déjà entendu cette info comme quoi les hormones que t'ingères avec la pilule, quand tu fais pipi tout est rejeté dans la mer et certaines espèces de poissons ont de gros gros problèmes avec les changements de sexes. En tout cas il y a de gros problèmes de reproduction. Et du coup ça m'a aussi beaucoup travaillé, je me suis dit que je peux pas continuer comme ça à prendre la pilule déjà pour mon corps et pour ces poissons qui ont rien demandé. Et du coup je me suis fait stérilisé aussi, comme ça terminé, je suis tranquille ».*

Nora : « *Surtout que je lui ai dit [à son mari] 'voilà à 35 ans, que tu le veuilles ou non, je me fais stériliser', parce que je vais commencer à être trop vieille pour continuer à prendre la pilule. Et je sais que la pilule c'est un peu comme une bombe, à chaque fois que je la prends je me dis que j'espère qu'il va rien m'arriver [...] ça c'est une certaine forme de pression. Et pareil, même au niveau des médecins. Moi j'ai déjà eu une gynécologue, quand je lui parlais justement de mon désir de stérilisation, elle me disait 'ah mais vous allez changer d'avis, vous êtes trop jeunes, c'est pas le moment'. Trop jeune ? Non, je crois que je connais mon corps mieux que quiconque ! Et si je dis que je ne changerai pas d'avis, voilà. Il n'y a même pas d'explication à ça ».*

Catherine : « *Techniquement parlant ma machine elle fonctionne plus parce que je l'ai coupée. [...] Et je me suis renseignée sur les gynécos qui étaient plus prompts à ce genre d'opération. Puis de toute façon je me suis dit qu'à 43 ans on ne va pas m'ennuyer comme quelqu'un qui a 20 ans. Donc j'ai pris rendez-vous et je me suis faite opérée en février ».*

3.16. Pour un contrôle des naissances ?

Julien : « *pourquoi certaines personnes ont le besoin d'avoir 4 ou 5 enfants. Moi je comprends pas les gens qui ont tant d'enfants. Moi j'en ferais 1 ou 2. Je sais pas on est plus dans l'optique médiévale où parce que t'as une vilaine toux t'as 3 enfants qui meurent en hiver. Là où on en est maintenant dans le système des soins, est-ce qu'il y a besoin d'avoir 4 ou 5 enfants ? Enfin pour moi c'est un caprice ».*

Françoise : « *Je suis pas du tout pour l'extinction de la race humaine on est bien d'accord, je suis pour sa régulation ».*

Nora : « *Et quand je vois des nanas qui continuent à pondre comme des poulets, ouh ça m'énerve [rires] ! Et là oui j'ai découvert que je devais être antinataliste parce que c'est pas censé mettre en colère quelqu'un normalement. [...] Je me dis qu'il faudrait qu'on limite parce que c'est plus possible* ».

Déborah : « *Par contre l'explosion démographique qui est encore, à mes yeux, présente et quand je vois encore des familles qui font 3, 4, 5, 6 enfants, à l'heure actuelle, ça me sidère littéralement [...] Mais même si je ne prône pas à l'instant t une dénatalisation totale de notre planète, à mes yeux on n'est pas propriétaire de cette planète, on est des locataires et c'est elle qui doit reprendre le dessus. Donc de fait on peut être présent au même titre que les animaux, mais de façon beaucoup beaucoup plus régulée. On doit être là pour réguler la Terre, pour aider la planète à vivre. On n'est pas là pour la vider totalement, mais c'est ce qu'on fait. Les humains qui devraient rester ici, c'est pas pour accumuler, c'est pour se mettre au service de la planète [...] Alors la régularisation des naissances malheureusement c'est horrible à dire, mais je trouve qu'à l'heure actuelle il y a des personnes qui ne devraient pas avoir d'enfant [...]* ».

Elise : « *si je dois répondre spontanément, oui c'est serait absolument génial dans le sens où si une politique proposait un contrôle des naissances si on avait un ou une présidente – je l'espère une – qui imposait ce contrôle ce serait génial, ce serait absolument fabuleux. Donc je serais pour. Après ça vient un peu à l'encontre malheureusement de ce caractère très autoritaire de la politique qui impose, donc il faudrait demander l'avis, je pense, au peuple* ».

Charline : « *Parce qu'un jour, au fond de ma bouteille de vin, j'ai commencé à établir toute une politique anti-nataliste où je me disais qu'il fallait faire 2 enfants par couple comme ça on se maintenait. Puis que quand les personnes âgées allaient mourir, ben qu'on se maintiendrait à un niveau de population équivalent. Et que si jamais c'était pas respecté bon... Bon je trouve ça très mignon quand j'ai bu une bouteille de vin cette politique-là. Mais quand j'ai pas bu de bouteille de vin, 1) je me dis que ça pose des problèmes éthiques : où est-ce qu'on met la limite ? Si on mettait une limite aujourd'hui, est-ce que dans 5 ans elle serait toujours valable ? Comment on l'évalue ? [...] Je me dis que peut-être la solution, si solution il y a, ce serait juste d'amener les gens à se poser la question justement, à remettre en question la suite logique : est-ce que tu veux des enfants ? Pourquoi tu veux des enfants ? Est-ce que ça te semble le meilleur choix pour toi, pour ton bonheur, pour la planète, etc. ? [...] Fait que je préférerais ça qu'une politique anti-nataliste ou un contrôle des naissances* ».

Amélie : « *Je me dis que peut-être une solution ce serait de faire prendre conscience aux femmes que 1 enfant c'est suffisant, 2 si vraiment tu peux pas faire autrement* ».

3.17. Une extinction de l'être humain

Julien : « *Et quand on pense au sens biologique même de la vie en comparant par exemple à toutes les autres créatures sur Terre, on se rend compte que le but c'est vraiment la procréation et la reproduction. Maintenant quel est le but de la procréation et de la reproduction s'il y en a un ? Je sais pas. Je ne vois pas vraiment la nécessité d'en arriver là, parce que bon au final la vie ne représente pas, 'fin sur l'échelle de la Terre c'est pas grand-chose je pense. On parle de la Terre de 4,5 milliards d'années je pense. La vie ça a commencé à, je sais pas. Mais il a fallu déjà des milliards d'années avant que la vie commence sur Terre et puis à mon avis à un moment ça va disparaître comme c'est arrivé. La terre sera juste une boule de magma. Donc toutes ces questions vraiment existentielles, est-ce que ça sert vraiment à quelque chose d'avoir des enfants ?* ».

Rosalie : « C'est peut-être un peu extrême, mais moi je trouve que finalement la planète se porterait mieux s'il y avait pas du tout d'humains, et qu'il faudrait tout simplement laisser la population s'éteindre ».

Stéphanie : « Et lui [un collègue] m'a dit 'oui mais s'il n'y a plus d'enfants les humains vont disparaître', j'ai dit 'oui'. Et du coup oui, pour moi c'est pas une grande perte, c'est pas grave on n'est pas existentiel à la Terre. Et puis j'aime bien le gens hein, mais ça m'est complètement égal de savoir si dans des millions d'années il n'y a plus d'hommes sur la Terre parce qu'on a décidé de ne plus faire d'enfant. Ça m'est complètement égal, on n'est pas le centre du truc ».

Elise : « Et ça je pense que je serais la plus heureuse si, et je ne veux pas tuer des gens évidemment, mais bon sang ce serait tellement génial si on n'existait pas en fait. Et je rêve d'un monde où on n'existe plus et où on permet à la nature de reprendre tous ses droits, parce que nous sommes absolument néfastes. [...] On se rend compte à quel point on est rien du tout par rapport aux milliards d'espèces qui vivent sur nos terres. Donc on est insignifiant et pourtant on est la pire espèce qui malheureusement a des comportements monstrueusement néfastes pour cette planète, pour cette nature, pour ces océans. Donc oui c'est catastrophique là ! Donc si jamais toutes les femmes du monde entier décidaient d'arrêter de faire des enfants et qu'on en venait à l'extinction de notre espèce, merci quoi ! Enfin si je devais mourir pour une cause, enfin je sais pas je pense à ces actes à la fois fabuleux et terrifiants de ces gens qui meurent pour une cause, et pour moi je crois que ce serait ça pour faire réagir un peu les gens ».

Charline : « si un jour on n'arrivait plus à avoir des enfants c'est qu'il faudrait plus d'humains sur terre, puis que ce serait pas la fin du monde. Ben ce serait la fin des humains [rires], mais pas la fin de la planète. Puis la planète elle continuerait tranquillement sans nous. Mais je crois vraiment que c'est pas quelque chose qui peut arriver de toute façon ».

3.18. Avoir un enfant ou ne pas avoir d'enfant : un choix égoïste quoi qu'il en soit ?

Julien : « Pour moi le but déjà d'avoir un enfant qui est à eux, je le comprends uniquement dans un sens d'évolution darwinienne ou voilà en tant qu'être biologique on a tendance à essayer de sauver les meilleurs partenaires pour avoir les meilleurs enfants et développer les meilleurs gènes ».

Stéphanie : « pour moi ceux qui font un gosse ils ont un manque de quelque chose et ils ont besoin d'avoir, je sais pas de faire un gosse. [...] Parce que les gens ils veulent en faire un parce que c'est le leur, c'est leur sang ».

Françoise : « Je trouve ça particulièrement égoïste de faire un enfant pour ne pas se retrouver seul. [...] Et faire sciemment le choix alors qu'on n'a pas la possibilité de subvenir aux besoins de son enfant et se dire 'c'est pas grave je le fais parce que j'ai envie d'un enfant', je trouve ça très égoïste. Et c'est vrai que ces gens-là j'ai du mal à pas les juger, j'essaie d'éviter ».

Amélie : « Je trouve que c'est un choix narcissique et égoïste. Et en plus j'y vois vraiment aucun intérêt. Les gens qui disent que c'est pour avoir un mini moi ou un peu de mon ADN qui va me survivre je trouve ça d'une débilité absolue tu vois ! ».

Rosalie : « Au final il y a beaucoup de couples qui essaient de faire un enfant « pansement » pour essayer de se ressouder et ça fonctionne pas ».

3.19. Penser ce choix

Rosalie : « Les gens qui font des enfants il y en a beaucoup qui n'ont pas de raisons valables d'en faire, ils se posent pas la question en fait. Ils se posent pas la question en fait du pour et du contre, 'est-ce que je veux un enfant ou est-ce que je fais un enfant parce qu'il faut faire un enfant ?' [...] Et je pense que les gens qui ne veulent pas d'enfant ils réfléchissent beaucoup plus avant leur décision que les gens qui veulent des enfants. Eux ils se disent 'oh ben si on faisait un enfant ?', 'oh d'accord' et c'est parti. Enfin sûrement pas tous. Mais je pense que c'est une décision que tu prends plus facilement que celle de ne pas avoir d'enfant ».

Françoise : « Je pense qu'ils [les gens qui font des enfants] ne se posent pas de question puisque c'est le modèle traditionnel de l'éducation judéo-chrétienne pour le moment en Europe et de l'éducation musulmane. Donc clairement c'est inscrit dans les mœurs en fait. Tout le monde voilà, le chien, la maison, les enfants c'est le schéma traditionnel. Donc je ne pense pas qu'ils se posent des questions puisque tout le monde le fait ».

Stéphanie : « Et quand tu poses la question aux gens de 'pourquoi ils font des enfants', ils ont jamais vraiment de réponse, 'parce que j'en voulais un'. On dirait que c'est une étape. C'est pas obligé [...]. Les gens qui ne veulent pas d'enfant c'est réfléchi. Parce que bon les gens qui veulent un enfant ils font un enfant et c'est un peu à l'arrache des fois. Et je pense que nous, les gens qui veulent pas d'enfant, on se pose beaucoup plus de questions [...]. Mais bon si les jeunes pouvaient réfléchir à deux fois par exemple. Parce que quand on voit le nombre de couples de nos jours, je pense qu'on est plus apte à se séparer qu'à rester toute la vie avec la même personne. Alors si au milieu de ça en plus il y a des enfants, je trouve ça vraiment pas cool. Une des raisons aussi c'est que les $\frac{3}{4}$ du temps les gens se séparent et c'est triste. J'adore les gosses tu vois, j'en veux pas mais je les adore et ça fait vraiment chier quand tu sais qu'il y a des gosses qui sont entre ça alors qu'ils ont rien demandé. Et je trouve pas ça cool. Du coup je me dis que ça n'a pas été trop réfléchi quoi. Parce que quand tu vois que les enfants ils ont même pas 1 an ou 2 ans et que les parents sont déjà plus ensemble, bon... Tu te dis que les gens se sont pas posés les bonnes questions ».

Laureline : « il y a aussi le fait de savoir pourquoi on le fait. Quand je disais tout à l'heure de savoir qui devrait ou pas continuer à avoir des enfants, je pense que tout le monde peut continuer à avoir des enfants, mais avec sens, de comprendre pourquoi ils le font. Et faire des enfants et dire que ça va être leur béquille et s'ils sont ok avec ça ben ça me dépasse. Mais pour moi c'est important de savoir pourquoi on le fait. [...] En fait je pense qu'il y a beaucoup de gens aussi qui se posent pas trop de questions et qui continuent les traditions parce que c'est comme ça ».

Catherine : « En tout cas on ne pose pas de questions aux gens qui souhaitent avoir des enfants. On leur demande pas de réfléchir à leur choix, à aucun moment. On les félicite. Puis voilà comme c'est bien, c'est dans la norme sociale, on ne vient pas questionner ce choix-là ».

Charline : « À partir du moment où on fait quelque chose qui n'est pas dans l'ordre établi, quoi que ce soit, c'est forcément qu'à un moment donné on s'est écouté soi, mais aussi on a réfléchi, 'fin on a pensé

cette suite logique comme n'étant pas forcément toujours pertinente. Donc oui je pense qu'il y a une réflexion sur le fait d'avoir des enfants à un moment donné : 'pourquoi on a des enfants, d'où vient le désir d'enfant, d'où vient le non-désir d'enfant ?' que moi à un moment j'ai fait ».

Amélie : « quand on me dit que je changerai d'avis, je leur réponds, calmement hein je les attaque pas non plus, mais je leur réponds que non, que c'est une décision importante dans une vie et que c'est un choix auquel j'ai réfléchi énormément, pour lequel j'ai pris beaucoup de temps à réfléchir. Et que c'est pas une simple idée qui mérite de me dire 'tu verras tu changeras d'avis', mais que c'est une construction de différentes idées, de différentes valeurs qui a fait que j'ai pris ce choix et que ça ne le changera pas, et que personne n'ait la prétention de me dire le contraire. [...] Avoir des enfants c'est quand même une norme sociale, en tout cas dans notre société, et donc t'as pas forcément besoin d'y réfléchir. Il y a quand même une grande majorité de la population qui évolue dans la société en se disant 'je vais avoir des enfants'. Et forcément le fait de ne pas vouloir d'enfant ou décider de ne pas en avoir ça va à l'encontre des normes sociales, donc c'est quelque chose qui se réfléchit beaucoup plus. C'est pas normal entre guillemets tu vois, donc forcément quand tu prends une telle décision oui, évidemment que tu vas y réfléchir beaucoup plus. Alors que tu réfléchis pas forcément à l'idée d'avoir des enfants. Il y a beaucoup de gens 'ben je vais avoir des enfants' sans y réfléchir, 'c'est normal et j'ai pas à y réfléchir pour quelque raison que ce soit, démographiquement, écologiquement' ; c'est juste 'ben il faut faire des enfants quoi'. [...] Et c'est vraiment en psycho sociale que j'ai vraiment pris conscience que en fait, j'avais le droit d'avoir d'autres pensées, d'autres valeurs parce que justement c'est pas quelque chose de naturel en fait, c'est juste la société qui est comme ça. Donc ben fuck la société [rires] et je fais ce que je veux, ce que j'ai envie et personne n'a le droit de me dire que ma décision est mauvaise. Parce que ben elle est pas mauvaise, c'est juste la société qui m'impose quelque chose dont j'ai pas envie [...] Forcément on peut absolument pas en sortir sauf si on offre une porte de sortie qui est l'éducation, la transmission de se dire 'en fait non t'es pas obligée et tu peux vivre sans enfant, tu peux vivre hors de ce schéma et être complètement heureux'. Et forcément si t'as jamais cette porte d'entrée ben tu fonces tête baissée et c'est à ce moment-là que tu te rends compte qu'il y a énormément de femmes qui regrettent d'avoir eu des enfants parce qu'elles s'en sont rendu compte trop tard. Et elles se disent peut-être qu'elles ont loupé quelque chose quoi ».